

LECTURES.CULTURES



ACTION
NOUVEAU CIRQUE
ET CENTRES
CULTURELS

p.30



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

- Prix au numéro : 6,00 €
Abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) :
GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques
déclinés en bibliothèque :

Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *Sur la route*, 2017, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Ventes : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

SUMMER IS COMING

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Plusieurs dizaines de milliers de lycéens ont donc décidé, jeudi après jeudi, de sécher l'école pour défilier dans les rues de nos villes, exigeant, à la suite de la jeune Suédoise Greta Thunberg, que les gouvernements prennent des mesures ambitieuses pour lutter contre le réchauffement climatique. Ils marquent ainsi leur ras-le-bol face aux tergiversations dont nous sommes tous plus ou moins complices, et communiquent à leurs aînés cette terrible angoisse, ce sentiment d'urgence qui les étirent et qui, souvent, est confronté à ces attermoissements funestes qui freinent les politiques volontaristes. Le 27 janvier, à la surprise générale et sous une pluie battante, 70 000 manifestants battaient le pavé de la capitale, un rassemblement aussi important que celui du 2 décembre, jour de l'ouverture de la COP24.



© J.-F. Füeg

« L'enjeu, c'est de toucher les personnes en situation de précarité et les classes populaires de la société. Ce dont nous sommes incapables. Pour cela, le mouvement de la transition a besoin des bibliothèques et des centres culturels. »

Christophe Schoune
SG d'Inter-Environnement

Cette mobilisation interpelle parce qu'elle prend doucement l'allure d'une lame de fond. Face à l'urgence, l'idée grandit qu'il ne suffit plus d'adopter des comportements individuels vertueux. Dans le même temps, 400 000 personnes se ruent au Salon de l'auto, tel homme politique annonce que la science nous sauvera tandis que d'autres raillent le mode de vie des manifestants, supposé être à l'opposé de leurs revendications, tout en les soupçonnant de vouloir faire payer les mesures en faveur du climat par les travailleurs pauvres. Le tout sur fond de mouvement des gilets jaunes et de crise migratoire.

Lorsque le film *Demain* est sorti, nous avons été frappés par le nombre de séances organisées dans des centres culturels, des bibliothèques ou des maisons de jeunes. J'ai déjà rappelé l'intervention de Christophe Schoune, SG d'Inter-Environnement, à une journée de l'ASTRAC à propos du mouvement de la transition : « L'enjeu, c'est de toucher les personnes en situation de précarité et les classes populaires de la société. Ce dont nous sommes incapables. Pour cela, le mouvement de la transition a besoin des bibliothèques et des centres culturels. »

Il y a là un formidable défi pour les acteurs de la culture. Il faudra confronter les points de vue, nourrir les imaginaires, convoquer les experts, encourager les initiatives citoyennes, documenter, ouvrir des forums et faire en sorte que chacun puisse se positionner en connaissance de cause.

En faisant de la notion de droits culturels le référentiel de nos décrets les plus récents, le législateur invite les opérateurs à « assurer notamment l'exercice interactif du droit à une information adéquate de façon à ce que les droits culturels puissent être pris en compte par tous les acteurs dans la vie sociale, économique et politique ». Bibliothèques, PointCulture et centres culturels ont fait la preuve de leur capacité à fédérer des citoyens, à créer du lien social, à produire de l'intelligence collective. On peut citer le réseau des grainothèques porté par les bibliothèques liégeoises, la saison thématique que PointCulture consacre au bonheur au travail ou l'Atlas participatif et les Focus au village de la maison culturelle d'Ath. On pourrait évoquer des centaines d'autres actions qui, aux quatre coins de notre communauté, contribuent à rencontrer cet objectif.

Tout autre chose (ou pas) : à la rubrique anniversaire, on se souviendra le 10 avril qu'il y a 100 ans, la Chambre des représentants adoptait officiellement le suffrage universel masculin. Un premier pas. Il en faut toujours un. ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
SGAT - FWB
44 Bd Léopold II - bureau 1 A001
B 1080 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 413 22 36

Secrétaire de rédaction :

Paulette Temmerman
Tél. : +32 (0)2 413 21 30
Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

Comité de rédaction :

Céline D'Ambrosio, Célia Dehon,
Jean-Michel Defawe, Marie-Angèle Dehaye,
Françoise Dury, Jean-François Füeg, Hakim
Larabi, Véronique Leroy, Sophie Levêque,
Florence Richter, Paulette Temmerman,
Alain Thomas, Liesbeth Vandersteene,
Bernadette Vrancken, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Laurence Bertels, Michel Bougard, Catherine
Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles,
Diane Sophie Couteau, Roland de Bodt,
Isabelle Decuyper, Michel Defourny,
Daniel Delbrassine, Philippe Delvosalle,
Pascal Deru, Hugues Dorzée, Hervé Gérard,
Pierre Hemptinne, Véronique Heurtematte,
Benoit van Langenhove, Bernard Lobet,
Philippe Maes, Maggy Rayet, Catherine
Renson, Nathalie Trouveroy, Franz Van
Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

Recensions de livres et BD

(sur le site www.bibliotheques.be,
rubrique Publications) :
Michaël Avenia, Michel Bougard, Thomas
Casavecchia, Pol Charles, Benoît Dejemeppe,
Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Catherine
De Poortere, Jean-François Füeg,
Arnaud Knaepen, Benoît van Langenhove,
Marc Lavallé, Yvette Lecomte, Alexandre
Lemaire, Bernard Lobet, Philippe Maes,
Bruno Merckx, Catherine Renson, Anne
Richter, Marc Roeseems, Nathalie Trouveroy,
Franz Van Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

Relectrice (articles) :

Émilie Hamoir

Fabrication :

Graphisme : Polygraph
Impression : Bietlot

Abonnement :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros)
est gratuit, sur envoi d'un mail,
mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°12 (Mars-Avril 2019)

3^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388
Photo de couverture : Clos © MaScèneNationale



03 ÉDITORIAL

03 Summer is coming
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Advocacy ou la construction
d'un plaidoyer pour les bibliothèques
par Françoise Dury

08 Forum « Réseau culture » : traduire
les droits culturels en actes
par Liesbeth Vandersteene

12 ICI ET AILLEURS

12 PointCulture Namur :
une vie en réseaux
par Hugues Dorzée

15 Retour à Ben Arous en Tunisie
par Jean-François Füeg

18 À Barcelone,
l'ère des bibliothèques participatives
par Catherine Callico

22 MÉTIER

22 Benoit Tilkens, coordinateur
plateau média à PointCulture
par Diane Sophie Couteau

24 NUMÉRIQUE

24 Repenser la toile : intelligence
collective plutôt qu'intelligence
artificielle
par Pierre Hemptinne

27 PORTRAIT

27 Jacques Herbet,
du texte à la mise en scène
par Catherine Callico

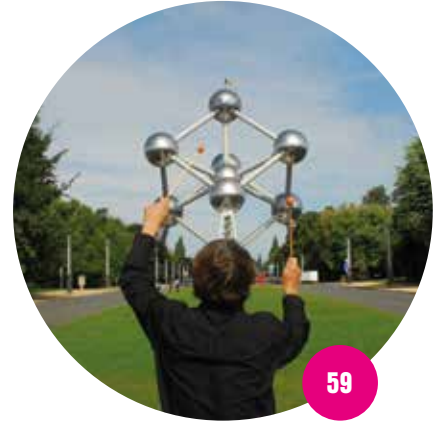
SOMMAIRE



24



30



59

30 ACTION

- 30** Nouveau cirque et centres culturels
par Catherine Callico
- 36** Festival Kikk à Namur :
tech, art et sciences
par Thomas Casavecchia
- 40** La science partout
par Benoit van Langenhove

43 AUVIO

- CD**
- 43** Comptines, couleurs et jeux
par Benoit van Langenhove

DOCU

- 45** Pierre Creton,
ouvrier agricole et cinéaste
par Philippe Delvosalle

47 LECTURE

SOCIÉTÉ

- 47** La pédagogie à l'aube
d'un tournant majeur ?
par Thomas Casavecchia
- 50** Changer le regard sur l'art
par Nathalie Trouveroy
- 53** Nouvelles censures
par Bernard Lobet
- 54** Publication *Pratiques
d'alphabétisation en bibliothèque*
par Marie Fontaine

BD

- 55** Hommage et héritage
par Franz Van Cauwenbergh

57 JEU

- 57** Émotions et couleurs
par Pascal Deru

59 JEUNESSE

ACTION

- 59** Max Vandervorst,
30 ans de lutherie sauvage
par Laurence Bertels

ENFANT

- 61** Albums décalés
par Michel Defourny

ADO

- 63** Romans initiatiques
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT

- 65** Jean-Luc Englebert,
de la BD à l'illustration jeunesse
par Isabelle Decuyper

ADVOCACY

OU LA CONSTRUCTION D'UN PLAIDOYER POUR LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

PAR FRANÇOISE DURY

présidente de l'APBFB (Association des professionnels des bibliothèques francophones de Belgique)

CONCEPT

À la question « à quoi sert une bibliothèque ? », Cyclo-biblio¹ répond en dix points : s'informer et se former, chercher et trouver l'information, partager les connaissances, accéder aux réseaux numériques, stimuler l'esprit critique, découvrir l'inattendu, éveiller sens et imaginaire, favoriser l'intégration sociale, assurer la liberté d'expression, et renforcer la cohésion sociale. Cependant, pour beaucoup de nos concitoyens, les bibliothèques prêtent des livres et c'est tout. Peu nombreux, par exemple, sont les décideurs qui ont une conscience claire de la variété des activités et des publics des bibliothèques et encore moins de leurs enjeux sous-jacents. Preuve en est la diminution drastique, en certains lieux, des crédits de fonctionnement, d'acquisition ou de ressources humaines.

Les professionnels des bibliothèques doivent offrir de la visibilité à leurs institutions et à leurs actions. Peu à peu, un concept issu du monde anglo-saxon percole dans les esprits : l'*advocacy*. Ni marketing ni promotion ni lobbying, mais un peu de tout cela, on pourrait le traduire par « plaider en faveur d'une cause ». Il n'est pas question, en effet, de chercher à accroître le nombre d'usagers ou de s'adapter aux besoins des publics acquis ou potentiels (ce qui n'est pas vain, mais n'est pas de l'*advocacy* !), mais plutôt d'identifier tous azimuts des personnes influentes (élus, administrateurs, partenaires, « anciens », journalistes, blogueurs...) susceptibles de devenir des appuis lors des prises de décision

concernant la Lecture publique. Il faut ensuite les convaincre du rôle sociétal de la bibliothèque et surtout inscrire la démarche dans leurs enjeux. C'est un travail de relation publique au départ de l'écoute et de la compréhension des préoccupations de l'autre pour en faire son allié. Notre force, c'est l'équipe, le réseau, la variété de ce que nous sommes et de ceux que nous connaissons. Chaque bibliothécaire fait de l'*advocacy* sans s'en apercevoir quand, dans ses sphères familiale, amicale, associative ou professionnelle, il/elle défend avec cœur la Lecture publique.

Cependant, l'attitude défensive ne suffit pas : nous devons prouver que la bibliothèque est « utile, utilisable et désirable »² et, pour cela, 1°) être au clair avec notre identité et fiers de notre métier, 2°) collecter des données (évaluations diverses, statistiques...), 3°) construire des outils de plaidoyer, 4°) travailler notre prise de contact avec des décideurs souvent pressés et maîtriser notre discours en évitant de jargonner.

IDÉES ET OUTILS

Outre Cyclo-biblio déjà cité, voici quelques exemples d'organismes qui se sont saisis de cette notion d'*advocacy* et ont élaboré des outils inspirants.

L'ABF possède en son sein une commission dont le but est d'offrir des outils pratiques à ces avocats de la bibliothèque : des histoires à raconter (*success-stories*, témoignages), des chiffres à brandir, un gros dossier dans sa revue³...

EBLIDA et Public Libraries 2020

font de la sensibilisation à la valeur des bibliothèques auprès de l'Union européenne.

Au niveau mondial, l'IFLA fait du lobbying pour que les bibliothèques soient inscrites dans l'Agenda 2030 pour le développement durable de l'ONU, et le CFIBD (Comité français international pour la bibliothèque et la documentation) a créé une banque de données qui recense 400 actions de bibliothèques françaises remplissant un ou plusieurs objectifs de cet agenda ; de cette base sont nées la brochure *Un accès et des opportunités pour tous* et un jeu.

La bibliothèque départementale du Val d'Oise a publié une intéressante étude exploratoire intitulée *La bibliothèque vaut-elle le « coût » ?* : elle a interrogé bibliothécaires, usagers et élus de son territoire et étudié le rôle de la bibliothèque comme acteur économique, outil de la politique de l'emploi, vecteur de l'inclusion sociale, plateforme culturelle, élément de la qualité de vie, adjuvant à la réussite scolaire et lieu de développement continu des compétences. Stimulés par le travail valdoisien, l'ABF, la BPI et le ministère français de la Culture ont uni leurs forces pour ouvrir trois chantiers susceptibles de fournir des outils d'*advocacy* : une étude d'impact de la bibliothèque sur les usagers, une enquête sur sa valeur aux yeux des non-usagers et une recherche sur sa valeur économique. Les deux premiers portent déjà quelques fruits.

Olivier Zerbib, de l'Observatoire des politiques culturelles de Grenoble mandaté pour le premier chantier, rappelle que les impacts ne sont pas toujours voulus ; on parle alors d'effets. La



Cyclo-Biblio ©

première phase de son travail consiste à chercher une méthode, la deuxième à réaliser des entretiens en quatre lieux ciblés pour la tester. Dans le souci de s'appuyer sur des bases solides, l'étude ne fait que commencer. L'enjeu est bien que l'on parle de la bibliothèque hors de son monde. Telle est sans doute une des clés de l'*advocacy*, on l'a déjà dit : choisir le point de vue de ceux à qui on destine l'enquête. L'élu doit justifier l'existence de sa bibliothèque dans des mondes différents : dans le monde de la culture ou de l'insertion sociale, c'est assez simple, mais dans le monde marchand, industriel ? Nos propos habituels doivent donc être traduits : les impacts souhaités deviennent, par exemple, la conquête de l'autonomie ou l'employabilité ; les chiffres, pourtant nécessaires, sont parfois remplacés efficacement par des témoignages, des paroles d'acteurs.

Le bureau d'études TMO Régions a dressé le profil des « non-fréquentants ». Il s'agit surtout des 35-59 ans dont bon nombre étaient « fréquentants » : 39 % venaient une fois par mois. L'effet « couple » ne joue guère : seulement 10 % des non-usagers vivent avec un conjoint qui fréquente une bibliothèque. Par contre, l'effet « enfant » est incontestable : 47 % des non-usagers ont des enfants qui en fréquentent une. Assez logi-

quement, beaucoup de non-usagers ne connaissent pas ou mal l'offre de services de la bibliothèque proche de chez eux. Cependant, parmi ceux qui se sont exprimés auprès des enquêteurs, une écrasante majorité a développé une image positive des bibliothèques et seuls 2 % jugent qu'elles ne constituent pas un service utile à tous. À l'heure de l'explosion de l'usage d'Internet, seul un bon tiers en moyenne des interrogés pense que les bibliothèques sont moins utiles qu'avant. Cependant, quand on examine les réponses par âges, la courbe dégringole de 48 à 24 % entre les jeunes et les seniors. TMO Régions conclut que, sans y avoir mis les pieds ou en les ayant désertées depuis un moment, la grosse majorité des répondants perçoit positivement les bibliothèques publiques et considère qu'elles sont utiles, en particulier aux générations futures. Bref, une bonne image, mais un service... pour les autres ! Une enquête belge révélerait vraisemblablement des données similaires. Elles peuvent étayer des propos d'« avocats ».

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

Chez nous, l'APBFB ambitionne la création d'un groupe de réflexion si-

miltaire à la Commission Advocacy de l'ABF, pour 1°) évaluer/ajuster la formation en cours initiée pour aider les professionnels à relever le défi de l'*advocacy* (le but étant de reprogrammer ce parcours de cinq jours en 2019-2020), 2°) adapter la brochure du CFIBD aux réalités belges, 3°) participer au comité de pilotage d'une étude à commanditer sur les impacts culturels, économiques, sociaux et éducatifs des bibliothèques publiques⁵.

On le voit, l'*advocacy* en Lecture publique en est à ses débuts, mais son caractère indispensable dans le contexte actuel n'est pas à démontrer. Partageons les outils et les exemples et faisons confiance à la créativité des professionnels ! ●

Notes

1/ Opération apolitique, d'initiative finlandaise, qui se veut porte-parole des valeurs des bibliothèques et se décline chaque printemps en un périple cycliste de plusieurs jours destiné à la rencontre entre professionnels et à la conscientisation de la presse et des élus locaux.

2/ Amanda Etches et Aaron Schmidt, *Utile, utilisable, désirable : redessiner les bibliothèques pour leurs utilisateurs*, Presses de l'ENSSIB, 2016 (La Numérique).

3/ *Bibliothèque(s)*, n° 87, décembre 2016, pp. 4-52.

4/ <http://www.valdoise.fr/793-impact-des-bibliotheques.htm>

5/ Intéressé.e par l'une des trois activités ? Contact : info@apbfb.be.

FORUM « RÉSEAU CULTURE » :

TRADUIRE LES DROITS CULTURELS EN ACTES

PAR LIESBETH VANDERSTEENE

directrice de l'ASTRAC

Les 22 et 23 novembre dernier, le Réseau culture 21 fêtait le 7e anniversaire de la démarche Paideia pour « traduire les droits culturels en actes » lors d'un grand forum à Saint-Denis. Les organisations fédératives des centres culturels y étaient, aux côtés de 80 témoins et quelque 250 intéressés ! Petit reportage contextualisé du point de vue de l'ASTRAC, le Réseau des professionnels en centres culturels.



Les droits culturels sont de plus en plus invoqués dans les analyses et les débats sur les politiques culturelles, où leur potentiel pour donner une légitimité et un pouvoir mobilisateur nouveaux et renforcés à l'action publique semble faire consensus. L'expérience récente des centres culturels de la Fédération Wallonie-Bruxelles dans le cadre du

décret du 21 novembre 2013 a certainement contribué à cet intérêt. Sur le terrain, toutefois, pour les travailleurs de la culture et ceux des centres culturels notamment, la question du comment faire en pratique pour appliquer les droits culturels est tout sauf évidente. Une expérimentation voisine permet d'y apporter des éléments de réponse.

Paideia – terme emprunté au grec ancien et qui signifie « éducation à la vie en société » – est le nom donné à une démarche pionnière menée en France pour « mettre en œuvre concrètement » les droits culturels. Portée avec beaucoup de passion et d'expertise par le Réseau culture 21, soutenue par l'Observatoire de la diversité et des droits culturels de Fribourg, Paideia

LA DÉCLARATION DE FRIBOURG

Elle a été élaborée et adoptée en 2007 par un groupe de travail international organisé à partir de l'Institut interdisciplinaire d'éthique et des droits de l'homme de l'université de Fribourg en Suisse (IIEDH), sous la coordination de Patrice Meyer-Bisch. Ce collectif de « militants culturels » s'était donné l'objectif de rassembler les droits culturels dispersés dans différents textes internationaux, afin de les rendre plus visibles.

Se référant à une vision large, « anthropologique » de la culture, la Déclaration de Fribourg décrit les droits culturels comme des droits fondamentaux, partie intégrante de l'ensemble des droits de l'homme, pour la réalisation desquels leur rôle de levier est essentiel. Les droits culturels sont les droits d'une personne, seule ou en commun, de choisir et d'exprimer son identité, comprise comme « l'ensemble des références culturelles par lesquelles une personne, seule ou en commun, se définit, se constitue, communique et entend être reconnue dans sa dignité » (art. 2b).

Plus concrètement, les articles de la Déclaration déclinent les droits culturels suivants : choisir et respecter son identité culturelle (art. 3a), connaître et voir respecter sa propre culture ainsi que d'autres cultures (art. 3b), accéder aux patrimoines culturels (art. 3c), se référer, ou non, à une ou plusieurs communautés culturelles (art. 4), participer à la vie culturelle (art. 5), s'éduquer et se former, éduquer et former dans le respect des identités culturelles (art. 6), participer à une information adéquate (s'informer et informer – art. 7), participer au développement de coopérations culturelles (art. 8). La Déclaration de Fribourg n'a pas de valeur juridique et la notion des droits culturels qu'elle développe reste sujette à débat et ne peut donc pas être invoquée devant un tribunal.

est un programme de recherche-action qui conjugue le développement théorique des droits culturels selon l'esprit de la Déclaration de Fribourg avec l'opérationnalisation de ces droits dans le cadre des politiques publiques françaises.

Depuis 2012, plusieurs territoires s'y sont investis dans la durée avec une grande exigence, mobilisant des acteurs de différents secteurs publics et privés (régions, départements, villes, métropoles, institutions, associations, réseaux d'acteurs...).

La méthode repose sur des observations, des échanges, des formations et des outils qui appellent les parties prenantes à engager, à partir de leurs vécus, une réflexion collective sur leurs pratiques au regard des droits culturels. Loin de présenter une recette à suivre ou un catalogue de bonnes pratiques, Paideia introduit et accompagne des processus d'interrogation et d'intelligence collective qui permettent de s'approprier les droits culturels de manière progressive, d'analyser des pratiques et de se donner des objectifs pour faire évoluer celles-ci.



© Astrac

En six ans, la démarche a permis d'organiser plus de 120 rencontres de travail, de mettre en action des centaines de personnes et d'écrire de façon participative plus de 350 études de cas. À partir de ces résultats et de leurs analyses croisées, différents territoires ont poussé le travail jusqu'à écrire de nouvelles politiques, dont ils s'approprient aujourd'hui à évaluer la mise en œuvre...

Le forum à Saint-Denis des 22 et 23 novembre derniers avait pour but de rassembler un maximum d'acteurs impliqués dans la démarche pour témoigner de leurs expériences, partager des ap-

prentissages, des questionnements et des aspirations et tisser des liens entre eux. Un beau pari pour le Réseau culture 21, une invitation à ne pas manquer pour l'ASTRAC qui, depuis un certain temps, suit les travaux de ce dernier avec grand intérêt !

L'engagement de l'ASTRAC dans le domaine des droits culturels est évidemment intimement lié aux aléas du décret de 2013 sur les centres culturels. En tant qu'organisation représentative, l'ASTRAC plaide dans différents lieux de

concertation et de réflexion sur les orientations des centres culturels pour un accompagnement adapté des équipes afin de faciliter leur appropriation du nouveau référentiel et de les encourager à passer de la théorie à l'action. Elle ne défend pas pour autant une rupture radicale avec le passé.

Il est vrai que les centres culturels n'ont pas échappé à la tendance qui pousse les opérateurs culturels à tenir un rôle de « prestataires de services » ou de « fournisseurs d'une offre culturelle », tendance à laquelle le décret de 2013 répond en s'appuyant sur les droits culturels. Mais il est vrai aussi que, depuis toujours, les équipes sont animées par un idéal de « mobiliser les populations dans leurs désirs de découvrir, de percevoir, d'analyser, d'exprimer, de signifier, de transformer le monde »¹. De nombreuses pratiques des centres culturels font écho aux principes des droits culturels de manière « inconsciente ». À travers ses rencontres professionnelles et via une plateforme virtuelle dédiée spécifiquement à la mise en œuvre du décret, l'ASTRAC essaie de repérer ces pratiques, de les valoriser et de faciliter leur partage, tout en cherchant à contribuer à la mise en commun d'expériences innovantes significatives.

Approfondir des connaissances, découvrir des pratiques et des outils, relater des expériences en Fédération ►

LES DROITS CULTURELS

Si la notion des droits culturels reste floue au niveau juridique, cela n'a pas empêché sa reconnaissance à travers certaines lois, dont le décret du 21 novembre 2013 qui inscrit les droits culturels au cœur des missions des centres culturels soutenus par la Fédération Wallonie-Bruxelles – ils deviennent à la fois le référentiel, la finalité et les moyens de l'action de ces derniers.

En France, la loi du 7 août 2015 « portant sur la nouvelle organisation territoriale de la République », appelée communément la loi NOTRe, oblige les collectivités locales, comme l'État, à respecter les droits culturels des personnes. La loi du 7 juillet 2016 relative à la liberté de la création, à l'architecture et au patrimoine ou LCAP stipule également que les objectifs de la politique en faveur de la création artistique doivent respecter les droits culturels.

► Wallonie-Bruxelles, discuter, s'interroger et prendre de la hauteur, nouer des contacts, partager des élans : le Forum Paideia des 22 et 23 novembre a permis tout ceci grâce à un programme dense, axé sur l'échange et le partage. Six villages thématiques étaient l'occasion de témoigner d'expériences concrètes et de leurs impacts dans les domaines de la méthodologie, du pouvoir d'agir, des patrimoines et communs, des transformations au sein des structures culturelles ou en lien avec



© Astrac

la création. Des ateliers de pratique proposaient un focus plus détaillé sur certains outils, actions ou éléments méthodologiques issus de Paideia. Des activités ludiques complétaient le tout : pour délier les langues, exprimer le sensible, nourrir une militance, partager une joie, car travailler les droits culturels n'est pas seulement une question d'expertise professionnelle, mais aussi une aventure humaine, une mobilisation commune d'imaginaires nouveaux, un appel à tous les sens.

Donner ici un compte rendu détaillé des deux journées est impossible ; les échanges étaient tellement nombreux et riches que leur restitution par l'équipe du Réseau culture 21 prendra des mois. On retiendra avant tout de ce forum la démonstration convaincante de l'union dans la diversité, générée par la traduction des droits culturels en actes.

Diversité des participants : comme évoqué, Paideia atteint et relie des acteurs d'horizons professionnels très différents. Au Forum, le champ culturel était représenté de manière large avec des professionnels de grandes institutions « classiques » tels l'Opéra de Rouen ou l'Orchestre national de l'Île-de-France, des membres de compagnies de théâtre, des artistes indépendants actifs dans des projets socioartistiques, des coordinateurs de réseaux culturels, des bibliothécaires, des universitaires, des enseignants... On voyait des directeurs côtoyer des animateurs et des coordinateurs de projets, mais aussi des travailleurs administratifs et techniques.

Présents également : un grand nombre de travailleurs de métiers différents issus du champ social, des fonctionnaires, des représentants de collectifs citoyens, des élus...

Mettre en œuvre les droits culturels, c'est en effet abattre des cloisons et « remettre » des champs, des domaines, des secteurs, pour s'enrichir mutuellement, libérer, faire circuler et partager des savoirs, se mettre en synergie.

Diversité des expériences mises en commun également, sur des sujets aussi divergents que les conférences familiales et la protection de l'enfance, les projets menés en bibliothèque pour abattre des frontières entre savoirs populaires et savoirs numériques, la promotion de modèles hybrides entre artiste et agriculteur, le rôle des « communs » pour concilier des objectifs d'appropriation et de protection des patrimoines, la refonte des parcours administratifs pour permettre une utilisation du service public plus confortable et plus enrichissante pour tous, le développement au sein de l'opéra de l'art d'accueillir des publics existants ou espérés, des artistes et des nouveaux collaborateurs... Chacune des actions menées témoigne d'une inventivité et d'une perspicacité singulières que la confrontation au cadre de référence des droits culturels permet de corroborer, de renforcer, d'affirmer.

Et de partager !

Car toutes ces expériences ont pour fil rouge l'exigence d'une attention soutenue portée aux personnes, une prise

en compte systématique des ressources spécifiques de chacun – quelles qu'elles soient. C'est ce principe qui livre les points de passage entre les différents récits et qui permet de commencer à imaginer une histoire – ou plutôt un avenir – commune.

Le Forum Paideia à Saint-Denis était l'occasion de constater que le travail sur la capacité de chacun à contribuer à la culture et, plus largement, à la vie en société par la reconnaissance, la mobilisation et le développement

de ses propres ressources peut prendre mille et une formes. Il a permis aussi de mieux comprendre la force des droits culturels en tant que repères et horizon(s) partagés pour organiser, par la culture notamment, mais pas uniquement, une réponse publique, profondément humaine, aux défis de la société contemporaine.

L'ASTRAC continuera à s'inspirer de Paideia et à sensibiliser les équipes des centres culturels à cette approche pour progresser collectivement vers les droits culturels. Des collaborations avec l'équipe du Réseau culture 21, dans le cadre de rencontres professionnelles par exemple, viseront à contribuer à une appropriation fine et vivante de ce cadre de référence, basée sur la maîtrise des concepts théoriques, mais aussi sur la faculté de les reconnaître et/ou les décliner dans des situations concrètes, en lien avec des enjeux d'action. ●

Note

1/ Christine Guillaume, « Préface », dans : Direction générale de la Culture, *Centres culturels et territoires d'action. Une partition symphonique, des actions partagées*, Cahier 1, janvier 2013.

INFOS :

- site du Réseau culture 21 : <https://reseauculture21.fr/>
- page Web de la plateforme d'échange et de partage de l'ASTRAC : <https://astrac.be/notre-action/projet-plateforme/>

Chaque livre, chaque lecteur, chaque bibliothèque raconte une histoire

Faire vivre l'action culturelle et artistique en bibliothèque : du tout-petit au jeune adulte

sous la direction de Colin Sidre

Collection La Boîte à outils #43

Novembre 2018

ISBN : 979-10-91281-75-1 • 22 €

ISBN numérique (PDF) : 979-10-91281-78-2 • 13,20 €

Mots clés : actions culturelles, adolescents, élèves, enfants, étudiants, médiations, musées, partenariats, patrimoine, pratiques artistiques

Personnaliser la bibliothèque : construire une stratégie de marque et augmenter sa réputation

sous la direction de Jean-Philippe Accart

Collection La Boîte à outils #44

Décembre 2018

ISBN : 979-10-91281-81-2 • 22 €

ISBN numérique (PDF) : 979-10-91281-83-6 • 13,20 €

Mots clés : identité, institutionnel, institutions culturelles, logo, marketing de la culture, marque, positionnement réseaux sociaux, storytelling, stratégie



Pour commander des ouvrages

- **Bibliothécaires :** par l'intermédiaire d'un libraire ou via OpenEdition Books
- **Libraires :** diffusion et distribution par FMSH-diffusion (CID).
e-mail : cid@msh-paris.fr
- **Particuliers :** par l'intermédiaire d'un libraire ou directement sur le site du Comptoir des presses d'universités : www.lcdpu.fr/editeurs/enssib/

Plus d'informations sur <https://presses.enssib.fr/>

Presses de l'Enssib

17-21 boulevard du 11 novembre 1918 • 69623 Villeurbanne Cedex • France

Tél. + 33 (0)4 72 44 43 43 • contact : presses@enssib.fr

Pour ses 10 ans,
la collection
La Boîte à outils va changer de
look, ainsi que tous les ouvrages
des Presses de l'Enssib.
À découvrir bientôt...

**presses
de l'enssib**

POINTCULTURE NAMUR :

UNE VIE EN RÉSEAUX

PAR HUGUES DORZÉE

journaliste

Le 21 septembre, le PointCulture Namur rejoindra le premier étage de la nouvelle maison de la culture de la Province de Namur. Un lieu transdisciplinaire (théâtre, cinéma, musiques, arts plastiques...) entièrement réaménagé, qui va permettre à la petite équipe de quatre permanents de poursuivre leur passionnant travail de diffusion et de médiation culturelle.

Dans deux jours, Les Reprisés vont installer leur quartier place de l'Ilon : un « showcase » qui s'annonce rétro avec une reprise de chansons françaises des années 1940 à 1970. La veille, le PointCulture Namur accueillera DJ Zapata pour son traditionnel « afterwork », comme tous les troisièmes vendredis du mois. Au programme : cumbia colombienne, cha-cha-cha et mambo new-yorkais.

« Comme souvent, ça s'annonce festif, se réjouit Stéphane Martin, le responsable. Ce rendez-vous mensuel est désormais entré dans les habitudes et l'agenda des Namurois. Ils viennent se détendre après le boulot, écouter de la bonne musique, prendre un verre. C'est vraiment convivial. »

Mais pour l'heure, le PointCulture respire la tranquillité : installée depuis avril 2016 dans ce lieu provisoire, le temps d'importants travaux entrepris à la maison de la culture voisine, l'ASBL est en mode paisible en ce début janvier. Un air jazzy emplit délicatement la pièce. Les bacs sont remplis de bons CD et DVD. Sur la table de présentation à l'entrée, on passe de Chopin à la série *Baron noir*. Il y a une petite soldeirie hivernale à prix cassés (1,5 € le CD, 2,5 € le DVD). L'écran de consultation et le casque audio n'attendent plus que l'utilisateur. Les murs sont couverts d'affiches de concerts et de spectacles, un dazibao culturel qui démontre la vi-



AfterWork ©

talité de la scène régionale. Et l'expo *Temps de travail : mesures et démesures* aux Abattoirs de Bomel attire tous les regards.

Mais pour l'heure, le programme pour les semaines à venir s'annonce éclectique et alléchant : d'une causerie rock autour de Led Zeppelin au cinéma d'Henri-Georges Clouzot, en passant par une rencontre avec Capucine et Simon Johannin, les auteurs du roman *Nino dans la nuit*, en collaboration avec l'excellente librairie Papyrus d'à côté. Pendant ce temps, à l'étage, il faudrait presque pousser les murs pour accueillir des dizaines de bouteilles en plastique, une intrigante installation à venir qui témoigne d'une évidente ouverture d'esprit de la petite équipe en place composée de quatre permanents.

TROIS ANS DE « NOMADISME »

« On n'a pas le temps de s'ennuyer, reconnaît volontiers David Naniot, le responsable adjoint du PointCulture. Mais c'est vrai que depuis la fin de la Médiathèque et nos nouvelles missions d'information, d'éducation, de médiation, de promotion culturelle, on s'est forcément ouverts à des horizons nouveaux. Le prêt occupant une partie mineure de notre temps. »

Pour l'heure, les Namurois décomptent les semaines : le 21 septembre, après trois ans de nomadisme, PointCulture va réintégrer la toute nouvelle maison de la culture de la Province de Namur. Un réaménagement de fond en comble qui va faciliter un nouveau travail en réseau.

« Avant les travaux, nous étions installés au -1, avec une visibilité moins grande. Dès septembre, on va passer au premier étage, avec un espace de 200 m², dans un lieu entièrement transformé qui va être méconnaissable. De plus, nous allons pouvoir l'habiller à notre façon. À la place des bacs de prêt qui prennent beaucoup de place, on va opter pour des bibliothèques murales et libérer ainsi de la place pour les animations. Il y aura aussi des murs disponibles pour accueillir des expositions », se réjouit Stéphane Martin.

Mais ce déménagement vers la place de l'Ilon, dans un bâtiment central qui a pignon sur rue, aux côtés de plusieurs



Dessin de la nouvelle Maison de la Culture de Namur ©

associations (le MOC, Vie féminine, le Centre européen du travail, etc.) a été néanmoins une belle expérience : « Nous étions directement visibles de la rue, dans un quartier proche de nombreux lieux culturels, et le public n'a pas eu trop de difficultés à nous suivre. Par ailleurs, grâce à nos actions, nous avons drainé un nouveau type d'usagers. »

DE NOUVELLES PASSERELLES

Il n'empêche : la perspective d'intégrer ce vaste centre pluridisciplinaire où l'on développera des activités de cinéma, de musique, d'arts plastiques, de théâtre amateur, de formations et d'animations va permettre à PointCulture de créer de nouvelles passerelles.

« Il y a aura trois salles, dont une salle modulable de 600 places debout, 450 assises, qui va offrir de nouvelles opportunités à la scène namuroise. On sera par ailleurs entre les murs, à côté de tous les opérateurs culturels, cela va faciliter les synergies », ajoute David Naniot.

Synergie, le mot est lancé. Car depuis janvier 2013 et le nouveau contrat-programme, et à la lumière de l'évolution des habitudes culturelles, l'équipe namuroise de PointCulture, comme tous leurs collègues de Wallonie et de Bruxelles, a dû s'adapter : « réinventer notre métier », précise Stéphane Martin, en poste depuis 17 ans.

Comme partout, l'activité de prêt a fortement baissé : « On tourne autour de 40 000 pièces qui sortent par an, mais avec la carte Curioso, on a limité l'érosion. On est loin des 100 000 prêts d'une certaine époque, mais c'est l'évolution de la société, on le sait. On va de façon quasi inéluctable vers la fin progressive du prêt à moyen terme. On doit composer avec les nouveaux modes de consommation : les plateformes en ligne, le streaming, la fin progressive du CD... Il fut un temps où nous étions parfois trois à la caisse, le prêt tournait à plein régime. Mais c'était une autre époque. On apprend, on évolue, on laisse la nostalgie derrière soi et on se dit qu'il y a de nouvelles pratiques

intéressantes qui émergent », ajoute Stéphane Martin.

FACILITATEURS ET MÉDIATEURS

Toutefois, les ex-médiathécaires continuent à défendre leur métier avec passion. En misant sur un public d'habitues, de familles, d'usagers entre 35 et 60 ans qui « entretiennent encore un rapport étroit avec le support physique ».

Pour conseiller et satisfaire cette clientèle de mélomanes et de cinéphiles en quête de nouveautés ou de créations pointues, ils tiennent à l'œil l'actualité, proposent des découvertes et acquièrent environ 600 CD et 400 DVD par an.

« En musique, avec le streaming légal, c'est plus compliqué. Mais pour les films, tout n'est pas accessible sur le Web et beaucoup sortent encore en DVD. On draine un public d'usagers qui aiment le cinéma d'auteur, qui suivent l'actualité d'un réalisateur ou ►



Exposition de Samuel Coisne ©

► viennent chercher des grands classiques ou des documentaires dans le cadre de leurs activités professionnelles », ajoute David Naniot.

En dehors du prêt, PointCulture Namur est donc en plein dans l'esprit des synergies. « On a chacun nos spécialités, mais on est aussi tous devenus des facilitateurs de contacts et des accompagnateurs de projets. On va chercher les ressources, les compétences et les expériences là où elles sont. Et on essaie d'unir nos forces. »

Ici, c'est une grosse activité collective développée autour du travail, en collaboration avec le PAC, le centre culturel, la librairie Papyrus, l'école de photo de l'IATA et les élèves de 6^e année : « L'un apporte une expo de qualité, l'autre une playlist autour du travail, les suivants un travail photographique original. On invite l'économiste français Bernard Friot. Avec tous nos réseaux, c'est salle comble : 160 personnes venues d'horizons différents qui vont découvrir qu'on existe et revenir peut être chez PointCulture. »

Là-bas, c'est une conférence sur les luttes sociales, une activité autour de la guerre 1914-1918 ou un partenariat avec le cinéma Caméo (Les Grignoux) autour du documentaire *Au bonheur des dames* d'Agnès Lejeune, qui traite de la problématique des femmes de ménage et des titres-services.

Plus loin encore, c'est une collaboration avec le Festival international du film francophone (FIFF) ou des animations éducatives avec les écoles.

« On est tour à tour dans l'éducation permanente, l'interpellation politique, le travail de mémoire, la diffusion, la mise en avant d'artistes..., c'est gai et varié », poursuit Stéphane Martin.

MUTUALISER LES MOYENS

En 2019-2020, le thème développé par PointCulture en Fédération Wallonie-Bruxelles tournera autour des migrations. « Ce sujet m'intéresse vivement, mais personnellement je ne suis pas très spécialisé dans la matière. Plutôt que de réinventer la lune, on va se tourner vers le large tissu associatif dans la région pour organiser des ateliers, des conférences, des performances... On va offrir un cadre, un réseau, et mutualiser au maximum les moyens pour offrir au public des activités originales et de qualité. »

En parallèle, PointCulture continue à créer entre ses murs, avec son cycle mensuel *Les Trésors du cinéma* animé par Pierre-Alexandre Moreaux : une fois par mois, ce spécialiste du 7^e art présente un cinéaste et analyse en détail sa carrière et ses œuvres, avec des extraits de films à la clé.

Côté musical, il y a les concerts acoustiques (showcases), des afterwork, des rencontres autour d'un disque culte ou d'un artiste, des partenariats avec le festival Beautés soniques (pop/rock/électro/hip hop) et de nouvelles collaborations à venir : « Fin avril, se déroule le Confluent Jazz Festival. En perspective de ce rendez-vous, on va proposer un moment acoustique pour faire le lien », explique Stéphane Martin.

Autant d'événements intra-muros qui portent leurs fruits : l'an dernier, environ 1 800 personnes y ont participé.

En mai prochain, l'équipe de PointCulture Namur recevra donc les clés de son nouveau QG au 1^{er} étage de la maison de la culture : « On va découvrir un lieu fini et vide. Après, c'est à nous de tout créer », ajoute son responsable.

Pour les quatre permanents, ce sera « un nouveau départ et une nouvelle dynamique », avec quelques mois pour aménager un espace polyvalent fonctionnel, vivant et accueillant. ●

INFOS :

PointCulture Namur,
place de l'Illon 19, 5000 Namur
Courriel : namur@pointculture.be
Tél. : 02 737 19 65.

RETOUR À BEN AROUS, EN TUNISIE

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Toutes les photos : © Jean-François Füeg

Il y a un an, *Lectures.Cultures* consacrait un article au jumelage des ministères tunisien et français de la Culture, auxquels la Fédération Wallonie-Bruxelles s'est associée. Parmi les objectifs de ces échanges, le ministère tunisien souhaite créer les conditions d'une réelle décentralisation des politiques culturelles dans les territoires. Depuis mai, des expérimentations sont en cours dans plusieurs gouvernorats. À Ben Arous, le processus a pris une ampleur inattendue.

UN PLAN DE DÉVELOPPEMENT CULTUREL TERRITORIAL POUR BEN AROUS

Ben Arous est un territoire de contrastes. Vaste zone industrielle accrochée à la métropole tunisoise, le gouvernorat compte 634 000 habitants. C'est une terre de migrations internes, on y vient de toute la Tunisie attiré par les usines, les chantiers navals et les ateliers textiles. C'est aussi un important producteur de pêches, de pommes, de raisin et de poires. La ville de Mornag est connue pour son vin, fêté chaque année lors d'un festival populaire. La zone côtière est dotée d'un important potentiel touristique, avec des stations qui mériteraient d'être revitalisées comme à Hammam Lif. Citons encore un patrimoine remarquable comme le théâtre et les thermes romains d'Oudna. Ben Arous est aussi une des régions

de Tunisie où la vie associative et syndicale est la plus développée.

En mai 2018, le commissariat régional à l'action culturelle de Ben Arous (CRAC) s'est engagé avec détermination dans un projet de plan de développement culturel territorial. L'objectif de cette expérimentation était de faire émerger des axes prioritaires communs à tous les acteurs de la culture et à leurs partenaires institutionnels et associatifs. Le CRAC et la délégation de l'Éducation nationale, qui avaient l'habitude de collaborer, ont réussi à impliquer le Centre national de la marionnette, les maisons de correction pour filles et garçons implantées sur le territoire du gouvernorat, la prison, le ministère de la Femme, de l'Enfant, de la Famille et des Seniors, le ministère de l'Artisanat. Il faut y ajouter la ville de Mégrine et un important partenaire associatif. ▶



La Maison de la Culture de Megrine, installée dans une église désacralisée, accueillera une des premières résidences d'artiste organisée dans le cadre du plan de développement culturel territorial.



La Maison de la Culture de la commune Ben Arous est parfois un peu isolée. Un des objectifs du plan est de créer des liens entre tous les opérateurs du territoire.



Nihed Ben Youssef, chargée de suivre les activités du jumelage (à gauche) et Hayette Aloui, chargée par le CRAC de Ben Arous de coordonner le projet de plan de développement culturel territorial.



Le casino de Hammam-Lif sera restauré sous peu pour accueillir des initiatives culturelles. Le responsable du club de peinture explique le projet.

- Les représentants des différents ministères et du Centre national de la marionnette ont signé une convention de coopération pour la mise en œuvre du plan de développement culturel territorial. Celui-ci intègre les différentes expérimentations qui avaient été projetées en mai, comme le développement des résidences d'artistes et le travail sur le théâtre de marionnette. La convention est une déclinaison des accords signés par les différents ministères au niveau national, ce qui lui donne une très grande légitimité.

Cette stratégie de changement a bénéficié de conditions favorables. Le délégué à la Culture a soutenu le projet avec conviction et a obtenu l'appui sans faille du gouverneur. Les ministères de la Culture et de l'Éducation nationale collaboraient depuis longtemps, ils ont convié l'ensemble des partenaires à des réunions préparatoires où chacun a pu exprimer ses attentes. Il faut ajouter l'engagement personnel de la cheffe de projet, madame Hayette Aloui, qui a sans cesse rapproché les points de vue, reformulé les enjeux et traduit les discussions en engagements réciproques.

Le plan de développement culturel territorial de Ben Arous fait émerger deux axes prioritaires : le développement des

pratiques de lecture ; et la sensibilisation aux pratiques théâtrales, en particulier la marionnette.

Parmi les actions envisagées, notons : la mise en œuvre d'un parcours d'éducation culturelle et artistique (PECA) dans les écoles ; et l'organisation de résidences d'artistes tant dans les écoles que dans des institutions partenaires.

DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE

Les appels aux artistes ont été lancés en octobre. Quatre résidences sont d'ores et déjà programmées : calligraphie arabe, bande dessinée, littérature jeunesse et littérature pour adolescents. Les artistes seront accueillis dans trois maisons de la culture et à la bibliothèque régionale de Ben Arous. Une cinquième résidence, consacrée à la danse, est en cours d'organisation.

Ces résidences comportent toutes un volet visant à l'émergence des plus doués et un volet sensibilisation. Les groupes qui participeront aux activités dans les maisons de la culture ou à la bibliothèque sont issus soit de clubs (par exemple, le club des arts plastiques pour la BD), soit des publics touchés par les partenaires (écoles, lecteurs de

la bibliothèque, etc.). Aux activités *in situ* s'ajoutent des rencontres et ateliers dans les écoles, les maisons de correction, la prison. Le ministère de la Femme, de l'Enfant, de la Famille et des Seniors apporte son soutien matériel et envisage la mise à disposition d'animateurs pour encadrer les bénéficiaires. Il pourra aussi amener son public. Le ministère de l'Artisanat pourra faire intervenir des artisans calligraphes aux côtés des artistes calligraphes pour illustrer la manière dont cet art a été vulgarisé dans le domaine des arts décoratifs. Il y a une volonté forte de la part de tous les partenaires de s'impliquer dans le projet de manière concrète. En outre, l'Association des amis du livre et des bibliothèques sera à la manœuvre pour organiser la résidence BD, tandis que la ville de Mégrine interviendra à hauteur de 5 000 dinars (1 700 euros) dans le projet littérature pour adolescents.

Le Centre de la marionnette va, quant à lui, assumer des formations à destination des fonctionnaires du CRAC, des bibliothécaires, des animateurs de maisons de la culture, des enseignants et des intervenants du ministère de la Femme, de l'Enfant, de la Famille et des Seniors. Il s'agit de rendre les professionnels de la culture capables d'assurer un travail de médiation sur

le théâtre de marionnette, mais aussi sur la manière « d'utiliser la marionnette dans un but pédagogique ou thérapeutique ». Des détenus seront aussi formés, y compris à la fabrication. En outre, le Centre proposera une offre importante d'animations et de spectacles à prix très bas. Il faut aussi noter que les formations seront facturées bien en dessous de leur prix coûtant.

L'enjeu pour l'avenir est de multiplier les partenariats avec la société civile (les associations) et les communes. Si des municipalités comme Mégrine sont très demandeuses, d'autres n'ont pas encore intégré le fait que le nouveau code des collectivités locales leur donnait des responsabilités en matière culturelle. Nos interlocuteurs constatent qu'il n'y a pas toujours de volonté de s'associer à la dynamique culturelle sur le territoire. Les contacts seront maintenus, on espère un effet de contagion. De même en ce qui concerne les associations.

Autre grand chantier à ouvrir dès aujourd'hui, l'évaluation. Il s'agit de se servir de l'évaluation comme outil de pilotage du projet afin d'ajuster, le cas échéant, les actions en cours. Il est important que les objectifs soient fixés dès avant le début des activités et que des indicateurs soient forgés *ex ante*, avant même le démarrage. Sans cela, il sera très difficile d'évaluer le degré de réussite du plan dans son ensemble ou d'une activité en particulier.

CONCLUSION

Si le projet a permis d'expérimenter de manière effective la déconcentration de l'État dans le territoire de Ben Arous, il reste assez embryonnaire en ce qui concerne la décentralisation. L'État reste le principal organisateur d'activités culturelles et peine à céder le relai aux collectivités locales et associations. Tout le monde convient du fait que, petit à petit, le CRAC devrait devenir un ensemblier culturel, mettre les opérateurs à l'œuvre et soutenir leurs projets culturels. Ce n'est pas encore le cas,

La tradition du théâtre de marionnette est très vivace en Tunisie.



mais le chemin parcouru est impressionnant et prometteur.

La collaboration bilatérale pourra être un adjuvant tout à fait intéressant pour consolider les expérimentations en cours et contribuer à les pérenniser. D'une part, le ministère de la Culture à Paris a le projet d'étendre la Nuit de la lecture aux partenaires tunisiens. Lors de la mission, le gouvernorat de Ben Arous s'est montré intéressé, rejoignant ainsi Zaghouan qui avait déjà soumis un programme en vue d'une participation à l'édition 2019.

D'autre part, Wallonie-Bruxelles International finalise en ce moment le programme bilatéral avec la Tunisie pour les années 2019-2023. Deux opérateurs ont exprimé le souhait de travailler le développement culturel territorial dans le gouvernement de Ben Arous ;

l'agence Culture-Wapi souhaite soutenir l'intégration des associations culturelles au plan de développement culturel territorial. Le centre culturel de Genappe souhaite travailler avec les services culturels de Mégrine sur la mise sur pied d'un réseau culturel dans une ville. Il y a là de fortes opportunités de faire converger les objectifs du jumelage et ceux des actions bilatérales des ministères français, tunisiens et de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

C'est donc bien à un vaste chamboulement des logiques qui ont présidé à l'organisation des politiques culturelles dans ce territoire que nous assistons. Les acteurs sont en mouvement ; ils trouvent petit à petit leurs marques, apprennent à travailler autrement ensemble, expérimentent de nouveaux partenariats et contribuent à la transformation du pays. ●

À BARCELONE, L'ÈRE DES BIBLIOTHÈQUES PARTICIPATIVES

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © Catherine Callico et les bibliothèques

Au sein de la province barcelonaise, le réseau de bibliothèques s'est étendu et modernisé de façon exemplaire en 20 ans. Tandis que le concept même de lieu de lecture flirte avec la technologie et les sens au travers d'expériences innovantes, pleinement liées à la vie des quartiers et à leur contexte socioculturel.



Biblioteca del Fondo

En 1998, Barcelone comptait 18 bibliothèques publiques. Depuis, ce nombre a plus que doublé, dans la foulée du « Plan bibliothèque de Barcelone 1998-2010, des bibliothèques du XXI^e siècle, de l'information à la connaissance », destiné à doter la ville d'un réseau plus étendu et plus moderne de ce type de lieux de culture. Le défi étant non seulement de « renouveler le modèle de gestion de la bibliothèque afin de garantir l'accès au savoir, mais aussi de promouvoir la formation de la citoyenneté au sens large, avec une sensibilité particulière au nouveau contexte technologique et numérique », prévoit le Plan. Aujourd'hui, avec quelque 40 bibliothèques actives – dont 27 avec un espace multimédia – sur environ 50 000 m² de surface, le secteur se présente comme « le plus grand équipement culturel de la ville ».

Par ailleurs, la province de Barcelone, deuxième région la plus grande d'Espagne, intègre 311 communes – dont la moitié environ dispose uniquement d'un bibliobus – et subsidie entre autres la construction et/ou le réaménagement des bâtiments, le volet informatique, de même que le personnel qualifié. Au sein de celui-ci, des groupes de volontaires travaillent également sur l'amélioration des services en bibliothèques, d'autres sur la production de contenus et sur les services, ou sur les réseaux territoriaux et d'échanges. Les résultats sont accessibles via une plateforme collaborative.

Divers partenariats sont également développés, par exemple pour la recherche d'emploi, ou des initiatives culturelles. La plupart des bibliothèques de la ville accueillent ainsi un festival de court métrage (avec des conférences, des ateliers de scénarios, etc.) en collaboration avec l'École supérieure de cinéma.

En outre, les bibliothèques s'ouvrent davantage sur la ville, au travers d'architectures neuves ou rénovées et transformées qui privilégient les échanges avec l'espace public (parcelles vertes, activités intra et extra-muros, etc.) et la cohésion sociale. Dans ce but



Biblioteca Joan Maragall

également, certaines ont élargi leur programmation à des cours de cuisine, des ateliers pour enfants ou des espaces multimédias participatifs.

ESPACE MULTIMÉDIA MOBILE

Sur les hauteurs de la capitale catalane, à Sant Gervasi, la bibliothèque Joan Maragall (du nom du poète et écrivain catalan), inaugurée il y a quatre ans, cultive intensément le lien avec le quartier. Déployée dans une nouvelle construction au sein des anciens jardins de la Villa Florida, elle s'y fonde avec ses toits verdurisés.

Soit 2 400 m², répartis sur deux étages. L'entrée de la bibliothèque se trouve au niveau inférieur, à front de rue. La visi-

bilité de ses activités est soulignée par de grandes baies vitrées et, à l'extérieur, un éclairage nocturne et du mobilier urbain invitant à la rencontre et la détente.

Le lieu offre le premier espace multimédia mobile des bibliothèques de la ville. Différentes formations, ateliers et activités sont dispensés via des ordinateurs portables, des tablettes et des smartphones, afin de permettre aux utilisateurs de se familiariser avec Internet et les outils technologiques. Dans le même ordre d'idées, la bibliothèque propose également un service d'assistance informatique trois soirs par semaine (lundi, mercredi et vendredi de 17 h à 20 h), sur réservation préalable. Le reste du temps, les intéressés peuvent utiliser l'espace multimédia à leur convenance. ►



Biblioteca Miquel Batllori



Biblioteca Miquel Batllori



Biblioteca del Fondo



Biblioteca del Fondo

► Le confort de lecture des plus jeunes a également été organisé. À l'étage 0, un espace pour les 0-13 ans intègre en sus une zone des « petits lecteurs » pour les 0 à 4 ans et leurs parents, avec un mobilier adapté. Sont mis à leur disposition des livres de connaissance et des fictions, des bandes dessinées, des revues, des CD, des DVD, etc. La salle dispose en outre de quatre ordinateurs connectés à Internet, de deux ordinateurs pour consulter le catalogue « jeunesse » et d'un service d'imprimante. La zone propose aussi un programme d'activités, telles que des contes et des ateliers en lien avec la lecture. Enfin, un coin des parents regroupe des informations sur la grossesse et l'accouchement, la croissance, l'éducation et les loisirs, et autres sujets liés à l'enfance.

LE PREMIER LIVING LAB DE CATALOGNE

À Sant Cugat del Vallès, ville universitaire très dynamique distante de 17 kilomètres de Barcelone, la bibliothèque

Miquel Batllori, également ancrée dans un bâtiment contemporain et un quartier en pleine régénération, celui de Vollperes, est accessible par une cour ouverte qui mène directement à la section « jeunes », un vaste espace dédié aux 0-3 ans et un autre pour les moins de 14 ans.

Elle a ouvert ses portes en 2015 au rez-de-chaussée d'un nouvel immeuble, sous l'impulsion des riverains. Il s'agit de l'un des rares équipements collectifs de cette zone décentrée, géré en grande partie de façon participative. Ainsi, des projets numériques y sont conçus par l'équipe, lesquels font l'objet de prototypes, éventuellement réutilisables dans d'autres lieux. L'idée de cette cogestion étant que la bibliothèque mette à disposition des ressources, des outils, que les gens du quartier se réapproprient pour émettre d'autres propositions.

C'est également le cas du Living Lab, développé conjointement avec l'université de la ville. La bibliothèque Miquel

Batllori héberge en effet le premier laboratoire de technologie de Catalogne, animé entre autres par un chercheur en intelligence artificielle. La mission du Lab est de « favoriser l'accès à de nouvelles formes d'interactions culturelles, ainsi qu'à des livres avec d'autres contenus, et de les expérimenter ». De plus, en collaboration avec le Computer Vision Center de l'université, des entreprises sont invitées à tester des produits innovants. À partir d'un fonds d'environ 20 000 références, parmi lesquelles des livres et des documents audiovisuels, un prêt en libre service est en outre proposé.

CUISINES DU MONDE

La bibliothèque municipale del Fondo, dans le quartier éponyme populaire et multiethnique de la commune de Santa Coloma de Gramenet au nord-est de Barcelone, partage un bâtiment sculptural, à l'enveloppe métallique, avec une école maternelle et un marché alimentaire.

Un lieu en phase avec l'essence du projet bibliothécaire, centré sur les « Cuisines du monde », en tant qu'outil créatif de cohésion sociale et mode d'expression convivial de la diversité culturelle. Le lieu défend également une approche participative, établie par des habitants, des professionnels des bibliothèques, ainsi que des enseignants de l'université de Barcelone, par l'intermédiaire de la Food Library (CRAI-UB) et de l'unité Campus Studies and Research in Science and Cooking.

Côté littérature, sur 1950 m², la bibliothèque renferme environ 32 500 documents, et une section spécialisée dans les cuisines du monde entier (500 ouvrages). Elle propose aussi des services dans d'autres quartiers plus pauvres, comme Can Mariner, Santa Rosa et Latino.

Dans la pratique, les habitants sont ainsi invités à animer des ateliers culinaires et à partager leur culture par ce biais, complétés de démonstrations, de clubs de lecture et de rencontres sur le sujet. Un chef étoilé encadre le projet, dopant sa visibilité. Les espaces de la bibliothèque ont été adaptés dans ce sens, avec une cuisine professionnelle installée en son centre et à disposition des associations et écoles.

De multiples partenariats sont également tissés avec des restaurants. Ainsi qu'avec divers entités et services de santé mentale, et notamment avec le « Conseil de santé mentale et des addictions de Santa Coloma de Gramenet ». Car lecture et cuisine ont également des vertus thérapeutiques.

Ces différents projets démontrent l'implication croissante des bibliothèques de la province barcelonaise dans un mieux-vivre ensemble. Et une aptitude à s'adapter, à travers leur mission éducative, voire au-delà de celle-ci, aux évolutions sociales, culturelles et technologiques. Pour devenir des acteurs à part entière de la citoyenneté. Qui plus est, de façon créative.

UN CENTRE DE CULTURE ET DE MÉMOIRE

Inauguré en 2013 dans le quartier de la Ribera à Barcelone et érigé en lieu de préservation du patrimoine catalan, le Centre de culture et de mémoire El Born est un des projets urbains barcelonais les plus marquants de ces dernières années. Il met en abyme des vestiges du quartier au XVII^e siècle, découverts



lors des fouilles archéologiques en sous-sol des halles de l'ancien marché couvert. Cette pépite moderniste, bâtie en 1871 par le célèbre architecte catalan Josep Fontserè, a connu une histoire discontinuée, vouée à la culture depuis les années 1970.

Dans les années 1920, le marché central des fruits et légumes est fermé pour restauration et ne rouvrira en tant que centre culturel que 50 ans plus tard. Puis, en 1997, la ville y intègre la bibliothèque provinciale. Lors des travaux d'excavation de 2002, il fut décidé d'en faire un centre de l'histoire catalane, de par sa haute valeur archéologique.

La zone défrichée représente un vingtième du quartier détruit après la guerre de Succession d'Espagne, et la quasi-totalité du paysage muséal de ruines offert aux visiteurs. Au sein du bâtiment, grandiose, un axe transversal longe les fouilles, et mène via ses deux extrémités au tissu urbain. Sur les côtés, l'on trouve encore deux salles d'exposition – une permanente et une temporaire –, un espace multifonctionnel, une librairie et le restaurant étoilé « El 300 ». L'exposition permanente, intitulée *Barcelone 1700. Des pierres aux personnes*, retrace la vie locale vers 1700, notamment au travers d'objets du quotidien issus des trouvailles archéologiques : des verres, des céramiques importées de Ligurie, des flacons de parfum, des pipes à tabac, des bijoux, des jouets pour enfants, etc.

Le centre propose également divers types de promenades guidées sur les traces du passé – visites thématiques du lieu, visite du musée du Chocolat (à proximité) et dégustation, itinéraires commentés dans le quartier axés sur des périodes différentes de son histoire, balades familiales et ludiques complétées d'ateliers, ainsi que des rencontres avec des historiens, archéologues et autres spécialistes de l'histoire catalane.

Le projet se distingue également par diverses mesures favorisant l'accès aux personnes porteuses d'un handicap, physique et mental. ●

INFOS :

www.facebook.com/bibsantgervasi

www.facebook.com/pages/Biblioteca-Miquel-Batlloiri/128487314148969

www.facebook.com/BibFondo/elbornculturaimeoria.barcelona.cat

BENOIT TILKENS,

COORDINATEUR PLATEAU MÉDIA À POINTCULTURE

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

responsable Cellule transversale, Service général de l'Action territoriale

Benoit Tilkens occupe une fonction peu banale au sein de l'organisation des PointCulture : coordinateur plateau média. Mais encore ? Ce titre ne signifie sans doute pas grand-chose pour le commun des mortels peu au fait des métiers de l'audiovisuel. Son origine correspond à la mise en place de dispositifs « plateau média » au sein de différents PointCulture. Entré à la médiathèque en 1989, à la suite d'un service civil effectué sur le site de Namur, il y reste 14 ans comme responsable d'équipe. Il rejoint ensuite l'équipe de Liège. Et finalement, sept années plus tard, l'administration centrale lui propose un poste à Bruxelles. Une envie de changement, une mutation des activités de PointCulture sont apparues à point nommé pour lui faire endosser le rôle de coordinateur plateau média. Une belle opportunité pour évoluer vers une nouvelle fonction.

Avec enthousiasme et savoir-faire, Benoit Tilkens coordonne les différents plateaux média des PointCulture, tant d'un point de vue technique (achat de matériel) que de la formation du personnel et de l'homogénéité du travail effectué. Ces « plateaux », il en existe à Bruxelles (non loin du Botanique), à Louvain-la-Neuve et à Liège. Ils permettent de faire des captations des activités qui se développent dans les PointCulture. Dans ces espaces, vous trouverez caméras et régie vidéo. L'idée est de pouvoir témoigner de ce qui se programme dans les différents PointCulture.

Par ailleurs, depuis 2012, à côté de ces plateaux média « fixes », se sont développés des espaces mobiles dans les autres PointCulture. Le matériel y est plus classique, plus léger, mais l'objectif reste le même : rendre compte des différents événements organisés à l'interne. Chaque PointCulture est donc susceptible de pouvoir réaliser une captation, en ce compris les espaces itinérants : les deux bus sont également pourvus du matériel nécessaire à l'exécution de capsules. Si les plateaux fixes sont quasi semblables à des régies télé – caméras fixes et régie permettant de faire le montage en direct –, pour les autres, le montage se fera *a posteriori*.

DES CAPTATIONS D'ÉVÉNEMENTS

Les événements qui font l'objet d'une captation sont principalement organisés au sein des PointCulture. À l'origine, le gros du travail se résumait à des enregistrements de conférence, de tables rondes ou de concerts. La production était très centrée sur le témoignage de la programmation à l'intérieur de l'opéra-

teur culturel. Par la suite, la production visuelle a été utilisée dans un aspect de communication : réalisation de teaser pour des événements à venir, des after movies (prendre des images montées de manière « racée » pour témoigner d'une animation). L'idée globale était d'avoir une diffusion d'outils de communication sur les réseaux sociaux.

Et enfin, une dernière évolution : la réalisation de production de contenu propre. PointCulture dispose désormais de capsules qui possèdent leur identité. Un exemple : *J'aime encore bien*, des portraits d'artistes qui se rendent dans un PointCulture et qui piochent dans les bacs des films, des documentaires importants pour eux. Ce type de production propose un concept et un contenu tout à fait originaux. Actuellement, l'équipe travaille sur *À quoi vous jouez ?*, se basant sur des artistes musiciens. Les premières ont été réalisées lors du festival de Huy en été. L'idée ? L'artiste présente son instrument à sa manière. Au final, PointCulture disposera d'une plage assez large de présentation originale d'instruments de musique.

Les productions répondent donc toutes clairement soit à un objectif de communication, soit à une production propre de contenus thématiques. Cependant, il arrive parfois que des capsules soient réalisées pour présenter des institutions culturelles dans le cadre de partenariats. Un exemple : le portrait de l'association à la base de la Zinneke Parade.

OÙ REGARDER LES CAPSULES ?

La première idée était de créer une chaîne YouTube qui répondait au nom de « PointCulture TV ». Très vite,



© D. S. Couteau

cette chaîne est devenue une sorte de « fourre-tout ». Il devenait impossible de retrouver les contenus. Il y a à peu près trois ans, l'approche de la mise en ligne des vidéos s'est orientée vers une vision plus transversale, dans la logique de la construction du site Internet et en lien avec la revue *Détours*.

Envie de voir les capsules ? Rendez-vous sur le site, trouvez l'onglet « Toutes nos thématiques ». Elles constituent les portes d'entrée vers les différents contenus, qu'ils soient écrits ou vidéo. Les chaînes YouTube sont créées désormais en fonction des thématiques proposées et des enjeux sociétaux, ce qui permet une recherche plus aisée des productions audiovisuelles. Parfois, la vidéo complète également un article sur le site et le lien figure alors directement en dessous du texte.

Ces concepts de captations propres et de capsules ont germé petit à petit lors de la mutation profonde des médiathèques. La réflexion globale sur les nouvelles activités, les nouveaux services à proposer, la confrontation avec ce qui était proposé dans d'autres structures a abouti à l'idée de proposer ces mini studios télé.

UN ATOUT POUR LES PARTENAIRES POTENTIELS ?

Les partenaires ont également la possibilité de garder des traces des confé-

rences qu'ils ont organisées. Attention, il n'est pas question d'ouvrir les plateaux sur simple demande. Si captation il y a, c'est parce qu'il existe un réel partenariat. L'équipe de PointCulture n'est pas suffisamment étoffée pour répondre aux demandes extérieures qui n'auraient aucun lien avec la programmation de la saison ou la thématique de l'année.

ET LA QUESTION DE LA FORMATION ?

Les équipes sont désormais nanties de personnes qui ont suivi des formations leur permettant de manipuler correctement le matériel. Chaque PointCulture est parfaitement autonome dans la production de réalisations audiovisuelles. Des formations seront encore proposées dans le futur, histoire d'être « up to date » et de ne pas se laisser distancer par les évolutions techniques. Régulièrement, des évaluations et des mises au point sont effectuées. Elles permettent de choisir la formation la plus adaptée en fonction des besoins et des compétences de chacun. Les compétences en matière audiovisuelle se révèlent souvent très complexes.

Ce besoin de formation a été très important dès le début, puisque le personnel n'avait pas été engagé à la base pour ce genre d'activité. L'évolution

des activités et des nouveaux enjeux a entraîné une profonde évolution des différentes fonctions. Depuis, dans chaque PointCulture, il y a au minimum une personne en charge de la production audiovisuelle. Dans les grosses structures, ils peuvent être deux ou trois.

La fonction de Benoit Tilkens, il la définit parfois comme solitaire (plus question de gestion d'équipe) – il travaille seul en face de son ordinateur –, mais elle est également l'occasion de multiples rencontres lors des déplacements sur le terrain. Ses journées sont égrenées d'activités aussi diverses que variées : production audiovisuelle, établissement de besoins et nécessités en formation, achat du matériel nécessaire, gestion de l'interface entre les techniciens et les PointCulture, mise en place des chaînes YouTube sur les enjeux sociétaux, mise en place de la charte graphique des réalisations vidéo, vérification de la cohérence des différentes productions entre elles.

Benoit Tilkens n'hésite pas à se rendre sur le terrain pour donner un coup de main, remplacer le collègue malade ou absent... La fonction est loin d'être statique... sauf peut-être pour le montage, qui nécessite de rester parfois de longues heures devant son ordinateur. Une fonction multifacette qui semble lui convenir particulièrement bien... ●

REPENSER LA TOILE :

INTELLIGENCE COLLECTIVE PLUTÔT QU'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

PAR PIERRE HEMPTINNE
directeur de la médiation culturelle
à PointCulture

Pour illustrer sa quatrième saison, le cycle « Numérique humain et critique » a choisi une œuvre de Tomas Saraceno présentée récemment au Palais de Tokyo. Elle fait sens avec la notion de réseau, attachée au numérique, puisque l'on y voit un tissage de liens multidirectionnels dans l'espace, ces traits dessinant des formes, des tensions, une organisation d'énergies multiformes.

Mais l'œuvre n'a rien de numérique, elle est constituée de câbles bien réels et on ne la contemple pas non plus à distance, passivement, car le visiteur peut s'y promener, toucher, pincer, faire vibrer les cordes, s'y éprouver comme un élément de l'œuvre, connecté aux autres personnes explorant en même temps que lui cette sculpture de filins résonants. L'artiste considère cette installation comme un vaste instrument de musique à cordes que quiconque s'y aventure peut s'approprier. L'essentiel consiste non pas à se sentir l'âme musicienne, mais à faire l'expérience de ce que signifie être partie prenante d'un espace où le moindre de nos gestes entraîne des modifications de l'environnement, et à percevoir les ondes que les autres, se mouvant au loin, déclenchent et nous adressent directement ou indirectement. Le modèle n'est pas celui de la toile numérique, mais de la toile d'araignée, comprise comme une extension organique et cognitive de l'animal qui la tisse. C'est par cette toile que l'araignée perçoit et comprend le monde et interagit avec lui.

Cela ressemble assez à l'intention des associations qui initient et nourrissent le cycle de conférences sur le numérique à PointCulture : faire en sorte que le milieu numérique, qui colonise le moindre domaine du quotidien, ne soit pas totalitaire, s'articule et s'harmonise avec d'autres logiques vivantes de réseaux et enrichisse, plutôt que tarisse, un environnement qui nous place en résonance avec le monde. Qu'est-ce que la résonance ? Voici une définition qui fonctionne bien dans le cadre des missions confiées aux opérateurs culturels publics : « La résonance désigne un rapport de réponse réciproque dans lequel les sujets ne se laissent pas seulement

toucher, mais sont eux-mêmes capables de toucher, c'est-à-dire d'atteindre le monde par leur action. Un axe de résonance n'existe donc qu'à partir du moment où le monde fait "sonner" le monde, c'est-à-dire, en termes moins fleuris : de le faire réagir et répondre favorablement. Les sujets cherchent dans une égale mesure à produire des résonances et à en faire l'expérience » (H. Rosa). Ce n'est pas que ce schéma de résonance avec le monde disparaisse dans le réseau numérique, ce serait même sa marque de fabrique affirmée, mais il est capté par les GAFKA¹, il fait l'objet, via les grandes plateformes numériques, d'une enclosure capitaliste. La façon dont s'exerce cette enclosure dans l'intime de la population, pour le profit d'un petit nombre d'investisseurs, court-circuite l'action des opérateurs culturels. Malgré les apparences, ce schéma favorise plutôt des relations muettes au monde, instrumentalisées. L'impact de ce court-circuit est encore mal étudié, mal mesuré. Il est malaisé aujourd'hui d'objectiver ce que cela va générer comme sortes d'humains, comme formes culturelles, comme référents imaginaires.

LES FLUX DE FAUSSES INFORMATIONS

Par exemple, comment les flux énormes d'informations fausses, dans lesquels d'innombrables usagers des réseaux sociaux baignent et agissent, vont-ils modéliser les savoirs, les appareils cognitifs individuels et collectifs ? Par exemple, comme l'explique Olivier Ertzscheid, qu'en est-il des retombées psychiques, affectives, des millions de comptes Twitter qui sont en fait des « bots », des robots ? « Presque 52 % du trafic Internet mondial en 2016 a été généré par des bots.



On air par Tomas Saraceno, Palais de Tokyo © P. Hemptinne

De faux utilisateurs donc. Le faux est souvent l'autre nom du "mensonge". Et on semble découvrir que tout le monde sur le Web. Puisque chacun est seul à disposer de ses propres chiffres au service de ses propres certitudes ou de ses propres intérêts, comment pourrait-il en être autrement ? On a découvert, presque étonnés, que Facebook avait menti sur les chiffres d'audience de ses vidéos, qu'il mentait également sur les métriques liées à "l'engagement". On a découvert que Google mentait si on lui posait la question de savoir si l'Holocauste avait vraiment existé. On a compris qu'en plus de leurs architectures techniques toxiques, les grandes plateformes disposaient chacune de leur propre régime de vérité – celui de la popularité pour Google et celui de l'engagement pour Facebook – qui rendait encore plus difficile la construction d'un espace culturel commun permettant de faire société. » Et

à quoi ressemble, concrètement, cette robotisation des réseaux numériques ? « Partout se multiplient les "fermes à clic" dans lesquelles des centaines ou des milliers de téléphones portables alignés regardent et "likent" en boucle la même vidéo ou attribuent des étoiles à telle ou telle application qu'il importe de faire remonter dans les "stores" des grandes plateformes » (O. Ertzscheid, *Libération*, 16 janvier 2019). Est-ce vraiment dans cet univers numérique que les opérateurs culturels publics doivent s'insérer, devenir performants, pour conserver une audience ? Et avec quels moyens pourraient-ils, sinon, rivaliser avec un modèle culturel doté de moyens si puissants de propagation de ses us et coutumes ? Devons-nous nous affilier à ces nouveaux régimes de vérité et, pour nous assurer que nos outils numériques soient bien évalués, devons-nous nous équiper de « fermes à clic » ?

CONSTITUER UN SAVOIR COLLECTIF

Ce constat, ces interrogations ont donc conduit un groupe d'associations et de centres culturels – Culture & Démocratie, le CESEP, La Concertation/Action culturelle bruxelloise, Action Médias Jeunes, *La Revue nouvelle*, le PAC, le centre Librex, CFS-ep, la maison du Livre et PointCulture – à se réunir tous les mois autour d'un ou d'une invitée qui expose le fruit de ses recherches sur un aspect du milieu numérique. Il est indispensable de travailler sur la longueur et par fragment, la matière étant très vaste et complexe. Ce n'est pas en écoutant une fois une conférence de Dominique Cardon sur les algorithmes que l'on sera suffisamment équipé pour faire face au gouvernement algorithmique. Nous avons besoin de temps et de régularité pour étudier avec ►

► profondeur la révolution numérique, l'accompagner, mois après mois, d'une attention critique. Il s'agit de constituer un savoir collectif, mutualisable, ce qui n'est pas simple. L'intention n'est pas d'organiser des conférences pour le plaisir d'entendre causer des gens intéressants ! Après l'intervention de Roberto Ciccarelli, le 15 janvier, les associations se sont réunies pour se pencher sur cet enjeu de « commun des connaissances » sur le numérique, avec le souci que les savoirs qui se modéliseraient entre nous puissent aussi se partager au-delà, dans le secteur culturel. (L'association PiNG de Nantes a organisé en septembre un colloque sur le numérique et toutes nos conférences filmées leur ont servi de documentation.) Nous allons améliorer la présentation des ressources collectives sur le site Internet de PointCulture, avec des résumés, des mots-clés, des liens utiles. Et, en fin de saison, chaque année, organiser une journée d'atelier sur le principe : « Qu'avons-nous appris cette année qui soit utile quant au rôle que nous devons jouer dans une approche culturelle différente du numérique ? » Et sur la base des échanges de cette journée de réflexion, une communication serait largement diffusée dans le secteur socio-culturel. Pour maintenir la dynamique d'échanges et la pluralité des points de vue, nous sommes toujours désireux d'accueillir d'autres partenaires.

LIEN ENTRE TRAVAIL ET NUMÉRIQUE

Cela étant, notre cycle de conférences continue à élargir le champ étudié pour éviter l'enfermement, par exemple, au niveau des interfaces directement liées à la pratique des métiers culturels, ou en se focalisant sur un aspect du numérique plus directement lié à notre spécificité professionnelle. Tout est interconnecté. Comment penser un outil numérique adapté à nos missions sans envisager au moins un peu tous les tenants et aboutissants ?

Ainsi, pour la saison 2019, le fil conducteur est le lien entre travail et numérique. Nous avons commencé par

écouter la sociologue Sophie Bernard présenter le résultat d'une enquête au long cours sur le fonctionnement d'Uber : système économique, relations entre chauffeurs, discours des chauffeurs, leurs motivations, leurs profils sociologiques, forme et nature des échanges entre chauffeurs Uber et autres taxis, position des syndicats... Une investigation méticuleuse de la réalité de l'autoentrepreneuriat et une objectivation de ses réalités. La diffusion rapide de l'autoentreprise dans les nouvelles économies est-elle compatible avec notre version de ce que signifie « faire monde ensemble » ? Le philosophe Roberto Ciccarelli a, quant à lui, creusé l'analyse du « capitalisme de plateforme », et montré en quoi la dimension prétendument immatérielle du numérique « invisibilise » le travail humain pourtant indispensable à son fonctionnement. « Derrière chaque plateforme numérique est cachée une armée de "travailleurs du clic" invisibles, délocalisés, précarisés. Mais le mythe de la disparition du travail est tellement puissant que ces travailleurs croient eux-mêmes être invisibles. Ils ne le sont pas, mais ils sont considérés comme des services humains, pas comme une force de travail. Ces soldats du capitalisme sont dans une contradiction : ils sont nécessaires pour l'apprentissage des machines, le machine learning, et pour l'intelligence artificielle, mais leur travail de collecte sur Internet et les réseaux sociaux des informations disponibles pour déterminer les préférences du client n'est pas considéré comme du travail. Ils sont les appendices organiques des algorithmes. » On peut considérer, peut-être, que ces questions sont éloignées de nos métiers culturels. Surtout si on s'en tient à une définition du culturel proche des industries de loisir et de divertissement. Pourtant, elles déterminent le mode culturel dominant dans lequel fonctionnent et vont fonctionner de plus en plus de personnes. Quelqu'un complètement ubérisé peut-il encore être sensible aux valeurs culturelles que nous défendons via des offres d'activités, d'événements, de productions éditoriales ? Un décalage sociétal important ne risque-t-il pas de s'installer ? Rejoignez-nous si vous voulez participer à l'émergence d'une intelligence collective sur ces matières

qui concernent l'effectivité des droits culturels.

Nous continuerons nos investigations « travail et numérique » avec Giuseppe Longo qui traitera des biais que le milieu numérique induit dans la recherche scientifique ; avec Cédric Durand qui abordera les stratégies de monopoles de propriétés intellectuelles des grandes plateformes. En avril, Alain Loute examinera plus précisément ce qu'il advient de la santé numérique, un thème qui devrait intéresser profondément le secteur non marchand des soins de santé. En mai, Yann Rischette présentera une expérience de terrain visant à améliorer, re-humaniser, l'interface numérique d'un Pôle Emploi. Et l'on termine au mois de mai avec Antonio Casilli qui, dans la foulée de son nouveau livre, reviendra sur les enjeux de la robotisation : « Digital labor, intelligences artificielles et conflit à l'heure de plateformes numériques ». Enfin, c'est en juin que nous nous réunirons pour décanter le contenu de tous ces exposés, en nous replongeant dans les enregistrements vidéo, les notes prises par chacun-e, le souvenir de ce que les débats avec les publics de ces conférences auront fait émerger comme symptômes, comme signes de convergence ou divergence avec nos préoccupations et missions culturelles. Nous ne sommes pas un club fermé, la porte est ouverte ! ●

Note

1/ L'acronyme GAFAM désigne quatre des entreprises les plus puissantes d'Internet : Google, Apple, Facebook et Amazon.

INFOS :

- Programme complet : <https://www.pointculture.be/article/focus/pour-un-numerique-humain-et-critique-2018-2019/>
- Livres : Hartmut Rosa, *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, La Découverte, 2018 ; et Antonio Casilli, *En attendant les robots. Enquête sur le travail du clic*, Seuil, 2019.

JACQUES HERBET, DU TEXTE À LA MISE EN SCÈNE

.....
PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

En plus de 50 ans de carrière, Jacques Herbert a exercé diverses missions dans le milieu du théâtre : souffleur, figurant, comédien, et surtout décorateur sonore et metteur en scène. À Bruxelles et en Wallonie. Figure phare de la scène belge, il est à l'origine de différents lieux de référence. Il plaide aujourd'hui pour le retour du texte sur scène, tout en s'attelant à des lectures et à l'écriture de scénarios de bandes dessinées.



Formé au départ à l'interprétation dramatique à l'INSAS, vous avez très vite exploré diverses voies : comédien, décorateur sonore, metteur en scène...

Lorsque j'ai suivi des cours d'interprétation dramatique à l'INSAS, c'était sa deuxième année d'existence. L'école ayant une vocation internationale, nous avions des professeurs allemands, d'autres issus de l'Académie française tels que Paul Henrioux, directeur du centre dramatique de Wallonie. Après l'INSAS, grâce à ce professeur, j'ai débuté comme jeune comédien et régisseur à Namur. J'ai ensuite travaillé dans différents théâtres bruxellois : Rideau de Bruxelles, Molière, théâtre du Parc... Entre 1965 et 1970, j'exerçais surtout les fonctions de décorateur sonore et d'assistant à la mise en scène, ensuite je suis devenu metteur en scène.

Dans les années 1960, vous faites figure de pionnier dans le métier de décorateur sonore en Belgique. En quoi consiste la fonction et quelle forme emprunte-t-elle aujourd'hui ?

J'ai débuté en même temps que les enregistreurs à bandes, ce qui a permis de multiplier les sources. Le métier consis-

tait, par exemple, à placer une conversation téléphonique dans un contexte plus large, à inclure d'autres bruits – si l'action se passait près d'un ruisseau, je faisais entendre l'eau, les oiseaux, la circulation... – ou des thèmes musicaux. Puis, les décors hyperréalistes de théâtre ont été remplacés par des jeux d'éclairage qui traduisaient un soleil ou une nuit, et des sons. On travaillait alors avec des dispositifs scéniques comme des passerelles ou des étagères. Aujourd'hui, on utilise beaucoup d'images et de vidéos sur scène. Trop parfois, et au détriment du texte.

Vous vous êtes rapidement détaché du métier de comédien ?

Oui, car j'avais de petits rôles et, très vite, je me suis passionné pour la régie sonore et l'esthétique de la scène. À Bruxelles, j'ai également eu la chance de collaborer avec des jeunes compagnies nées vers 1970-1975 et d'être mêlé à ce mouvement plus engagé socialement et politiquement, avec des personnalités comme Marc Libens. Et donc, en marge des théâtres classiques, je travaillais aussi au théâtre de Poche, plus expérimental. En journée, j'étais avec les jeunes compagnies, et le soir,

je gagnais ma croûte au Vaudeville. Je m'occupais de la régie de spectacles d'humoristes français célèbres, comme Guy Bedos.

Dès la moitié des années 1970, vous collaborez également avec la scène ardennaise ?

J'avais rencontré Michel de Paeppe à Bruxelles, qui s'occupait d'un festival de théâtre en Ardennes, pour lequel il m'a demandé de réaliser un décor sonore. Je lui ai proposé de fonder un centre d'art dramatique à Marche-en-Famenne, lié au centre culturel de l'abbaye, et l'idée s'est mise en place. J'y ai fait de la mise en scène et y ai rencontré des auteurs de théâtre, des romanciers, des poètes... et constaté qu'il y avait dans la région un sens de l'écriture et des idées très novatrices. Cela m'a rapproché de mes origines. Il s'agissait du premier centre de ce type dans la province du Luxembourg et, malheureusement, la décentralisation l'a mené à la faillite financière. Nous avions peu de moyens et les déplacements se faisaient sur de longues distances. De plus, à l'époque, les salles étaient peu équipées et on devait amener le matériel technique vers les villages. ▶

► **Vous vous êtes ensuite intéressé à la ville de Charleroi, décor d'une histoire minière.**

À Charleroi, fin des années 1970, j'ai été une sorte de fondateur du théâtre de l'Ancre actuel, nous avons développé le centre dramatique populaire. Je voulais un répertoire en lien avec cette région minière, et y ai réalisé une adaptation de *Germinal* de Zola. Je suis resté une dizaine d'années à Charleroi et y ai notamment rencontré l'écrivain et dramaturge wallon Jean Louvet. Nous avons formé un collectif d'auteurs hennuyers. Puis, le théâtre de l'Ancre s'est développé pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. J'ai souvent eu un rôle d'ombre, j'aime débroussailler les choses.

Depuis 1999, vous êtes animateur et metteur en scène en résidence à la maison de la culture d'Arlon ?

Oui, j'ai été rappelé par le sud du pays pour une résidence qui s'est terminée quand j'ai pris ma retraite, il y a trois ans. Mais je continue à y donner des ateliers. Après cette expérience, je me suis rendu compte que l'urgence était de donner à des auteurs, en particulier en province, les moyens de se développer. J'ai cofondé un centre de lecture théâtrale en province du Luxembourg et une dizaine de lectures y ont déjà été programmées. Mon but est de mettre en relation les auteurs et les troupes qui osent investir et prendre des risques. La lecture réduit les coûts à l'essentiel, elle ne nécessite ni décor ni costumes. Les directions de théâtres ou de centres culturels sont donc intéressées d'investir dans cette formule. De mon côté, je prépare ma deuxième lecture de textes d'Armel Job, un romancier et auteur de pièces de théâtre au répertoire très pointu, critique par rapport au christianisme.

Il était devenu important pour vous d'avoir un ancrage plus local, davantage lié à vos racines ?

Depuis 30 ans, je vis à Libramont et développe davantage mes activités en Wallonie – surtout à Liège et à Mons – qu'à Bruxelles. Jusque là, c'était le contraire. Un jour, lors d'une répétition

au Palais des Beaux-Arts à Bruxelles, je me suis dit que les gens avec qui je collaborais avaient eu un parcours balbutiant dans les arts, il n'étaient pas des « fils de ». Je me suis alors demandé pourquoi un être humain se tourne vers l'art, ce qu'est le talent, etc. C'est lors de la création de décors sonores et au contact d'artistes d'autres pays, en particulier des Anglais et des Hollandais, que je me suis rendu compte de l'existence d'une sorte de communauté artistique au-delà du langage, de l'éducation ou de la politique. J'ai énormément appris en collaborant avec des metteurs en scène étrangers et, un peu paradoxalement, cela m'a donné envie de retourner vers les lieux les plus fragiles de mes racines. J'ai voulu privilégier la proximité, aller vers de petites entités, des villages, pour y faire bénéficier les gens de ce que j'avais appris au travers de ces pratiques internationales. De plus, de façon pragmatique, j'avais envie d'action et cela s'avérait plus simple à côté de chez moi.

Parmi les auteurs classiques, quels sont vos maîtres ?

Shakespeare et Brecht. Shakespeare cultive le décalage entre le langage quotidien qui exprime les sentiments et les sentiments. Il utilise la poésie et la métaphore. Beaucoup d'auteurs actuels ont un langage très terre à terre. Ils écrivent comme les gens parlent dans la rue. Brecht, lui, a mis au point la manière d'aborder le jeu. Le public se retrouve non pas devant la réalité, mais face à une représentation de la réalité. On pense souvent qu'un bon film s'apparente au documentaire, mais un auteur tel que lui est là pour rappeler que derrière toute représentation d'un sentiment, il y a un artiste qui travaille.

Vous vous montrez critique par rapport à l'évolution actuelle du lien entre le théâtre et le public ?

Durant toute ma vie, j'ai traité des sujets théâtraux, des histoires avec des rebondissements qui mènent à la réflexion. Si je fais le bilan de mon parcours, j'ai débuté à un moment où le théâtre devait être une expérience socioculturelle et si possible politique,

inhérente à l'évolution sociale et à l'esprit critique. Aujourd'hui, en province, il est difficile de défendre ce point de vue et le théâtre est plus associé au divertissement. Le public va vers le rire bête sous l'influence de la télévision, des sketches d'humoristes... et confond le comique et les auteurs de théâtre.

Cela justifie notamment votre combat pour la réhabilitation du texte sur scène ?

Je me bats pour que le spectateur réentende du texte, entre autres via les séances de lecture. Il est important de préserver la mémoire. Par ailleurs, le rôle d'un metteur en scène est de situer la musique, les images et les actions dans un moment qui n'exclut pas les autres époques et laisse une ouverture. Au plus on fréquente le passé, au plus on questionne l'évolution. Je pratique également le théâtre avec des jeunes. C'est un moyen de développer la pensée, les sentiments, le corps, l'imagination, etc. L'être humain a tout en lui pour être comédien. Mais je me rends compte que la faculté de la nouvelle génération à lire ou interpréter des textes baisse. Cette tendance va à l'encontre de l'épanouissement personnel. On a derrière nous des siècles d'enseignement et aujourd'hui, l'éducation régresse et la technologie diminue les facultés de l'être humain. Ne faut-il pas lutter contre cela ?

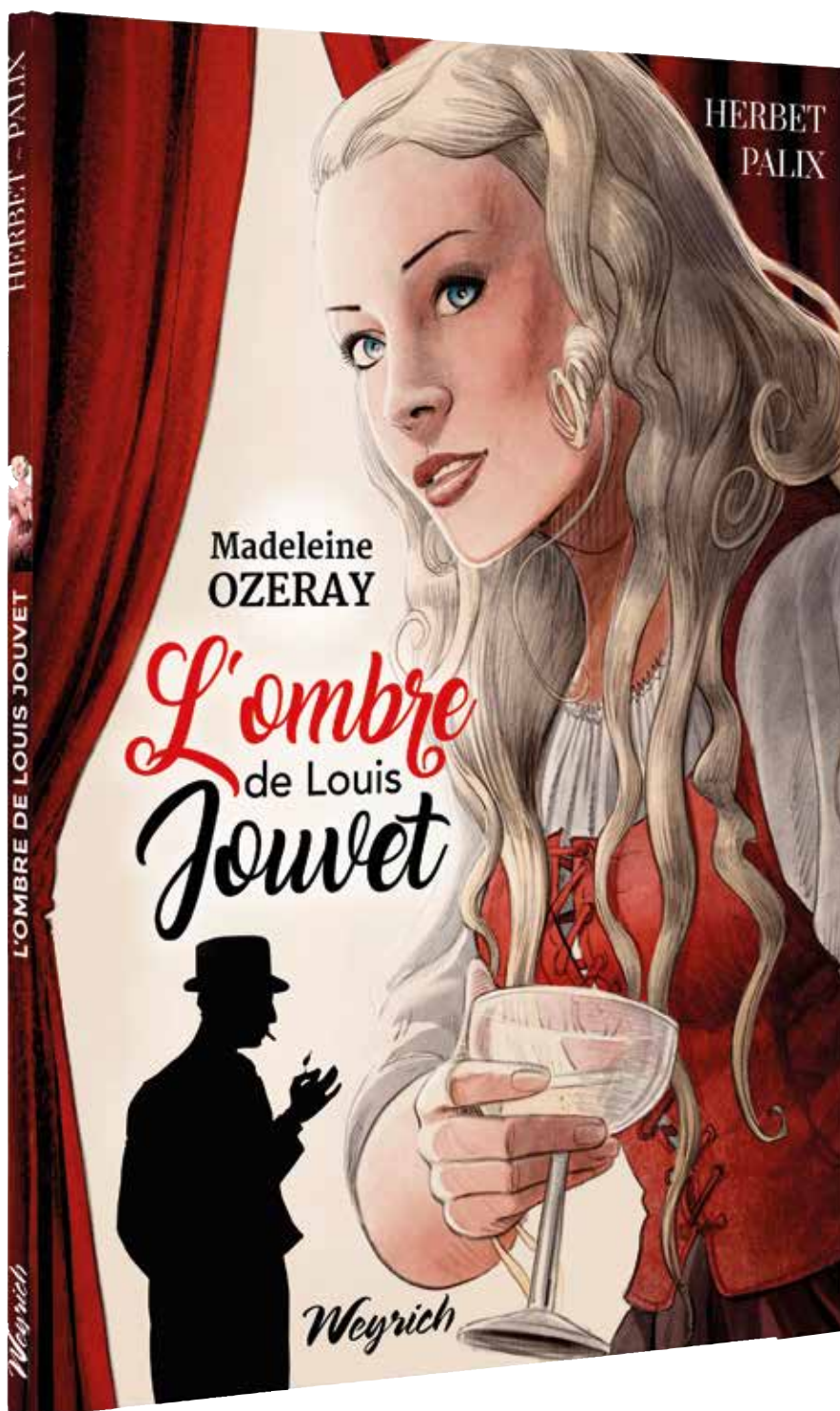
Par ailleurs, en tant que scénariste, vous collaborez régulièrement avec Palix, un illustrateur de la région, sur des projets de bande dessinée autour de personnages féminins historiques locaux ?

Le bourgmestre de Habay a eu l'idée de nous réunir. J'avais auparavant réalisé la mise en scène de *La Marquise de la forêt*, autour du personnage mythique de la marquise du Pont d'Oye, et il m'a proposé de concevoir un livre illustré. D'autres ont suivi, tous publiés par les éditions Weyrich. L'idée est de mettre en valeur les figures féminines marquantes de la province du Luxembourg au cours de l'histoire. Le dernier album paru, intitulé *Madeleine Ozeray*.

L'ombre de Louis Jouvet rend hommage à une comédienne d'Arlon, maîtresse de Jouvet.

Vous travaillez sur de nouvelles héroïnes actuellement ?

Oui, sur Mathilde de Toscané, amante d'un pape dont elle a eu un enfant et qui, suite à cela, a fondé l'abbaye d'Orval. Il s'agissait d'une grossesse dissimulée, ensuite l'enfant a été caché et est mort d'une maladie. À Orval, il y avait une petite tombe d'enfant. Et là, je commence également le scénario d'une bande dessinée centrée sur Marguerite Brouhon, une peintre gaumaise qui, tout en se retrouvant comédienne à Bruxelles, y a peint des choses fantastiques de sa région. Elle a eu une fin tragique, elle traînait saoule dans les rues. Je suis intéressé par des sujets humains qui ont une origine historique et une fin dramatique. ●





NOUVEAU CIRQUE ET CENTRES CULTURELS

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Depuis 20 ans, les arts du cirque sont intégrés à ceux de la scène par un décret de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Dans la pratique, ils restent moins subventionnés que le reste du secteur. Tandis que les centres culturels n'ont pas toujours les moyens, matériels et/ou techniques, de les programmer. À ce jour, les festivals restent le mode de diffusion le plus éprouvé d'une discipline en mue constante.

POST-MAI 68

Au vu de la vitalité et de la diversité des formes empruntées par les arts du cirque aujourd'hui, on pourrait penser cette évolution récente en comparaison avec le cirque, désigné comme « traditionnel » par ses promoteurs, lequel continue de cultiver les clichés du genre. En réalité, le nouveau cirque est né après mai 1968, en phase avec le contexte et les idées de l'époque. « Dans les années 1970, le public a cessé d'être impressionné par les lanceurs de couteaux sur des femmes nues, développe Laurent Ancion, artiste de scène, journaliste et rédacteur en chef de *CIRQ en capitale*. En 1968, deux siècles après la création du cirque par l'écuyer anglais Philip Astley, on assiste à un retour à la nature, au désir de retrouver son corps, de replacer l'homme au centre du spectacle, sans animaux. Puis les arts se mêlent et les limites deviennent plus poreuses. À l'époque, il y a également un retour du folk, des joueurs de vielle et de l'envie d'être ensemble. En Belgique, des artistes de rue vont se rassembler sous le "Cirque du Trottoir" dès 1978. » Pendant une vingtaine d'années, le collectif tournera en peu partout en Europe et au-delà. Le Cirque

du Trottoir est la première compagnie belge à défendre les valeurs du nouveau cirque.

Ce qui caractérise la création aujourd'hui, c'est la multitude et la coexistence des pratiques, des disciplines (cirque, théâtre, danse, etc.) et des techniques (traditionnelles comme la jonglerie ou le trapèze, et l'invention de nouvelles). Également un cirque très ancré dans la réalité quotidienne et porteur de contenu, en lien avec l'individu

et/ou la politique. « On passe de sujets très complexes comme le burn-out, à d'autres plus rassembleurs comme les angoisses, la solitude ou l'individuation, traduits à travers les corps. Les artistes de cirque sont invités à une maturité nouvelle », relève Laurent Ancion.

RENDEZ-VOUS FESTIVALIERS

Les festivals restent l'un des principaux moyens de diffusion des arts du cirque. Ainsi le festival En l'Air du centre culturel du Brabant wallon. Dans ce cadre, en novembre dernier, le CCBW a organisé, en collaboration avec Aires Libres et Asspropro, une rencontre professionnelle sur « Le cirque dans les centres Culturels ». Avec pour but : « augmenter la visibilité du cirque contemporain auprès des programmeurs des centres culturels de la FWB et lever les freins, réels ou imaginaires, pour l'accueil de spectacles ».



Avis bidon © Marlene Braka



Clos © MaScèneNationale

- En effet, poursuit Laurent Ancion, également intervenant lors de cette rencontre, « les centres culturels et les cirques ont la même priorité : s'adresser aux gens et fédérer un public transgénérationnel. Or ces deux mondes se connaissent mal. Le blocage peut être technique du côté des premiers, qui lient uniquement le cirque aux animaux et aux trapèzes. Tandis que les circassiens doivent savoir que les centres culturels ont des moyens limités ».

Christophe Rolin, coordinateur du festival En l'Air, souligne que « cette rencontre professionnelle a permis de mieux présenter le secteur et à chacun de s'exprimer dans un cadre détendu. Des compagnies ont présenté leurs projets et nous avons également organisé des visites techniques de lieux pour évaluer les possibilités d'accueil des spectacles ».

De type régional, le CCBW n'a pas d'espace de diffusion propre, et travaille essentiellement avec le milieu associatif. Le festival permet en outre « de créer du lien entre les compagnies, un travail de médiation avec les publics, l'accueil des écoles de cirque ».

En automne prochain, le festival En l'Air en sera à sa huitième édition. Le concept : trois jours de festival, dont la programmation – qui mêle spectacles professionnels et formes artistiques en création – du samedi est identique à celle du dimanche. Le public y a également l'opportunité de voir des artistes ayant suivi une résidence au CCBW, d'assister à des numéros d'écoles de cirque, voire de s'initier à des techniques.

Le festival existe depuis 2012, et a pris le relais du multidisciplinaire « Temps

des bourgeons », dont la dernière édition était davantage axée sur le cirque. « Comme il s'agit d'une discipline très contemporaine, ouverte à d'autres formes artistiques comme le théâtre, la manipulation d'objets ou la danse, en tant que centre culturel elle nous permet de brasser divers champs, pointe encore Christophe Rolin. Enfants et adultes peuvent s'y retrouver par la diversité des contenus, de l'humour à des thèmes engagés sur des enjeux sociétaux ou technologiques. Et il est aussi important pour nous de soutenir le cirque, moins aidé structurellement que d'autres arts scéniques. »

Le CCWB participe à d'autres projets circassiens, ainsi, en collaboration avec des centres culturels du Brabant wallon, « Scènes de villages » : le temps de sept dates de juin à septembre, des spectacles sont présentés sur des places publiques (à Perwez, Jodoigne, etc.). Ou le Kunsten Bois des arts, notamment en partenariat avec des communes flamandes limitrophes. Cette rencontre festive réunit les centres culturels de Halle, Beersel, Ittre, Tubize, Braine-le-Château, Rebecq et le centre culturel du Brabant wallon dans un point de croisement, le parc de Lembeek.

30 ANS DE PISTE AUX ESPOIRS

La maison de la culture de Tournai soutient les productions de théâtre et de cirque et les promeut auprès des centres culturels, les structures d'accueil restant limitées. Or, y constate-t-on, « les nouvelles générations d'artistes affluent et les projets de création se multiplient ».

En mars, le festival La piste aux espoirs fêtera ses 30 ans lors de sa 25^e édition. Depuis 2005, il est produit sous forme de biennale : « comme l'on programme déjà du cirque en salles, on a mis en place un festival qui se déroule dans différents lieux de la ville, en salle, en rue ou sous chapiteau, avec des spectacles belges, français et internationaux », pointe Cathy Stiévenard, porte-parole.

*FOCUSCIRCUS.BRUSSELS 2018-2019

Initiative du ministre Rachid Madrane, en charge de la promotion de Bruxelles à la Fédération Wallonie-Bruxelles, focusCIRCUS.brussels a rendu hommage à la scène circassienne belge une année durant, et se clôt en mars avec la biennale Hors Pistes. Parmi les événements majeurs, l'organisation, pour la première fois à Bruxelles, du séminaire international pour le développement des arts du cirque Fresh Circus#4, qui a rassemblé en mars 2018 plus de 400 professionnels de 40 pays.

Le festival est né en 1987 dans la mouvance opérée dans les arts du cirque, porté par la maison de la culture de Tournai, Les Amis de Tournai, la chaîne régionale notélé, la Ville de Tournai et une équipe de bénévoles.

Depuis 2011, sa programmation intègre des spectacles professionnels et amateurs. La maison de la culture de Tournai, codirigée par un représentant du secteur professionnel, Philippe Deman, et un autre du secteur bénévole, François Guilbert, gère divers postes-clés du festival : direction, programmation, communication, relations presse, accueil du public, de professionnels, billetterie, coordination technique... et en tire sa force.



Spectacle de rue des Fêtes romanes © Wolubilis

DE MARCHIN À HERSTAL

Le pôle des arts du cirque et de la rue Latitude 50, à Marchin, est reconnu comme centre scénique de la Fédération Wallonie-Bruxelles depuis 2018. Depuis 15 ans, Latitude 50 contribue au développement professionnel du secteur de multiples manières. Entre autres par des résidences de création (40 accueils par an et 170 artistes de passage) protéiformes : deux espaces dédiés de 50 m² et 140 m², un studio, un appartement, des caravanes et une roulotte déployés dans la campagne. Et via un atelier de fabrication de décors, qui occupe huit stagiaires en formation trois jours par semaine. Latitude 50 collabore également avec le centre d'insertion socioprofessionnelle Devenirs.

Parmi les événements récurrents, En Piste propose deux jours de spectacles de l'école de cirque de Marchin et de petites formes de compagnies en résidence. Ou encore une Nuit des fanfares, qui célèbre annuellement jusqu'à l'aube chaque fin de saison. Latitude 50 coorganise également le festival des arts de la rue « Les Unes Fois d'un Soir » dans la ville voisine de Huy, animé par 20 compagnies. Et chaque saison, six expositions sont dédiées aux arts du cirque et de la rue. De même s'y tient Cirque en Campagne, rencontre annuelle des écoles de cirque de la

FWB à Marchin, en collaboration avec la Fédécirque.

Toujours dans la région, au centre culturel d'Herstal, l'association Cirque et arts en liberté propose des ateliers de cirque et d'arts à l'attention d'un public diversifié : les jeunes à partir de 3 ans, également à l'attention des personnes âgées et de personnes déficientes qui se trouvent en institutions. De plus, des cours de tissu aérien se donnent chaque samedi à Fléron, pour tout public dès 6 ans.

SCÈNES BRUXELLOISES

De multiples lieux et centres culturels bruxellois intègrent également les arts du cirque dans leur programmation. Aux Halles de Schaerbeek en particulier, plusieurs rendez-vous circassiens rythment la saison. Du 16 février au 30 mars, la biennale Hors Pistes s'offre dix bougies, environ dix spectacles et trois représentations scolaires. « Grands collectifs, jeunes pousses, ar- ▶

L'ESPACE CATASTROPHE : DE LA CRÉATION À L'ÉDITION

Initié en 1995, l'Espace Catastrophe – Centre international de création des arts du cirque –, se présente comme la plus importante organisation dédiée à la création circassienne en Belgique francophone. Parmi les initiatives de référence, le festival UP! – Biennale internationale de cirque – avec, lors de la 15^e édition l'an dernier, 30 spectacles programmés, dont huit créations « UP! » et dix premières belges, présentés dans 13 institutions culturelles bruxelloises.

À savoir : Théâtre Marni, Théâtre national, Maison des cultures et de la cohésion sociale, Halles de Schaerbeek, centre culturel Jacques Franck, Archipel 19, Théâtre Varia, BRONKS, La Vénérie/Espace Delvaux, Le 140, Charleroi Danse/La Raffinerie, Wolubilis.

En outre, depuis quatre ans, L'Espace Catastrophe édite *CIRQ en capitale*. Le magazine de la vie circassienne bruxelloise, lequel réunit un agenda et des reportages liés à l'actualité du cirque contemporain. L'équipe de rédaction est constituée de journalistes/auteurs. La revue est disponible gratuitement dans divers points de dépôt ou sur abonnement postal, et son contenu est également en ligne. *CIRQ en capitale* est soutenu par la COCOF (secteur culture), la Région de Bruxelles-Capitale (Actiris) et la Fédération Wallonie-Bruxelles (promotion de Bruxelles).

- ▶ tistes confirmés, nouvelles créations, notre biennale de cirque est plus que jamais en éveil, y assure-t-on. Aérien, acrobatique, animal ou encore musical, le panel est riche cette année. »

Tandis que fin juin, Exit présente des créations des étudiants de dernière année à l'école supérieure des arts du cirque (ESAC). Soit « une suite de courts numéros, aussi divers que les personnalités de ces jeunes artistes. De la singularité, de l'inventivité, et de l'exigence : c'est ce que l'on attend d'eux au sein de l'école, et dans le monde professionnel où ils entrent à présent ».

En outre, dans le cadre de focusCIRCUS.brussels (voir encadré), qui reçoit le soutien de la promotion de Bruxelles à la Fédération Wallonie-Bruxelles, les Halles coordonnent l'initiative Bruxelles en piste : huit compagnies de cirque bruxelloises en tournée à partir de septembre, en Italie et en France, pour plus de 100 représentations. Parmi les artistes sélectionnés, six compagnies sont issues de la jeune génération, et deux compagnies de réputation internationale.



Ponctuations par un autre événement phare des arts du cirque, les Fêtes Romanes, organisées par le centre culturel Wolubilis, lors desquelles une vingtaine de compagnies se produisent dans différents lieux et dans l'espace public au travers de plus de 60 spectacles. Brassant théâtre de rue, performances, cirque contemporain, danse,

numéros aériens, jongleries, acrobaties, théâtre d'objets, marionnettes, pyrotechnie. Le tout se complète d'un marché de créateurs et d'un Village des assos, axé sur les initiatives citoyennes et environnementales. Le festival est mené en partenariat avec l'athénée de Woluwe-Saint-Lambert (projets et travail de médiation permanent avec les élèves), un centre de réinsertion, le festival UP!, etc.

Par ailleurs, le centre culturel est reconnu comme lieu de création depuis un an, et accueille en résidence une quarantaine de compagnies par saison. D'autres moments circassiens trouvent place au sein de Wolubilis, comme Aperçus de cirque, une soirée composée de trois échantillons de spectacles "prêts à tourner" de la Fédération Wallonie-Bruxelles, destinée à "faire découvrir, aux professionnels comme au grand public, des spectacles où créativité et humour riment avec adresse et acrobaties" dans une atmosphère chaleureuse. Aperçus de cirque est coordonné par le centre culturel Wolubilis et La Chouette Diffusion, en collaboration avec Aires Libres et Theater op de Markt - Dommelhof. L'idée étant « de défendre un cirque pluriel et de contribuer à la vitalité et la visibilité de la création circassienne en Belgique ». ●

*L'AURA INTERNATIONALE DE L'ESAC

En 1999, la Fédération Wallonie-Bruxelles intègre le cirque dans son décret sur les arts de la scène et le subventionne. La même année, la COCOF crée l'ESAC, aujourd'hui une des écoles supérieures de cirque les plus réputées au monde. Depuis l'an dernier, elle a par ailleurs investi le site du CERIA à Anderlecht, dans les bâtiments d'une chaufferie rénovée, et une annexe contemporaine, voués à l'entraînement, à la création et aux résidences.

L'ESAC compte 90 % d'étudiants internationaux, pour la plupart d'origine européenne, sud et nord-américaine, dont près d'un tiers s'installent à Bruxelles après leurs études. « Aujourd'hui, nous sommes une des rares écoles à offrir un bon taux d'insertion professionnelle. Sans doute parce que nous formons des artistes très polyvalents, qui ont beaucoup de cordes à leur arc en interprétation et en technicité », commente dans un communiqué Virginie Jortay, directrice.

Toutefois, peu d'étudiants belges peuvent prétendre à cet état des choses. Un manque restant à combler dans notre pays, celui d'une filière de formation continue dans l'enseignement officiel pour accéder aux écoles supérieures de cirque. Depuis 2016, la Fédération Wallonie-Bruxelles travaille à activer l'option cirque dans des écoles de l'enseignement secondaire, prévue pour la rentrée de septembre 2020.

INFOS :

<https://cirqencapitale.be/>
www.catastrophe.be/
www.ccbw.be
<https://ccherstal.be>
<http://esac.be>
www.focuscircus.brussels
www.halles.be/
<https://latitude50.be/>
www.maisonculturetournai.com
www.kunstenboisdesarts.be/
www.wolubilis.be/
www.upfestival.be



Festival En L'Air - *Bastarda* © Christophe Hennuy

Festival **EN L'AIR**
Collectif ISO 1.4



Festival En L'air © Philippe Santantonio



4000 personnes ont assisté au Kikk festival en 2018 au Théâtre de Namur © Simon Fusillier

FESTIVAL KIKK À NAMUR :

TECH, ART ET SCIENCES

PAR THOMAS CASAVECCHIA
journaliste au *Soir*

À l'origine, deux amis : Gilles Bazelaire et Gaëtan Libertiaux, deux entrepreneurs du numérique namurois, décident de monter un premier festival mêlant les domaines des arts, des sciences, de la culture et des technologies. Ils partaient du constat que ce genre de rencontre ne s'organisait pas en Belgique. Et encore moins en Wallonie. Qu'à cela ne tienne. S'il n'y a rien, on le montera nous-mêmes. « Pour la première édition, en 2011, ils ont impliqué les employés de leur société. Voilà comment le festival KIKK est né », explique Marie du Chastel, curatrice et coordinatrice de l'événement depuis sa deuxième édition. Organisé par l'ASBL éponyme les années suivantes, le festival n'a jamais cessé de grandir d'une édition à l'autre.

CRÉER DES PONTS

L'idée derrière le KIKK Festival est de créer des liens entre l'art, les sciences et les nouvelles technologies. « Nous essayons de voir comment les métiers de la création comme le design, l'architecture, l'art ou encore la communication peuvent être transformés par le numérique et quel type de culture cela peut faire émerger. Nous essayons aussi de questionner l'impact sociétal de ces nouvelles technologies. Comment l'algorithmique ou l'intelligence artificielle vont faire évoluer nos sociétés. Le festival s'intéresse donc également aux questions plus éthiques. Existe-t-il, par exemple, un moyen de garantir la démocratie ou la protection des minorités à l'heure où la surveillance de masse devient une réalité », résume la curatrice. L'événement aborde donc des questions politiques, mais sans étiquette, sans être politisé lui-même. « Tous ces concepts peuvent paraître un peu fouilli, mais une fois sur place, on comprend très vite le fil rouge articulé autour d'une thématique et qui change à chaque édition. Mais ce fil conducteur est toujours lié à la créativité. En fait, cette approche très éclectique, c'est ce qui nous différencie des autres salons et sommets. Lorsque l'on regarde d'autres événements internationaux, le public est souvent restreint. On s'adresse à un public de professionnels de l'IA, ou à un public de webdesigner, ou aux startupper. Le KIKK Festival, lui, s'adresse à tout le monde ; on propose des conférences, des masterclass, ou des ateliers et des expositions. Chacun y trouvera son compte. »

Cette année, la thématique du festival était « Species & Beyond » (les espèces et au-delà, NDLR). Avec ce thème, les organisateurs voulaient mettre en lumière la fragilité des écosystèmes et de la biodiversité et l'impact de l'anthropocène sur le vivant. « On voulait également soulever la question des manipulations génétiques, qui incarnent parfaitement l'impact de la science et des technologies sur la création », ajoute Marie du Chastel.



SMing par Superbe est une installation interactive permettant aux visiteurs d'incarner tous les membres d'une chorale à la fois à l'Eglise d'Harscamp © Andri Hafliðason

Pour faire réfléchir à ces questions, une quarantaine d'intervenants se sont succédé pendant deux jours dans les quatre salles de conférences que comptait le festival. Originaires de partout dans le monde, ces personnalités sont souvent des cadors dans leur domaine. « Cette année, nous avons eu la chance de pouvoir accueillir Paola Antonelli. Elle est la "senior curatrice" du MoMA et elle en est également la directrice fondatrice de la recherche et du développement. Elle a contribué à faire du design une discipline à part entière. Au-delà de la promotion du design et de sa compréhension dans le monde, elle s'intéresse à l'impact du design sur l'expérience quotidienne. Pour elle, le rôle des designers est aussi d'apporter des solutions aux problèmes de la société. Elle a donc présenté au public, la notion de design réparateur, "qui reconsidère la relation de l'homme avec son environnement". » Preuve de cet engagement, la designer sera, à partir de mars, la curatrice de la triennale du design de Milan sur le thème de « Broken Nature : Design Takes on Human Survival » (la nature cassée : le design prend le relais de la survie de l'homme, NDLR). Une nouvelle occasion de repenser les liens entre l'être humain et

la nature, et comment la création peut s'attacher à les renouer, ou en tout cas de lancer des pistes de réflexion.

Nelly Ben Hayoun était une autre des grandes stars de cette édition 2018 du KIKK Festival. La jeune femme, souvent surnommée la « Willy Wonka du design », est une créatrice et cinéaste française qui mêle les pratiques du design, de la science ou encore du théâtre pour créer des expériences uniques. « L'artiste a toujours rêvé de travailler avec la NASA, explique Marie du Chastel. Mais n'a jamais pu y parvenir, du coup sa passion est de créer des expériences qui reproduisent l'ambiance spatiale. Elle a par exemple créé la "Soyuz Chair", qui permet au public qui s'assoit de ressentir et voir les effets du décollage des fusées soviétiques. » En 2014, l'artiste a reçu la première bourse d'innovation du magazine spécialisé en nouvelles technologies Wired. Icon, un autre magazine, l'a par ailleurs incluse dans le top 50 des designers les plus innovants. L'artiste a même finalement pu approcher son rêve de ciels étoilés puisqu'elle est à l'origine de l'International Space Orchestra, exclusivement constitué de musiciens travaillant pour la NASA. ▶

- Les conférences étaient aussi l'occasion d'aller écouter Graham McDonnell, qui travaille pour le département créatif du *New York Times* et s'attelle à prolonger l'expérience du journal papier grâce au numérique. Pour McDonnell, il est capital de remettre les règles de narration – trop longtemps négligées – au centre du storytelling des contenus numériques. Car pour l'expert, notre capacité à être attiré par les histoires est le résultat de millénaires d'évolution humaine.

Mais, bien sûr, le festival ne saurait se résumer à ses conférences, qui se tiennent deux jours durant. « Environ 4000 personnes ont assisté aux conférences. Essentiellement, ce sont des professionnels qui sont intéressés par les intervenants. Mais nous ne voulons pas oublier le grand public. Cette année, nous avons donc lancé "KIKK in Town", un parcours artistique totalement gratuit comptant une vingtaine d'expositions qui se tiennent dans toute la ville de Namur. La volonté est de faire découvrir ou redécouvrir des lieux atypiques dans lesquels on ne s'attendrait pas forcément à voir des installations artistiques. Des lieux publics, des écoles ou une église. Et le parcours a rencontré un énorme succès puisque pas moins de 25000 personnes se sont promenées dans les rues à l'occasion du festival. Si les noms des intervenants et des créateurs qui proposent des activités lors du KIKK ne parlent pas nécessairement à tout le monde, on veut que les expositions, même si elles peuvent être techniques, soient comprises de tous, et même des enfants. Que chaque expérience puisse être une porte d'entrée pour découvrir le reste du festival. » En outre, de nombreux ateliers pratiques et surtout créatifs sont prévus pour les petits et grands.

En plus de KIKK in Town, le festival propose un marché sur la place d'Armes de Namur, donc en plein cœur du festival. Comme son nom l'indique, il est possible d'y acheter toutes sortes de produits gravitant autour des nouvelles technologies et de découvrir toute une



Le simulateur APEX-VR Paraglider permet d'expérimenter le vol en parapente grâce à la réalité virtuelle et un véritable équipement © Caroline Lessire

série de projets innovants. « Cette année, une quarantaine d'exposants issus d'un peu partout dans le monde exposaient leurs produits. Drones, instruments de musique, produits de réalité augmentée ou de réalité virtuelle : tout est achetable et testable sur place. »

Enfin, de manière un peu plus discrète, se tient aussi la partie « pro » du festival. Environ 400 professionnels de la technologie et de la création ont ainsi l'occasion de se rencontrer et – pourquoi pas – tisser de nouveaux partenariats commerciaux.

PLUS D'UNE CORDE À L'ARC DU KIKK

Organiser un tel événement annuellement est bien entendu un travail de longue haleine : « Nous sommes une douzaine au sein de l'ASBL KIKK. La préparation prend environ un an. Mais tout le monde ne travaille pas en permanence sur ce projet. C'est dans les dernières semaines que les forces se regroupent, car, tout au long de l'année, l'association a de nombreux projets. »

Ainsi, en quelques années, KIKK est devenu un incontournable de la tech wallonne : KIKK, c'est aussi le Trakk Lab, un Fab Lab, un espace de création qui regroupe plusieurs disciplines et propose des bureaux aux startups locales, mais aussi un lieu d'émulation pour les étudiants et les créateurs. Tous ces acteurs disposent en outre d'un atelier équipé de machines à la pointe de la technologie, à partager pour produire toutes sortes d'objets rapidement et à coûts réduits. Pour l'heure, tout ce petit monde est regroupé dans une maison de 200 m², mais devant le succès, de nouveaux bureaux sont en cours d'aménagement. 2 400 m² de locaux devraient ainsi être disponibles à la fin 2019.

L'ASBL gère en outre *King Kong*, un magazine papier semestriel, bilingue (anglais et français) et totalement gratuit. Il s'intéresse à des domaines aussi variés que les arts, les sciences, l'humain et, bien sûr, la technologie et l'innovation. Le magazine se veut cross-média puisqu'il est en outre accompagné de podcast. Enfin, c'est l'association qui gère le remontage du pa-



Kikk est aussi la fête de la musique électro avec deux parties organisées au Bunker - Groupe belge Obsequies © Andri Hafliadason



Woodpeckers connectés de Marco Barotti - Sculpture animée décodant les ondes transmises par des appareils mobiles pour les transformer en sons animant la ville © Caroline Lessire

villon belge de l'exposition universelle de Milan de 2015, sur l'esplanade de la Citadelle. « L'idée est d'en faire une salle d'exposition toujours dédiée à la création et le monde numérique. Si le lieu se veut tout public, il se destina plus particulièrement aux écoliers. Même s'il devrait être accessible aux touristes, le week-end par exemple ? Nous travaillons encore actuellement sur la programmation à venir du lieu. » « À nouveau, on pourrait penser de prime abord que notre équipe s'éparpille, mais tous ces projets sont nés de manière relativement naturelle. À la fin de la première édition du festival, les organisateurs ont trouvé dommage qu'une telle équipe si complémentaire et touche-à-tout ne crée tant d'émulation qu'une fois par an. C'est ainsi qu'est née l'association », résume Marie du Chastel.

Mais pour mener à bien toutes ces missions – et d'autres encore –, l'association compte sur différents subsides. « Pour le festival, par exemple, deux tiers du financement sont assurés par des subsides des pouvoirs publics. Le dernier tiers vient de sponsoring

et d'échanges de services avec des partenaires privés. Nous aimerions arriver à davantage d'équilibre entre les deux, pour plus de stabilité et limiter les risques si les aides publiques venaient à s'amenuiser. Malheureusement, l'organisation coûte cher. Jusqu'ici, assister aux conférences était gratuit, mais se faisait sur inscription. L'année prochaine, on proposera un pass de deux jours pour une cinquantaine d'euros. L'idée est de rester accessible, on estime que le prix reste relativement abordable. D'autant que la majorité du public est composée de professionnels. »

QUELS PLANS POUR LE KIKK FESTIVAL 2019 ?

« Heureusement, l'article est à paraître pour le mois de mars [rires], donc je peux déjà vous annoncer les dates et la thématique de l'édition 2019 du KIKK Festival. Le festival se tiendra du jeudi 31 octobre au dimanche 3 novembre et devrait s'intituler "Archipelagos of fragility" (les archipels de la fragilité [NDLR]). Le titre n'est pas encore formellement arrêté en ce

mois de janvier, mais par là on entend s'intéresser à l'inclusion des minorités. Non seulement la technologie reste trop souvent une affaire d'hommes blancs, avec ses biais. Et ces biais se retrouvent dans leurs créations, ce qui conduit encore à davantage d'exclusion, de précarisation et de fragilisation. La notion d'archipel en appelle, elle, à questionner les économies de flux. Nous sommes encore en train de plancher sur la programmation en tant que telle, mais, chaque année, nous tentons de proposer des nouveautés. »

Rendez-vous est donc pris durant la semaine de la Toussaint, à Namur, pour découvrir comment le numérique continue de chambouler les métiers de la création. ●



kikk
festival

LA SCIENCE PARTOUT

PAR BENOIT van LANGENHOYE

musicologue, administrateur
au Festival de Wallonie et à Ars Musica

C'était il y a quelques années. Les études en sciences exactes étaient en désamour. Les étudiants accordaient leur préférence aux sciences humaines, choisissaient la littérature, l'histoire ou l'archéologie plutôt que la recherche fondamentale.

L'université de Louvain-la-Neuve (UCL) fut une des premières à chercher à y porter remède. D'emblée, elle décida de ne pas s'adresser uniquement aux élèves du secondaire en fin de cycle prêts à entrer dans les études supérieures. Il fallait donner le goût de la science le plus tôt possible. Le cœur de cible s'élargit vers l'ensemble du secondaire, jusqu'à pousser une pointe parmi les élèves de l'école primaire. Ainsi, l'antenne de la promotion des sciences de l'UCL, animée par Nathalie Dulière et Sarah Bourg, lance, en 1998, le premier festival des « Sciences infuses ». À coup de visites de laboratoires, d'expériences en direct, de conférences et d'animations multiples, il s'agissait de rendre le goût pour les sciences exactes, et ce, malgré le scepticisme des chercheurs, étudiants et professeurs de la Faculté des sciences. La première année est un succès et, l'année suivante, en 1999, ce sont près de 10 000 curieux qui se sont déplacés et qui ont pu mettre la main à la pâte, découvrir que la science ne se résume pas à des formules magiques griffonnées sur un papier. Les enfants sont ravis et en redemandent. Ils sont séduits.

Ce succès, qui se répétera d'année en année, ne laisse pas les autres universités et le monde politique indifférents. La recherche fondamentale est importante pour le développement de la Wallonie. Le pôle de compétitivité de l'ingénierie chimique et des matériaux durables et le pôle des biotechnologies sont demandeurs de chercheurs qualifiés. Sous l'impulsion de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la création du « Printemps des sciences », soutenu par des financements publics, permet d'élargir le propos à l'ensemble du monde académique. Depuis, les filières scientifiques ont retrouvé des couleurs et les étudiants le chemin des laboratoires et de la recherche fondamentale. Dès lors, les missions du Printemps des sciences ont été élargies. Pour Jean-Claude Marcourt, le ministre chargé de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, le défi est devenu double : « Il est à la fois de susciter des vocations pour les carrières scientifiques et, en même temps, de contribuer au développement de la culture scientifique de la population. » La semaine se divise en deux volets. Durant la semaine, les actions sont dirigées vers l'enseignement primaire et secondaire, et le week-end, des animations sont destinées aux familles.

SCIENCES ET TECHNOLOGIE

Un regard attentif sur le programme indique une présence *a priori étrange*, celle de PointCulture, qu'on n'attendrait pas dans le domaine scientifique. Et pourtant, dès 2004, la Médiathèque, l'ancêtre de PointCulture, avait lancé une collection thématique intitulée *Sciences et technologie*, avec un catalogue et un site spécifiques qui regroupaient les documentaires scientifiques présents dans les collections vidéographiques en les accompagnant d'une fiche pédagogique destinée aux enseignants. Malheureusement, au bout de trois ans, la fin des subventions signifie

l'arrêt de cette thématique, mais, heureusement, pas la pause des achats de documentaires scientifiques.

Autre antécédent, au début des années 2000, la Médiathèque crée un nouveau centre de prêt à Braine-l'Alleud, avec une particularité, un espace polyvalent où sont proposés des ateliers créatifs et des conférences en synergie avec d'autres acteurs culturels. En collaboration avec la très dynamique équipe de la bibliothèque de la ville et avec le soutien financier de la jeune province du Brabant wallon, elle lance une série d'animations destinées aux écoles primaires autour de la vulgarisation de la matière scientifique. Les sujets alternaient les insectes, les oiseaux, les océans, l'espace, la biodiversité, les abeilles, les loups, etc. L'animation se déroule en deux parties. La première, à la Médiathèque, parle du sujet de façon plus théorique en s'appuyant sur des extraits vidéo issus de la très riche collection documentaire de la maison. La seconde, à la bibliothèque voisine, explique comment faire une recherche, naviguer dans le classement des livres, manipuler des index. L'après-midi se termine par une mise en pratique, sous forme ludique, des compétences acquises, par le biais d'une recherche documentaire ciblée ou d'un quizz.

LES ANIMATIONS À SUCCÈS

Le succès ne s'étant pas affaibli, ces animations se tiennent toujours à Braine-l'Alleud. Quels sujets sont plébiscités ? Les thèmes autour de la nature sont les plus demandés. Le choix du sujet de l'animation est fait par le professeur, qui agit ou pas en fonction de son programme scolaire. Des thèmes, comme ceux de la fanfare ou des droits de l'enfant, ont été plus difficiles à vendre. Les droits de l'enfant faisaient craindre aux animateurs des dérapages ou des réflexions plus difficiles à contrôler, mais il n'en a rien été. Dans les sujets

liés à l'actualité culturelle, les vampires, une approche historique du vampire et de son évolution jusqu'à la perception qu'en ont les enfants, thème qui a été proposé au moment des sorties des épisodes de la saga *Twilight*, a eu un succès... monstre. Il y a eu aussi *Qu'est-ce qu'elle a ma gueule de loup ?*, qui se termine par un procès où l'animal passait en fin d'animation devant un véritable tribunal, avec la classe divisée en deux groupes qui devaient défendre ou attaquer le loup. C'est le professeur qui endosse le rôle du juge qui tranche entre les arguments proposés. Une autre animation, autour de l'alimentation, se terminait avec un jeu où, symboliquement, les élèves doivent établir un repas équilibré avec des produits représentés par des cartes à jouer.



© Espace Media-Son, Médiathèque de Braine

NAISSANCE D'UNE COLLABORATION ENTRE UNIVERSITÉ ET POINTCULTURE

Les éléments sont en place, il ne reste qu'à mettre en contact Science infuse et les animateurs de PointCulture. Cela fut fait autour d'une table familiale, où madame travaillait à Science infuse et monsieur à la Médiathèque. Et quand on ajoute que les nouveaux bureaux de madame se trouvaient en face de la Médiathèque de Louvain-la-Neuve, qui était équipée d'un vidéothéâtre, la collaboration devenait évidente à mettre en place.

Le Printemps des sciences, devenu la plus grande manifestation de culture scientifique en Fédération Wallonie-Bruxelles, élargit son public potentiel, et la Médiathèque prend son bâton de pèlerin pour proposer ses animations aux différentes institutions. Namur et Liège répondront favorablement à cette démarche. Suivant les disponibilités du personnel, des animations sont maintenant proposées sur un, deux ou trois sites.

Nous avons pu assister à quelques-unes des animations présentées. Les sujets allaient de la forêt aux oiseaux. Nous allons nous pencher maintenant sur l'animation *Quoi de neuf dans l'espace ?*

LA PHILOSOPHIE DE PRÉSENTATION

Après l'installation de la classe, le responsable local de PointCulture fait une rapide présentation de l'institution, et c'est Fabrice Depature qui se lance pour deux heures bien chargées. Le premier chapitre, le plus théorique, présente le système solaire, sa constitution, ses planètes. Le propos est illustré par des vidéos extraites des documentaires de la collection de PointCulture. La philosophie de la présentation est de travailler à deux voix. Fabrice parle d'un sujet et, en parallèle, donne des extraits vidéo qui donnent une autre voix sur le même sujet. L'animateur apprend aussi, au passage, à décrypter, à décoder les images. Une manière ludique de faire une éducation aux médias. Le deuxième chapitre va s'intéresser à la conquête de l'espace, aux voyages sur la lune. Il illustre une autre philosophie de ces animations, la volonté de toujours faire une ouverture vers le monde culturel, vers le cinéma. Des extraits du *Voyage dans la lune* de Georges Méliès ouvrent le chapitre, ce qui permet de parler des techniques du premier cinéma, ses longs plans fixes, son esthétique de music-hall. Après le monde fantaisiste du cinéaste français vient un extrait de Tintin avec *On a marché sur*

la lune, où Hergé tente une approche plus rigoureuse, scientifiquement parlant, du voyage sur la lune. Le chapitre se termine avec le décollage de la fusée dans *Apollo 13* de Ron Howard et des images des premiers pas d'Armstrong sur la lune, ce qui permet d'approcher la réalité au plus près. Mais c'est aussi à ce moment que Fabrice rencontre les premières oppositions avec des élèves, qui partagent la thèse selon laquelle tout cela ne serait que mensonges.

Après la pause, les deux derniers chapitres font pénétrer dans un monde imaginaire où règne le cinéma. Le troisième chapitre va parler des robots. Les extraits de films parcourent une histoire du cinéma de science-fiction, du *Metropolis* de Fritz Lang au *Wall-E* de Pixar en passant par le *I, Robot* d'Alex Proyas et la saga des *Star Wars*.

Pour le quatrième chapitre, l'animateur change de stratégie en fonction de l'âge de la classe. À une première année, plus jeune, il a demandé de venir avec des dessins d'extraterrestres. Devant les multiples exemplaires de petits hommes verts avec des antennes, Fabrice démontre aux élèves, exemple à l'appui, que leur image des extraterrestres est forgée par la culture. À une autre classe plus âgée, il va poser la question de la représentation de l'extraterrestre : que viennent faire ces créatures sur la terre : la découvrir, prendre ▶



Animation par Benoit van Langenhove et Fabrice Depature © PointCulture LLN.

► contact (*E.T.*, *La Soupe aux choux*) ou la conquérir (*Mars Attacks!*, *La Guerre des mondes*) ? Il va aussi montrer l'évolution de leur image depuis les années 1950, où Hollywood faisait le parallélisme entre extraterrestres hostiles et l'URSS, jusqu'à l'image plus amicale d'E.T., avec à chaque fois une contextualisation. L'animation se termine avec un extrait de *Men in Black*, où est clairement posée la question de notre place dans l'univers et de l'existence d'autres mondes.

UNE FORTE RÉACTIVITÉ

Il est frappant de constater la variation des réactions des élèves. Selon Fabrice, la préparation et l'implication du professeur jouent un rôle capital dans la réactivité des enfants. Parfois, même, il faut arrêter ces moments d'échange faute de temps. Mais les professeurs ont toujours la possibilité de prolonger l'animation en classe avec l'aide d'un cahier pédagogique fourni par PointCulture. Et si des questions restent toujours en suspens, l'équipe d'anim-

tion est là pour aider la recherche de réponses.

Le Printemps des sciences 2019 a choisi « Élémentaire » comme thématique. « Tout ce que l'on voit, tout ce que l'on découvre – de l'infiniment petit à l'infiniment grand – n'est construit qu'à partir d'une centaine d'éléments microscopiques différents ! Les connaît-on vraiment ? Et ces éléments, sont-ils si "élémentaires" que cela ? »

Pourtant, l'animation sur l'espace proposée par PointCulture n'entre pas dans la thématique. Les premières années, PointCulture essayait de coller le plus possible à celle-ci. Mais, au fil du temps, les responsables du Printemps des sciences et les animateurs de PointCulture se sont aperçus que le public était demandeur d'un choix plus large dans les animations, quitte à sortir de la thématique. ●

INFOS :

– Le Printemps des sciences (25 au 31 mars 2019)

<http://www.sciences.be/evenements/printemps-des-sciences/>

– Science infuse (UCL)

<https://uclouvain.be/fr/decouvrir/scinfuse>

– InforSciences (ULB)

<https://sciences.brussels/>

– Réjouisciences (ULg)

<http://rejouisciences.uliege.be/>

– SciTech² (UMons)

<http://scitech2.umons.ac.be/>

– Confluent des savoirs (Université de Namur)

<http://www.sciences.be/member/cds-unamur/>

– Les animations de PointCulture

<https://www.pointculture.be/education/animation/>

- Quoi de neuf dans l'espace ?

<https://www.pointculture.be/education/animation/ens-primaire-quoi-de-neuf-dans-lespace-au-cinema/>

- Arts et Maths

<https://www.pointculture.be/education/animation/ens-secondaire-art-math/>

Les animations sont gratuites dans les PointCulture. Une participation aux frais est demandée pour une prestation dans une école.

COMPTINES, COULEURS ET JEUX

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival de Wallonie et à Ars Musica

Emilio Bissaya

Cameroun : Comptines, jeux et berceuses. -

Arbmusic, P & © 2018.

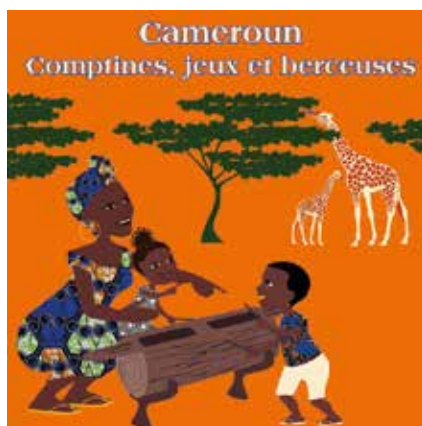
Comédien et chanteur, Emilio Bissaya est aussi auteur compositeur. Avec Thierry Cassard, il a réalisé un des plus beaux disques pour enfants de ces dernières années, *Dimba, l'enfant griot*, qui évoque, avec humour et émotion, l'histoire, la vie, l'amour, la fraternité en Afrique... Il nous revient avec un nouvel enregistrement mêlant comptines, jeux musicaux et berceuses de son pays natal, le Cameroun. En lémandé, en banem et en français, ce sont l'évocation des animaux de la savane, des rondes enfantines, la berceuse d'une mère à son enfant, le tout enveloppé dans la chaleur des percussions africaines et les riches harmonies du ganzaval (cordophone d'Afrique centrale).

Angelo De Augustine

Tomb. -

Asthmatic Kitty, © 2018.

Ce disque traite d'une histoire d'amour perdue vécue par Angelo De Augustine. Dans une sorte de collage doux-amer, le Californien s'imagine devoir à nouveau endurer une longue période de recherche d'une nouvelle âme sœur. De vivre un espoir d'amour et le voir se briser brutalement au moment où il s'introduit dans sa vie. Ces moments de tristesse, de désolation et d'introspection se déroulent dans une belle sonorité folk rock chambriste et minimaliste. C'est la beauté pure de chansons tragiquement romantiques qui chantent délicatement l'ambiance mélancolique d'une attraction trop fugace.



- **Jodie Devos, Münchner Rundfunkorchester, Laurent Campellone**
Offenbach Colorature. -
Alpha 430, P & © 2018.

2019 sera l'année anniversaire de la naissance d'Offenbach. Et l'on doit bien avouer qu'en dehors de quelques tubes surenregistrés (*Orphée aux enfers*, *La Belle Hélène*, *Les Contes d'Hoffmann*), le reste, c'est-à-dire l'écrasante majorité de l'œuvre, reste à découvrir. On est donc très heureux d'accueillir ce CD de notre Jodie Devos nationale. D'autant plus que, sous les auspices du Palazzetto Bru Zane, elle propose quelques morceaux très connus et beaucoup d'inconnus. Tout au long de sa carrière, comme le rappelle Alexandre Dratwicki dans sa présentation, Offenbach a eu la chance de rencontrer des chanteuses à la technique vocale pyrotechnique, dont la virtuosité suffisait parfois à assurer le succès d'une pièce. Imitant le « jeu perlé » pianistique de Saint-Saëns ou le « staccato aérien » de Paganini, ces chanteuses déployaient une bravoure insensée qui cachait sa difficulté derrière une apparente aisance. Cet emploi lyrique – appelé tour à tour « chanteuse d'agilité », « chanteuse à roulade » ou « première chanteuse légère » – trace le fil conducteur de ce récital. À savourer par petits bouts pour éviter la saturation des oreilles devant des moments aussi brillants.

- Hans Erich Apostel (1901-1972)**
Kubiniana, 60 Schemen & 10 Variationen. -
Thérèse Malengreau (piano). -
Bis 2405, P 2013 & © 2018.

Certes, le nom d'Apostel est peu connu. Victime du nazisme, cet élève de Schoenberg et familier d'Alban Berg a établi les éditions définitives de ses opéras *Wozzeck* et *Lulu*, a dû s'exiler aux États-Unis et, lors de son retour en Europe après la guerre, a été peu programmé dans les concerts. Mais au travers de ce superbe disque, ce sont surtout les échanges nombreux qu'ont eus les compositeurs et les artistes d'autres disciplines dans les premières décennies du XX^e siècle, à Vienne, Munich, Berlin dans le contexte des mouvements *Die Brücke*, *Der Blaue Reiter* ou *Wiener Werkstätte*, qu'illustre la pianiste belge Thérèse Malengreau au travers de pièces pour piano inspirées par des œuvres graphiques de Kokoschka et de Kubin. Lors de concerts, Kokoschka a saisi les émotions et les attitudes de deux auditrices. Sept ans plus tard, Apostel s'inspire de ces dessins pour composer ses *Zehn Variationen über ein eigenes Thema (nach der Mappe « Variationen über ein Thema » von Kokoschka)*. Ami du compositeur, Alexandre Kubin dessine une série de « têtes du temps jadis » qui serviront d'impulsion à la composition de *60 Schemen*.

- Karine Deshayes, Katherine Watson, Reinoud Van Mechelen**
L'Opéra des opéras. -
Le Concert spirituel, Hervé Niquet (dir.). -
Alpha 442, P 2017 & © 2018.

L'époque baroque pratiquait allègrement le *pasticcio*, c'est-à-dire l'assemblage d'airs issus d'opéras variés issus de compositeurs tout aussi variés. L'habitude a été perdue de nos jours, et en dehors de *The Enchanted Island*, rassemblé par William Christie pour le MET de New York, les tentatives ont été plutôt discrètes. À l'occasion du 30^e anniversaire de son Concert spirituel, Hervé Niquet, aidé par le Centre de musique baroque de Versailles, mélange des extraits puisés chez Rameau, Campra, Lully, Charpentier, Marais, mais aussi des noms quasi inconnus comme François Colin de Blamont ou Toussaint Bertin de la Doué, pour une intrigue autour d'archétypes du répertoire de l'époque : une princesse amoureuse, une reine magicienne – sa rivale – et un prince valeureux se partagent la scène. La première se pâme secrètement et subit ses maux avec résignation ; la seconde aime sans retour et fulmine de rage et de jalousie ; le dernier claironne son amour et sa valeur au son des tambours et des trompettes. Clin d'œil supplémentaire, la pochette fait référence à la série *Ma sorcière bien-aimée*. Irrésistible et, très discrètement aussi, une leçon sur le théâtre lyrique français. ●



PIERRE CRETON, OUVRIER AGRICOLE ET CINÉASTE

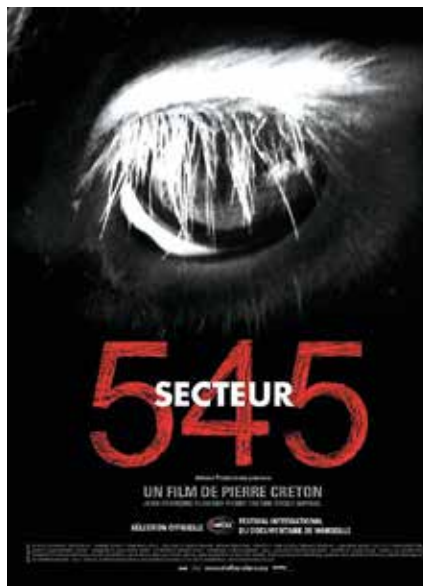
PAR PHILIPPE DELVOSALLE
rédacteur à PointCulture

À l'occasion de la sortie en DVD de son dernier film, *Va, Toto !* (2017), retour sur quelques films d'un cinéaste abordant le monde rural non de l'extérieur, mais en en faisant partie et y cultivant un cinéma attentif aux hommes, aux bêtes et aux paysages.

Pierre Creton vit et travaille à distance des centres de production, de diffusion et de médiatisation du cinéma français. Depuis plus de 20 ans, il est à la fois cinéaste et ouvrier agricole (apiculteur, horticulteur, vacher). Après des études en art au Havre et à Nice, il décide de vivre (de se loger, mais aussi de travailler, de nouer des liens, d'arpenter le territoire) à la campagne, dans le pays de Caux en Normandie. Si ce choix étonne les commentateurs issus des cénacles urbains du cinéma, il apparaît comme très naturel dans le chef de Creton. Il s'enracine d'abord dans sa fascination d'enfant, « issu de la petite bourgeoisie », comme il le précise lui-même, pour un camarade d'école, fils d'agriculteur, grâce à qui il approcha une « classe sociale voisine et pourtant inaccessible » et qui, à son insu, le marqua définitivement et capta tout son intérêt et son désir. Ensuite, parce que, pour le cinéaste, « il peut y avoir un paysan dans la pensée ou dans l'art : en tant que celui qui ne produit pas seulement, mais qui d'abord cultive, c'est-à-dire qui fait venir et qui laisse croître ».

L'HOMME, L'ANIMAL

Après une série de courts métrages, *Secteur 545* (2004) est son premier



long métrage, son premier film à sortir en salles en France et à rencontrer un public élargi. Il rend compte de l'activité de peseur au contrôle laitier que Creton exerce depuis 2001 auprès d'une vingtaine d'agriculteurs du « secteur 545 ». Tourné en noir et blanc et en caméra DV basse définition, « utilisée comme un crayon mine de plomb 6B » (soit une mine très tendre et grasse), le film s'ouvre sur l'entretien d'embauche pour ce nouvel emploi. À partir de cette rampe de lancement, de cette pichenette de départ, le film part en boucle – sans aucune connotation négative, en parfaite adéquation avec

son sujet et une activité marquée par la répétition et la régularité de tournées, reliant les mêmes fermes matin et soir, une fois par mois. Le film est scandé par les séquences de traite. À l'image, on est frappé par la redondance architecturale de l'aménagement des salles de traite, construites – et cadrées – presque à l'identique. Mais la scansion par ce motif récurrent est peut-être encore plus forte au niveau de la bande-son, avec le retour cyclique de la musique mécanique des trayeuses électriques (tonitruant bruit de pompes, de moteurs et de valves).

C'est à la fois à partir de son étrangeté à ce milieu, de son origine sociale différente et de la complicité, de la connivence et de l'amitié nouées par ses visites régulières, que Creton peut poser aux éleveurs – face caméra et selon une récurrence qui vient elle aussi rythmer le film – une question qui les déconcerte, mais à laquelle ils s'efforcent néanmoins de répondre : « Quelle différence y a-t-il selon vous entre l'homme et l'animal ? » Hormis quelques réponses prévisibles autour de l'intelligence ou de l'instinct, de la société, la première réponse apparaissant dans le film nous étonne par la manière dont elle insiste d'emblée sur un rapport de forces ou de pouvoir (« La différence fondamentale, c'est que l'homme est censé dominer l'animal, mais, quelque part, l'homme est un peu un animal aussi »), tandis que, plus loin, un paysan plus âgé revient sur sa propre pratique : « Est-ce que l'homme ne va pas trop loin vis-à-vis de l'animal ? Même vis-à-vis de la vache. On cherche toujours – moi compris – à faire produire une vache comme une industrie. »

Au-delà de ce questionnement quasiment philosophique, qui tend à diminuer quelque peu la distance qui, dans notre représentation habituelle du monde, sépare l'humain de l'animal, et au-delà des signes déjà souvent filmés par d'autres cinéastes avant Creton (Pelechian, Depardon et tant d'autres) de l'attachement qui lie le paysan à ses bêtes, il y a dans *Secteur 545* deux séquences courtes, presque an-

► tinomiques, où les deux mondes s'interpénètrent. Il y a d'abord une scène – préfigurant *Va, Toto !*, on le lira ci-dessous – où Creton se lance aux trousses, saisit précautionneusement, puis libère par l'interstice entre les barreaux d'une fenêtre, un oiseau qui s'était introduit dans sa maison. Puis, il y en a une autre, vers la fin, où ce ne sont plus des présences, des espaces et des territoires qui s'imbriquent, mais des corps. À l'opposé du caractère bucolique de la libération de l'oiseau, une scène très crue (en tout cas à mes yeux, de commentateur... urbain) montre un vétérinaire enfonçant le bras, armé d'un pistolet chargé de semence de tau-reau, dans le corps d'une vache.

Dans *Va, Toto !* (2017), son dernier film en date et son troisième long métrage distribué en salles, Pierre Creton poursuit, quelques traces de pattes et de sabots plus loin, la piste ouverte par le volatile téméraire et explorateur de *Secteur 545*. Sans doute à cause de la photographie reprise par son affiche et de son argument narratif le plus étonnant – donc le plus vendable et communicable – *Va, Toto !* est communément décrit comme « le film où une dame âgée recueille chez elle un marcassin, ne tardant pas à se transformer en jeune sanglier ». Ce n'est pas faux, mais il y a beaucoup plus que cela. Là où *Secteur 545* était un film-cycle, marqué par son côté circulaire et la variation dans la répétition, *Va, Toto !* apparaît comme un film-puzzle, plus éclaté et marqué par la juxtaposition, le contrepoint et la mise à distance (géographique – entre la Normandie et le Himachal Pradesh ; entre le documentaire et la fiction, entre deux formats et deux grains d'image, entre l'image et le son, entre les corps à l'écran et les acteurs et actrices qui leur prêtent la voix). Une très belle séquence de rêve de son compagnon Vincent à Shimla (au nord de l'Inde, sur les contreforts de l'Himalaya) voit un singe s'introduire par la fenêtre, jouer avec les rideaux, se confronter à son image dans le miroir, se battre avec une table de nuit... Mais ce n'est pas tout, loin de là. *Va, Toto !* est aussi un film sur la vieillesse et les souvenirs



d'enfance, sur l'amitié et le désir, sur l'amour des livres et de la musique, sur le paysage, l'architecture et les ruines...

L'HOMME, LE PAYSAGE

Entre ces deux longs métrages, lors d'une résidence artistique dans une école que Creton décide de passer dans un lycée agricole du pays de Caux, il tourne *Paysage imposé* (2006). Après quelques mois passés là-bas, paraît dans *Le Monde*, en avril 2005, un article intitulé *La difficile reconversion des agriculteurs en conservateurs du paysage*, qui entre en résonance avec ses propres questionnements et qu'il utilise comme point de départ de la voix *off* du film. La question du paysage lui semble pouvoir lier l'intérêt qu'il porte à l'agriculture et celui qu'il porte au cinéma. D'une durée de 50 minutes et tourné comme *Secteur 545* en vidéo noir et blanc, le film est inégal mais comporte quelques très belles séquences, comme l'ouverture du film où Creton conduit Laetitia, une jeune élève, de la ferme de ses parents à l'école, en lui demandant de commenter ce qu'elle voit (« Une route, des arbres, des talus, des fossés, de la neige... ») et quelques fortes présences dans le jeu de questions/réponses mis en place par le cinéaste (la question animale de *Secteur 545* faisant ici place à

la question paysagère) : un enseignant, probablement géographe, noir de cheveux et de vêtements, mais à la voix lumineuse, lisant de dos un extrait de l'article du *Monde* puis proposant face caméra – entre silences, hésitations et mots qui finissent par se trouver – que le paysage, « comme un tableau », est à la fois « quelque chose qu'on voit tout de suite » et « quelque chose qu'on ne voit pas » ; un peu plus loin, une élève touchante qui nous confie que, pour elle, « le paysage, ça vit. En hiver, c'est mort ; au printemps, ça revit. Ça joue un rôle important dans notre existence. On vit par rapport à lui ».

Assez paradoxalement peut-être, comme en ouverture de *Paysage imposé*, le paysage rural a souvent été abordé dans le documentaire français par le biais de travellings automobiles. Avec son court métrage *Petit traité de la marche en plaine* (2014), Creton remet – comme son titre l'indique – l'arpenteur-promeneur au centre du dispositif dans une triple déclaration d'amour : au paysage ; à son homme, l'architecte, sculpteur et coréalisateur du film Vincent Barré ; et à l'écrivain rural suisse Gustave Roud (dont un des livres donne son titre au film). « *J'ai traversé le royaume de l'instable*. J'ai suivi non pas un chemin, mais mille fragments de chemin soudés l'un à l'autre... », y écrit Roud dans un passage lu dans le film, et qui ne s'y trouve sûrement pas par hasard tant il semble faire écho à la pensée, à la sensibilité et au parcours de Creton et Barré. ●

LA PÉDAGOGIE

À L'AUBE D'UN TOURNANT MAJEUR ?

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Difficile de mettre tout le monde d'accord sur la manière dont l'éducation des enfants doit se faire. Quelles méthodes ? Quel doit être le rôle des parents, de l'école ?, etc. Et si on appelait les scientifiques à la rescousse pour trancher ces questions ? Effectivement, les progrès des neurosciences, notamment, permettent de venir en aide aux théories développées par les sciences humaines ces dernières décennies. Même si l'on est encore loin de comprendre tous les mécanismes à l'œuvre dans l'éducation et l'apprentissage, certains consensus semblent se dégager pour définir quels champs investir.

CE QUE LA SCIENCE DIT DE L'APPRENTISSAGE

Apprendre à apprendre est en réalité le recueil de quatre ouvrages sur l'état des connaissances concernant l'apprentissage des fondamentaux. Ainsi, Michèle Kail fait le point sur les avancées scientifiques de ces 20 dernières années sur l'acquisition du langage et de la langue étrangère chez l'enfant, notamment grâce aux progrès de l'imagerie médicale, qui a permis de mieux analyser le développement du cerveau durant

les premières années de la vie. Mais les découvertes qu'ont permises ces avancées restent modestes et l'imagerie cérébrale devrait permettre dans les prochaines décennies de mieux mettre en relation la plasticité du cerveau à un plus jeune âge avec l'acquisition du langage.

Dans un second temps, Michel Fayol se penche sur les mécanismes qui permettent l'acquisition de l'écrit. Malgré un apprentissage obligatoire dans les écoles de nos pays, l'illettrisme subsiste. Et, selon l'auteur, il ne saurait être entièrement expliqué par les inégalités socioculturelles des apprenants. D'après les dernières études dans ce domaine, deux facteurs influent sur la qualité des compétences de lecture et de rédaction. Tout d'abord, la compréhension et la maîtrise du sujet à propos duquel on écrit, et dans un second temps, la maîtrise du langage en tant que tel. Il convient en effet de disposer du vocabulaire suffisant pour transmettre le message souhaité, mais aussi, sur la forme, de savoir se plier aux règles orthographiques et grammaticales. L'expert explique ainsi quelles sont les étapes à franchir pour maîtriser l'écrit, mais aussi les freins qui peuvent l'empêcher.

Enfin, le dernier point abordé dans l'ouvrage n'est autre que les mathématiques. Difficile, encore aujourd'hui, de comprendre la genèse de la phobie des chiffres chez une part importante des élèves. Ici encore sont analysées les modalités de l'apprentissage progressif des mathématiques chez l'enfant. Malheureusement, les études restent encore trop peu nombreuses et ne permettent pas encore de comprendre comment se créent les inégalités entre les élèves. Reste que l'ouvrage, de par son approche encyclopédique, est un *must have* pour les futurs enseignants, voire les parents qui souhaitent mieux comprendre les mécanismes de l'apprentissage de leurs enfants.

Olivier Houdé apporte un parfait complément à cet ouvrage en publiant un état des lieux de ce que les neurosciences peuvent apporter à la compréhension de l'apprentissage.

La neuropédagogie, ou neuroéducation, est un sujet à la mode aujourd'hui. Les avancées de l'imagerie médicale et des neurosciences sont nombreuses ces dernières années, pourtant elles peinent à s'imposer dans les programmes scolaires des instituteurs et professeurs des écoles.

Cet ouvrage, très accessible malgré la complexité



de certains sujets traités, se veut une synthèse qui permet de faire le point sur les dernières avancées de la recherche en matière de neurosciences, mais retrace aussi l'histoire de la pédagogie. Il s'adresse tout autant aux parents qu'aux étudiants en pédagogie et aux futurs professeurs.

Pour O. Houdé, l'analyse du cerveau en fonctionnement n'est que l'évolution logique des travaux des pédagogues, de Platon à Skinner en passant par Freinet et Montessori. Ce qui n'empêche pas d'affiner leurs recommandations, voire de discréditer certaines, comme la méthode globale de lecture.

Le chercheur s'attelle à raccrocher les wagons entre culture et nature ; non, l'être humain n'est pas juste une machine biologique, de la même manière qu'il n'est pas juste le résultat de son environnement social. Il faut veiller à ne pas sombrer dans le scientisme et ne jurer que par les neurosciences. Mais, à l'inverse, il est in-



dispensable pour les professeurs d'aujourd'hui et ceux de demain de se pencher sur le mode de fonctionnement du cerveau humain. C'est le but de la démarche d'Olivier Houdé : réconcilier le monde des professionnels qui pratiquent l'éducation au quotidien avec celui des chercheurs. Allier les connaissances de chacun en vue de créer une éducation nouvelle tout en poursuivant la recherche.

DES ORIGINES DE L'INÉGALITÉ SCOLAIRE

Depuis les travaux de Durkheim sur l'héritage et l'école, cette dernière est régulièrement pointée du doigt et désignée comme l'une des responsables de la reproduction des inégalités. Selon le sociologue français, le capital culturel des enfants, qui leur permet une meilleure réussite scolaire, leur vient en effet tout droit de leurs parents, via un phénomène d'« osmose », sans nécessairement que des stratégies soient adoptées en vue de former ces enfants. C'est cette conception d'apprentissage par « osmose », presque naturel et sans effort, que vient chambouler la sociologue Sandrine Garcia. Pour la professeure en science de l'éducation, la réussite scolaire des enfants issus des classes sociales les plus aisées ne va pas de soi. Elle est en réalité le résultat du « travail parental d'accompagnement éducatif » trop largement sous-évalué. Un travail caché, invisible si l'on observe que l'école puisqu'il est réalisé dans l'intimité de la cellule familiale.

À travers des entretiens avec

les familles, la scientifique s'attache à montrer quelles sont les stratégies quotidiennement mises en place par les parents pour assurer la réussite scolaire de leurs enfants. Ainsi, parfois même sans s'en rendre compte, les adultes provoquent de meilleures dispositions scolaires à leur progéniture. Au nom du développement personnel, et du bien-être, les enfants doivent lire, apprendre à jouer d'un instrument, pratiquer un sport, etc. Mais surtout, ces parents se mobilisent sans cesse pour l'aide au devoir ou, par exemple, pour l'achat de cahiers de vacances. Autant de pratiques qui renforcent le goût de l'effort de ces enfants.

Pour l'auteure, il convient donc de reconsidérer la manière dont doit être réparti le travail scolaire entre l'école et le foyer. Car pour beaucoup d'enfants d'origine plus aisée, l'école passe surtout par la maison...

Heureusement, les parents ne sont pas les seuls à investir le domaine scolaire. Ces dernières années, les pouvoirs publics continuent d'encourager une politique d'ouverture de l'école sur le monde extérieur autour de projets. Visites de musées ou de centres culturels sont un parfait exemple de ces partenariats toujours plus encouragés. Et tous les secteurs sont concernés : les mondes associatif, professionnel, sportif ou encore éducatif sont tout autant impliqués.

En interrogeant des professeurs et des membres de directions d'écoles, le sociologue François Baluteau cherche à identifier les modalités de ces partenariats,

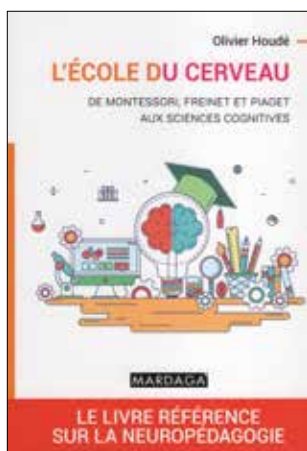
la nature des projets autour desquels ils s'articulent, et quelles sont les tensions qui découlent de cette organisation. Et ces dernières sont nombreuses avec ce nouveau mode de fonctionnement. Notamment à cause de la place accordée aux professionnels de l'éducation au sein de ces projets ; alors que le professeur ou l'instituteur dispose historiquement du rôle de détenteur du savoir chargé de le transmettre aux apprenants, dans le cadre de partenariats, il peut être désinvesti de ce rôle pour n'être plus qu'un coordinateur, un créateur de liens. Et dans certains cas, même, se voir relégué au second plan. Ce qui provoque bien souvent des frustrations et demande la maîtrise de nouvelles compétences.

Par ailleurs, la qualité de ces partenariats dépend bien souvent de la motivation, des compétences et de la mobilisation de l'acteur externe à l'établissement scolaire. Une incertitude qui renforce encore une fois les inégalités d'offres scolaires pour tous les enfants.

Enfin, si le partenariat est effectivement source de découvertes et de sociabilisation inédite pour les élèves qui apprennent, en outre, de nouvelles compétences, il représente également un défi qui pourrait accentuer davantage les inégalités scolaires.

L'UNIVERSITÉ, RAVAGÉE PAR LE RELATIVISME ?

Toutefois, certains penseurs estiment, au contraire, que la société tout entière souffre de l'égalitarisme prôné par le monde scolaire,



et universitaire en particulier, c'est une des thèses défendues par Allan Bloom. Dire du philosophe, décédé en 1992, qu'il est un auteur polémiste relève de l'euphémisme. Pour lui, la société américaine traverse une crise culturelle identitaire et montre de nombreux signes de la perte de ses repères.

Selon lui, c'est dans la plus belle des institutions, l'université, que s'est formé le terreau favorable à la décadence de la culture générale. Non sans humour, et ironie, il montre au lecteur l'impact néfaste qu'ont eu le relativisme culturel et l'idéal d'égalité sur les nouvelles générations d'étudiants. On ne cherche plus à éduquer ou rendre ces futurs intellectuels intelligents, on veut faire d'eux des citoyens ouverts.

Le nihilisme de la pensée de Nietzsche et la vulgarisation de son œuvre sont passés par là. Désormais, dans les campus universitaires, tout se vaut, déplore le philosophe. Auparavant, à l'universitaire, on apprenait à rechercher la vérité et le savoir. Désormais, pour ne pas sembler rétrograde, on enseigne surtout la tolérance. Pour Bloom, l'égalitarisme exacerbé durant les années 1960 sur les campus américains a également eu un effet délétère sur la qualité des formations qui s'y donnaient, en ayant recours à la discrimination positive pour favoriser la diversité. Finalement, c'est l'université qui y a perdu en prestige.

Pour Allan Bloom, le fait que la jeunesse se tourne plus facilement vers Mick Jagger que vers la philosophie pour trouver un sens à la vie, la dissociation du

sexe de l'amour, ou encore les luttes féministes et celles des minorités sont autant de symptômes de la crise profonde traversée par les démocraties occidentales.

L'âme désarmée n'est pas un essai récent. Sa première édition est parue en 1987, mais sa traduction française s'était vue amputée d'une partie non négligeable de son ultime chapitre. Toutefois, malgré les décennies, l'œuvre reste particulièrement moderne, et on retrouve des discours semblables chez une bonne partie des penseurs néoconservateurs actuels, comme Alain Finkielkraut ou Éric Zemmour, qui dénoncent tous deux la perte des repères sociétaux et des valeurs de nos démocraties occidentales.

Difficile de savoir ce qu'aurait pensé Bloom de l'évolution du phénomène de la prescription. Car l'école et les parents ne sont pas les seuls à participer à notre éducation. L'éducation culturelle, en particulier, passe le plus souvent par la recommandation, la prescription. Or cette dernière s'est vue profondément altérée par l'avènement de la société numérique.

C'est ce champ qui a été examiné sous la direction de Brigitte Chapelain et Sylvie Ducas. Dans *Prescription culturelle : avatars et médiamorphoses*, les auteurs explorent de manière exhaustive le phénomène de la recommandation.

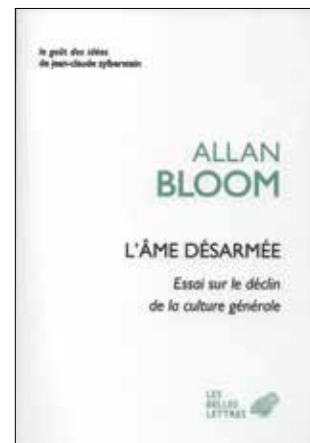
Pas moins de 25 chercheurs, issus de différentes disciplines, se relaient pour défricher le cadre de la recommandation. De l'étymologie du mot « prescription » au pouvoir de recommanda-

tion de *Elle*, en passant par le phénomène des booktubers actifs sur la plateforme de streaming vidéo de Google et qui génèrent eux-mêmes une nouvelle communauté de fans, et par le poids des communautés captives sur les productions elles-mêmes, aucun champ de réflexion ne semble laissé de côté.

On s'intéresse également au risque qu'implique le remplacement de ces prescripteurs par des algorithmes censés nous proposer des œuvres « faites pour nous », si ces algorithmes tendent à libérer le consommateur de culture des injonctions de prescripteurs traditionnels comme peuvent l'être les médias. Peut-être pour mieux nous assujettir par la suite. Le médium n'est pas neutre, il pourrait enfermer le consommateur culturel dans un nouveau carcan. Transformant ainsi la culture en une consommation comme une autre. En toile de fond, on constate toutefois que la recommandation, autrefois l'apanage d'experts et d'institution, s'est fortement ouverte, démocratisée. Aujourd'hui, chaque citoyen a la possibilité de partager son avis sur Internet. Une raison supplémentaire pour étudier les mécanismes de la médiation à l'œuvre. ●

› **Allan BLOOM**, *L'âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, Les Belles Lettres, 2018, 500 pages, 19,00 €.

› **Sandrine GARCIA**, *Le goût de l'effort. La construction familiale*



des dispositions scolaires, PUF, 2018, 240 pages, 24,00 €.

- › **François BALUTEAU**, *L'école à l'épreuve du partenariat. Organisation en réseau et forme scolaire*, Academia – L'Harmattan, 2018, 204 pages, 20,00 €.
- › **Olivier HOUDÉ**, *L'école du cerveau. De Montessori, Freinet et Piaget aux sciences cognitives*, Mardaga, 2018, 208 pages, 21,90 €.
- › **Michel FAYOL et Michèle KAIL**, *Apprendre à apprendre*, Que sais-je ?, 2019, 493 pages, 18,00 €.
- › **Brigitte CHAPELAIN et Sylvie DUCAS (sous la dir.)**, *Prescription culturelle : avatars et médiamorphoses*, Presses de l'Enssib, 2018, 386 pages, 29,00 €.

À lire également :

- › **Stanislas DEHAENE**, *Apprendre ! Les talents du cerveau, le défi des machines*, Odile Jacob, 2018, 384 pages, 22,90 €.
- › **Corinne ABENSOUR**, *L'édition d'éducation face aux défis du numérique*, Éditions du Cercle de la librairie, 2018, 104 pages, 25 €.
- › **Étienne BOURGEOIS**, *Le désir d'apprendre*, PUF, 2018, 336 pages, 29 €.

CHANGER LE REGARD SUR L'ART

PAR NATHALIE TROUVEROY
historienne de l'art

Cette fin d'année nous a apporté plusieurs livres dont le point commun est de nous inviter à porter un nouveau regard sur différents aspects du design, de l'art et de la beauté.

DESIGN EN URSS

Le design peut-il changer la vie ? Il peut certainement y apporter de la couleur. Dans l'interminable obscurité d'un hiver russe, dans la grisaille de l'architecture soviétique, les tons éclatants des quelque 350 objets quotidiens présentés dans *Made in URSS. Design et graphisme 1950-1989* répondaient à un besoin vital. Inspirés du constructivisme ou de l'art populaire, ces objets, qui nous paraissent aujourd'hui nostalgiques et pleins de charme, étaient novateurs à leur époque. Ils donnent une image étonnamment souriante de cette période dont, guerre froide oblige, toute vision positive était interdite de ce côté-ci du rideau de fer. De la balance de cuisine à la guitare électrique, des affiches de propagande à l'iconique tablette de chocolat Alyonka produite par la chocolaterie Octobre Rouge, ils expriment une idéologie d'optimisme – le sphérique aspirateur Saturnas est une référence évidente au triomphe du Spoutnik – et de foi dans une société meilleure. Le livre, superbement mis en page, présente les objets sans évoquer leur

contexte ; seuls les *avoski*, les indestructibles filets à provision « à tout hasard » sans lesquels on ne sortait pas de chez soi, rappellent en filigrane que faire le marché était alors une longue entreprise quotidienne, dont le succès n'était jamais garanti. Il n'est peut-être pas anodin que ce volume, publié en collaboration avec le musée du Design de Moscou, paraisse en ces temps de tension avec la Russie ; cela n'enlève rien à sa séduction.

ART ÉCOLOGIQUE, GREEN ART

On est loin de cet optimisme dans *Un Art écologique. Création plasticienne et anthropocène*. Paul Ardenne rend compte de la prise de conscience des périls qui affectent notre environnement depuis la catastrophe nucléaire de Three Mile Island (1979), la marée noire du Torrey Canyon (1967) et la tragique explosion de l'usine Dow Chemical à Bhopal (1984), qui ont fait de l'écologie un souci toujours plus présent – même s'il ne se manifeste dans l'art (sauf dans la BD et le cinéma qui adorent les scénarios d'apocalypse) qu'assez tardivement, vers 1990. P. Ardenne propose la notion d'art « anthropocène », plus précise à ses yeux que celle d'art « écologique ». La culture peut-elle participer à la création d'un nouveau modèle, entre le retour à la terre prôné par les hippies, la réflexion « écosophique »

et les pratiques concrètes du quotidien comme le tri sélectif et le refus du gaspillage ? Elle peut en tout cas repenser la place de l'homme dans la nature, susciter une « conscience malheureuse » qui fait reculer l'indifférence. L'art sort des ateliers et des galeries, marque le paysage, prend une coloration politique quand Sarah Trouche, nue sur un ponton de bois, brandit le drapeau kazakh devant une mer d'Aral qui n'existe plus. James Turrell, dans son immense remodelage du Roden Crater en Arizona, crée une expérience sensorielle où l'homme prend sa place entre le ciel et le domaine chtonien de l'ancien volcan, et s'ouvre « à la contemplation de la lumière, du temps et du paysage ». Pour ces artistes, œuvrer dans le paysage est d'abord trouver un nouvel espace de création. Ce rapport est parfois ambigu : la célèbre *Spiral Jetty* de Robert Smithson est-elle une glorification du paysage ou une instrumentalisation ? Quand Christo barre une vallée du Colorado avec *Valley Curtain* (1970-1972), ses créations ont la vertu d'être temporaires et de permettre à la nature de reprendre ses droits. Quand Andy Goldsworthy crée en pleine nature des œuvres éphémères avec les éléments trouvés sur place ou quand, à l'inverse, Walter Leib amène la nature au dedans avec son carré de pollen de noisetier odoriférant, d'un jaune intense, c'est la nature qui



fait œuvre et l'artiste n'en est que le metteur en scène. L'artiste est l'antihéros, le sage, le discret, qui vit avec la nature au lieu de la traiter en maître, dans le respect de l'*oïkos*, la maison commune de l'humanité.

Pas d'angélisme dans cette démarche – personne ne prétend que la nature dénaturée de l'anthropocène soit un éden. Mais un art véritablement écologique doit se fondre avec humilité dans l'élément naturel, s'appuyer sur la science pour le connaître et le respecter. Et, quand cet élément est agressé, engager un processus de riposte. C'est ce que fait l'artiste cambodgien Khvay Samnang en parcourant les plantations d'hévéa qui menacent la biodiversité et les cultures vivrières de son pays, couvert de sève blanche et collante, apparition fantomatique qui force le spectateur à ouvrir les yeux.

Paul Ardenne se réjouirait de la démarche du jeune plasticien français Jérémy Gobé, qui travaille sur les industries et les savoir-faire oubliés – et a découvert une étonnante convergence entre le corail... et la dentelle au point d'esprit. En collaboration avec le Muséum national d'histoire naturelle, il a mis au point une fine dentelle de coton, biodégradable et perméable à la lumière, permettant ainsi la photosynthèse essentielle au développement du corail : l'idée est de s'en servir comme d'un tuteur pour greffer, sur des coraux morts, des éléments vivants extraits d'une colonie saine. Les tests en laboratoire se sont avérés concluants et l'expérience

va maintenant se tenter en mer Rouge. L'art, ici, vient littéralement au secours de la nature.

Les artistes présentés par Linda Mestaoui dans *Green Art. La nature, milieu et matière de création* font également du paysage un lieu de création. Après une brève évocation des grands fondateurs du land art comme Christo, Robert Smithson et Walter de Maria avec son *Lightning Field*, et de leur rapport au spirituel et à la temporalité, l'art urbain se met au vert avec Rero et ses grands panneaux décalés, installés dans un champ de lin en fleur (*Nature morte*) ou le désert marocain (*Desire*). Les énormes bouquets de Lewis Miller, eux, surgissent d'une poubelle pour lancer une guérilla florale en plein New York. Particulièrement poétique, l'œuvre de Shirin Abedinirad dialogue avec le ciel avec une tour de miroirs installée en plein désert, étrangement immatérielle, ou une porte qui semble s'ouvrir sur l'infini, près d'une cage en osier dont l'oiseau s'est envolé. L'Allemande Cornelia Konrads installe dans les bois des portiques aériens, qui défient la gravité et suspendent l'équilibre entre l'espace et le temps ; le Britannique Spencer Byles, lui, crée en pleine forêt de grands attrape-rêves sur lesquels il laisse ensuite agir la nature, et dont il se garde bien de révéler la localisation. Au promeneur de les découvrir par hasard, comme dans un conte de fées (ou sur les réseaux sociaux). On retient aussi l'œuvre de Philippe Echaroux, qui projette sur les arbres d'Amazonie les visages des

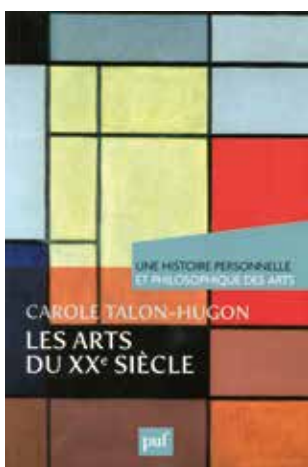
Indiens Surui dont il se fait le porte-parole, tout en donnant une identité aux arbres qu'il illumine, pour « dire de manière choc que quand on coupe un arbre, on s'attaque à une vie humaine ».

À l'opposé, le street art fleurit en ville depuis le grand boom du graffiti à New York dans les années 1960 à 1980. Né dans la protestation, il proclame que les musées sont inutiles puisqu'on n'y vit pas, et que l'art doit se développer dans l'espace public, accessible à tous. Idéal difficile à maintenir quand le marché s'en mêle : le mur de la Bowery où Keith Haring s'est fait connaître a été privatisé et toute nouvelle intervention ne se fait que sur invitation ; Basquiat et Banksy sont entrés au musée et battent tous les records en salles de ventes. Ce qui n'empêche pas le street art de faire désormais partie de notre quotidien, même si la frontière entre vandalisme et expression artistique est parfois floue.

STREET ART EUROPÉEN, ART EN FRICHES

Avec *Europe. Street art et Graffiti*, Nath Oxygène et Brigitte Silhol dressent un panorama européen (forcément non exhaustif) du street art. Elles rappellent au passage le rôle du mur de Berlin, construit en 1961, et devenu le support d'un art contestataire d'où naîtra à son tour l'art urbain. La diversité des œuvres provient moins de spécificités culturelles locales – gommées par Internet et les voyages low cost – que de la personnalité des artistes, mais aussi des circonstances de leur créa-





► tion : les unes, contestataires et illégales, sont assimilées à des déprédations, les autres, comme celles du festival de Crans-Montana, sont subsidiées par la municipalité et l'office du tourisme. Elles ont en commun de faire écho aux débats sociaux, aux questions sur l'environnement ou l'appartenance citoyenne, et de susciter les échanges et la confrontation des idées.

Jonk, passionné de lieux abandonnés, parcourt le monde à la recherche de sites abandonnés où il voit des paradis perdus, souvent envahis par la nature. De vieux châteaux en terrains vagues, de carcasses d'avion en dépôts de train, *Wastelands*. – *L'art en friches* présente 26 graffeurs – un par lettre de l'alphabet – qui partagent son goût de l'aventure et de ces témoins d'un passé dont il ne reste que des traces, auxquelles leur empreinte se superpose comme un palimpseste. Dans *Le Bestiaire fantastique du street art*, Chrixcel et Codex Urbanus cherchent les ancêtres des monstres qui envahissent nos murs et les trouvent dans le bestiaire médiéval et les cabinets de curiosité de la Renaissance, dans la littérature et la bande dessinée ; drôles ou cauchemardesques, activistes ou mutants, ils réinventent l'animalité dans l'espace urbain et s'insurgent contre l'étouffement de la nature par le plastique et la marchandisation.

BEAUTÉ ET HANDICAP

Dans un autre registre, c'est sur les gens que la romancière Frédérique Deghelt – mère d'un enfant « différent » – et la photographe

Astrid di Crollalanza nous invitent à changer de regard. Ces gens que nous voyons généralement à travers le filtre d'un handicap, ceux qu'inconsciemment nous forçons, par ce regard, à se définir eux-mêmes par un manque. Leur beauté éclate dans les magnifiques portraits d'Astrid et les récits de Frédérique ; pas une « autre » beauté, mais la beauté tout simplement. On souhaite que la réussite de ce livre profondément émouvant contribue à faire évoluer notre regard et que nous soyons enfin prêts à reconnaître « qu'être beau, c'est être soi ».

ARTS AU XX^E SIÈCLE

Et à qui voudrait remettre tout ceci en perspective, on ne peut que recommander l'excellent *Les arts du XX^e siècle* de la philosophe Carole Talon-Hugon, qui fait suite à ses volumes précédents : *Antiquité grecque, Moyen-âge et Renaissance, Classicisme et Lumières et Modernité*. Dans une langue remarquablement claire et accessible, ce petit volume offre une analyse non des œuvres seules, mais des œuvres en lien avec les concepts sur lesquels se fondent nos définitions de l'art et du beau, et qui ont subi au cours des 100 dernières années tant de mutations radicales. Depuis les provocations du dadaïsme jusqu'à l'émergence des nouvelles technologies digitales, l'auteur nous fait voir comment, en déconstruisant les idées de l'art, du goût, du talent, nous en sommes arrivés à séparer le travail de l'artiste de la notion même de l'art. ●

- › **Made in URSS. Design et graphisme 1950-1989**, Phaidon, 2018, 240 pages, 39,95 €.
- › **Paul ARDENNE, postface de Bernard STIEGLER, *Un art écologique. Création plasticienne et anthropocène***, Le Bord de l'eau, 2018, 285 pages, 27,00 €.
- › **Linda MESTAOUI, *Green Art. La nature, milieu et matière de création***, Alternatives, 2018, 240 pages, 35,00 €.
- › **Nath OXYGÈNE et Brigitte SILHOL, *Europe. Street art & Graffiti***, Alternatives, 2018, 352 pages, 35,00 €.
- › **Jonathan JONK, préface de Nicolas LAUGERO LASSERRE, *Wastelands. L'art en friches***, Alternatives, 2018, 256 pages, 30,00 €.
- › **CHRIXCEL, CODEX URBANUS, *Le Bestiaire fantastique du street art***, Alternatives, 2018, 240 pages, 30,00 €.
- › **Frédérique DEGHELT et Astrid DI CROLLALANZA, *Être beau***, Stock, 2018, 192 pages, 23,95 €.
- › **Carole TALON-HUGON, *Les arts du XX^e siècle***, PUF, coll. « Une histoire personnelle et philosophique des arts », 2018, 176 pages, 17,00 €.

NOUVELLES CENSURES

PAR BERNARD LOBET

journaliste à Bel-RTL

La censure a changé de visage. Ce n'est plus l'État, mais des groupes de pression qui sévissent, avec une force et une rapidité démultipliées par les réseaux sociaux. Que signifie le « politiquement correct » ? Y a-t-il actuellement une tyrannie des minorités ? Peut-on défendre une conception large et exigeante de la liberté d'expression qui ne se réduise pas au droit d'écraser les plus faibles ? Plusieurs ouvrages récents étudient quelques formes de censures actuelles et leurs conséquences.

NOUVELLES MORALES

Emmanuel Pierrat, avocat spécialisé dans le droit de la culture, constate que la censure s'est privatisée et que les sanctions demandées sont, la plupart du temps, économiques. L'interdiction pure et simple est peu sollicitée parce que moins rentable que les dommages et intérêts. L'avocat dénonce, dans *Nouvelles morales, nouvelles censures*, les ligues de vertu du troisième millénaire, certaines apparentées à l'intégrisme catholique, d'autres à l'extrême droite. Il fustige aussi les citoyens bien intentionnés qui pétitionnent sur la toile pour demander l'interdiction des œuvres culturelles qu'ils n'apprécient pas. Par ailleurs, une œuvre est jugée non plus pour ce qu'elle est, mais en fonction de son auteur. Les

films de Woody Allen ou Roman Polanski ont subi les effets collatéraux de #MeToo. Les classiques se retrouvent sur le banc des accusés : la fin de *Carmen* est revisitée en Italie, *Tintin au Congo* et *La Case de l'oncle Tom* sont accusés de racisme. Emmanuel Pierrat rappelle le rôle de la culture : faire réfléchir et réagir. Pour qu'elle puisse continuer à le tenir, l'auteur en appelle à la pédagogie et à la distance critique.

HALTE AUX INQUISITEURS !

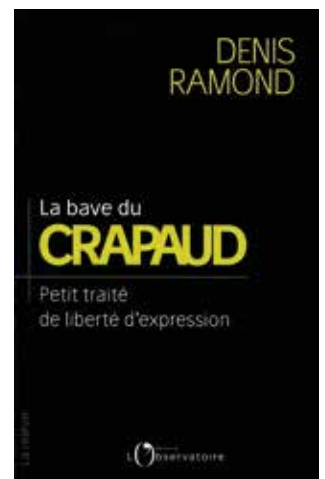
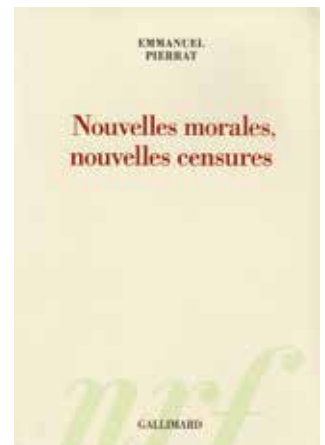
Natacha Polony et Jean-Michel Quatrepoint dénoncent, dans *Délivrez-nous du bien !*, la tyrannie de toutes les minorités qui partent en croisade contre « une majorité supposée de dominants ». Concrètement, Jean-Michel Quatrepoint ne veut pas se sentir automatiquement suspect parce qu'il est un homme blanc hétérosexuel de plus de 50 ans et Natacha Polony n'a pas l'intention de renoncer à une bonne côte de bœuf arrosée d'un vieux Saint-Émilien. Selon les deux journalistes, le véganisme, #MeToo, l'islamophobie et l'antiracisme ont produit de « nouveaux bigots » qui, au nom du Bien, culpabilisent, poussent à l'autocensure, veulent rééduquer ou clouer au pilori ceux qu'ils considèrent comme des déviants. Or, aujourd'hui, les minorités acquièrent un poids plus important grâce aux réseaux sociaux qui s'érigent en tribunaux.

LA BAVE DU CRAPAUD...

... n'atteint pas la blanche colombe. La formule néglige le pouvoir des mots qui parfois peuvent blesser. Les injures, diffamations, incitations à la haine et à la violence sont passibles de sanctions. Le docteur en sciences politiques Denis Ramond se demande à quoi se mesure un discours de haine, où commence l'incitation à la violence, à quelles conditions un discours peut être jugé nuisible à autrui ? L'analyse est fine et conclut que « la seule raison valable de limiter la liberté d'expression réside dans ses conséquences négatives éventuelles » et qu'il est justifié de punir les atteintes aux personnes, mais pas à leurs préférences.

Un dernier ouvrage dans notre thème traite du politiquement correct dans l'art. Isabelle Barbéris, spécialiste du théâtre contemporain, décrit le nouveau conformisme moral du monde de la culture, une rhétorique de la dénonciation, de la culpabilité et du procès, la fin de la culture de la représentation et le début du culte de la performance. ●

- › Emmanuel PIERRAT, *Nouvelles morales, nouvelles censures*, Gallimard, 2018, 164 pages, 15,00 €.
- › Natacha POLONY et Jean-Michel QUATREPOINT, *Délivrez-nous du bien ! Halte aux nouveaux inquisiteurs*, Éditions de l'Observatoire, 2018, 190 pages, 16,00 €.



- › Denis RAMOND, *La bave du crapaud. Petit traité de liberté d'expression*, Éditions de l'Observatoire, 2018, 203 pages, 17,00 €.
- › Isabelle BARBÉRIS, *L'art du politiquement correct*, PUF, 2019, 204 pages, 17,00 €.

PUBLICATION

PRATIQUES D'ALPHABÉTISATION EN BIBLIOTHÈQUE

PAR MARIE FONTAINE

Collectif Alpha

Le Collectif Alpha est une association active depuis plus de 40 ans dans le secteur de l'alphabétisation des adultes à Bruxelles. Il a le plaisir de vous annoncer la sortie de sa nouvelle publication : *Pratiques d'alphabétisation en bibliothèque*. Sous ce titre se dévoilent plusieurs projets menés par le Collectif Alpha avec différentes bibliothèques publiques. Leur point commun : amener des apprenant-e-s, des adultes peu ou pas scolarisés, à se familiariser avec la lecture (plaisir) dans ces lieux de découverte et de partage que sont les bibliothèques. Il s'agit d'ouvrir des portes vers cette « culture de l'écrit », qui dépasse de loin l'acte technique du « déchiffrage » ou de la recherche d'une information utilitaire précise, dans l'espoir que cela participe à des changements profonds – changements de pratiques et d'image de soi.

Le premier projet met l'accent sur la relation qui se noue autour des livres entre les parents et leurs tout jeunes enfants. Il est réalisé en partenariat avec la bibliothèque communale de Koekelberg. Le second favorise la rencontre par paires entre un-e bénévole passionné-e de livres et un-e apprenant-e en alphabétisation. Initié avec la biblio-

thèque communale de Saint-Gilles, il a lieu aujourd'hui dans plusieurs bibliothèques bruxelloises, grâce notamment à un partenariat avec l'association de volontaires « Âges & Transmissions ». Le troisième projet, enfin, amène le groupe à découvrir le livre sous toutes ses coutures et à réfléchir sur l'acte de lire. Il développe la complémentarité entre le travail de bibliothécaire et celui de formatrice et formateur en alphabétisation. Il implique, lui aussi, des bibliothécaires saint-gilloises.

Chaque atelier est présenté au travers du récit vivant d'une séance de travail, qui vous plonge au cœur de l'action. Ensuite, des focus sont faits sur certains éléments : les objectifs, les éléments-clés (prendre le temps, par exemple), le déroulement précis d'activités, la description du rôle des différents acteurs, les apports observés, que ce soit au niveau des apprentissages, du relationnel ou des pratiques culturelles, certains nœuds ou difficultés rencontrés, etc.

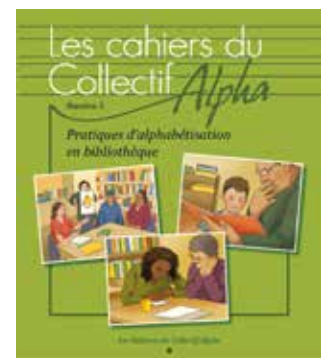
Les formatrices et formateurs qui partagent ces expériences passionnantes espèrent que cela vous donnera l'envie de les copier ou d'innover avec de nouvelles idées, vous qui avez envie de partager le plaisir de lire,

« Apprendre à lire à des adultes, ce n'est pas seulement leur donner les clés d'un acte technique, c'est aussi tenter d'en faire des lecteurs et lectrices qui prennent plaisir à se plonger dans les livres. »

que vous soyez enseignant-e, formateur.trice ou bibliothécaire. Une quatrième partie s'attardera d'ailleurs sur le choix des livres proposés à ces adultes en apprentissage de la lecture. Un blog prolonge cet ouvrage, notamment par le partage de vidéos, de nouvelles expériences et d'ouvrages coup de cœur des apprenant.es : <http://alphaenbiblio.wordpress.com>. Des rencontres sont prévues dans plusieurs bibliothèques au printemps 2019. Vous y êtes déjà les bienvenu-e-s. Ce sera l'occasion de découvrir la publication et d'échanger avec des acteurs impliqués sur le terrain dans ces actions. Belles occasions aussi de nouer des liens entre bi-

bliothèques publiques et associations d'alphabétisation pour, peut-être, mettre sur pied de nouveaux projets.

Vous trouverez sur le blog les dates de ces présentations, ainsi que toutes les infos utiles régulièrement mises à jour. ●



INFOS :

Pratiques d'alphabétisation en bibliothèque, Les cahiers du Collectif Alpha, n° 3, Les Éditions du Collectif Alpha, Bruxelles, 2018, 15,00 € + frais d'envoi. En vente, ainsi que de nombreuses autres publications, via le service librairie du Collectif Alpha (www.collectif-alpha.be). Achat sur place au Centre de documentation pour l'alphabétisation et l'éducation populaire (148 rue d'Anderlecht, 1000 Bruxelles), ou par envoi postal (commande à librairie. cdoc@collectif-alpha.be).

HOMMAGE ET HÉRITAGE

PAR FRANZ VAN CAUWENBERGH

historien de la BD

Publié en 1974 dans la collection « Graffiti » chez Albin Michel, l'ouvrage sur Gottlieb était épuisé, le voici complété de textes et d'interviews nouveaux et de documents graphiques parfaits. Un recueil de travaux qui comblera certainement bien des lacunes grâce à des sources bienvenues.

ENTRETIENS AVEC GOTTLIEB

- Repères biographiques, enfance et disparition du père

Marcel Gottlieb est né le 14 juillet 1934, d'une mère hongroise (Régine Berman) et d'un père transylvanien (Ervin Gottlieb). Ses parents émigrants juifs s'installent à Paris, où il vit comme un « titi ». Lors de la déclaration de 1939, son père est mobilisé, puis déporté en Allemagne, il ne le reverra jamais. Sa mère, ayant trouvé un travail de bonne, le place dans une ferme, les propriétaires sont antisémites, il en souffre. La guerre terminée, il revient à Paris : il a dix ans et est envoyé dans un home d'orphelins financé par les juifs hongrois, il est pupille de la nation. Au fil des ans, il entre à l'atelier de George Pichard (1920-2003, dessinateur et scénariste), excellent pédagogue ; il fait du lettrage pour l'agence Opera Mundi, tout en complétant sa culture BD en lisant bon nombre d'illustrés. Il effectue son service militaire jusqu'en 1957 et reprend son travail chez Winkler où il rencontre Claudie, sa future épouse, et livre ses premiers travaux édités en signant « Mar-Clau ».

- Les débuts à Vaillant

Grâce à Pierre Tabary, frère de Jean (illustre dessinateur d'*Iznogoud*, 1930-2011), il est engagé dans ce célèbre bimensuel, puis hebdomadaire, né en 1945 et qui se poursuit jusqu'en 1986 sous le label Pif. Il y crée *Nanar*, *Jujube*

et *Piette*, puis *Gai-Luron*, son chien intelligent, mais vachement je-m'en-foutiste (qui se poursuivra dans *Fluide glacial*), où il détourne les codes de la BD.

- L'entrée à *Pilote*, sa complicité et son admiration totale envers René Goscinny.

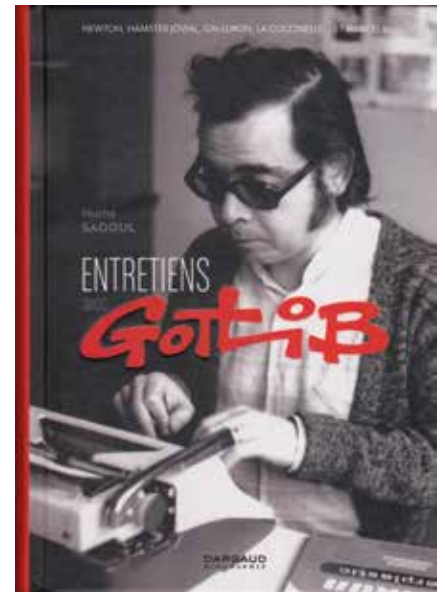
Vite apprécié par le rédac-chef du magazine le plus célèbre de la presse adolescente (qui, après ses multiples transformations et mutations, deviendra un mensuel adulte réputé, respecté et innovateur), il l'aide à croquer les plus que fameux *Dingodossiers*. Il poursuit, seul, avec la *Rubrique-à-Brac*, et des créations nombreuses en compagnie de Nikita Mandryka (*Clopinettes*), Alexis (Dominique Vallet, 1946-1977) qui illustre *Cinémastok*, réduites avec Gir (Jean Giraud, alias Moebius, 1938-2012) et Philippe Druillet.

- Influences musicales et amour pour Brassens et les Beatles

L'auteur traite souvent de la chanson et de la musique dans sa fameuse *Rubrique-à-Brac*, il est un fidèle lecteur de *Rock & Folk*, qui lui permet de découvrir Zappa, Santana, McLaughlin, Roxy Music, Yes, Bowie...

- Naissance de *Hamster Jovial*, l'*Écho*, puis *Fluide glacial*

Il avoue avoir toujours un faible pour les chefs, les patrouilles, le mouvement, tout ce qui tourne autour du scoutisme, parce qu'il trouve que c'est la chose la



plus affreuse qui ait jamais existé sur terre. *Hamster Jovial* est animé dans la revue musicale citée et se poursuit dans *L'Écho des savanes*, où le personnage présente un nouveau point de vue aigu et outrancier sur les rapports entre enfants et adultes. La création de l'*Écho* naît d'un déjeuner, en compagnie de C. Bretécher et Mandryka, au salon de la BD de Lucca en 1971. Un pari, fort heureusement gagnant, où l'image du père, tout ce qui empêche de devenir soi-même, est désormais niée, et où peu à peu l'image du censeur ne peut pas être autre chose qu'un « demeuré mental » avec un tas de refoulements, de tabous aberrants (p. 114). *Fluide glacial* naît en 1975, remporte un immense succès et fait du créateur de Newton, de Gai-Luron, de la coccinelle, de Burp et de bien d'autres icônes de l'humour libéré, l'auteur le plus adulé, celui ayant introduit la tarte à la crème sur la figure du sérieux raseur. ►

► BD EN BIBLIOTHÈQUE

Un ouvrage essentiel, indispensable à la profession, tant ses aspects sont plus que documentés et font l'objet de recherches pertinentes, à la pointe des informations les plus récentes, bien que se limitant à la France.

- Naissance de la bande dessinée

Une synthèse parfaite, les ouvrages de référence sont parfaitement analysés tant au niveau francophone qu'étranger (certaines références citées mériteraient d'être enfin traduites, à ce propos : les travaux de D. Kunzle, p 15).

- Les pays de la BD : mangas, comics ?

Un territoire vaste, encore trop méconnu, redécouvert dans les dernières décennies, indispensable à la lecture des multiples analyses et études publiées dès 1970.

- La BD « alternative »

De grandes nouveautés, nées depuis les années 1990. Sont signalés tous les éditeurs indépendants, prospecteurs et éditeurs des tendances nouvelles, le tableau mentionné p. 34 mérite largement le détour, car complet et parfait ; 42 références.

- Marché et tendances

État de surproduction, où l'intelligence des acteurs, lecteurs, éditeurs et libraires a un rôle important dans l'information, vu la multiplicité des parutions et l'évolution vers le secteur adulte.

- Perception culturelle

Analyse intelligente du lectorat, de son pouvoir d'achat et de ses pratiques en bibliothèques, souvent mieux informées et documentées, malgré des contraintes de classement, d'espace, de format et de budget. Un historique remarquable et complet raconte le combat né d'amateurs cultivés pour mener cette culture du verbe et du dessin à l'appellation de neuvième art (p. 52-55), désormais entrée dans les musées au niveau de ses témoignages les plus prestigieux (patrimonialisation).

- Panorama des revues

Les publications tant pour enfants qu'adolescents ou adultes sont enfin détaillées et répertoriées et causent quelques problèmes au niveau de leur archivage.

- BD numérique

Existence depuis les années 1990, connaît son essor fin des années 2000 (p. 69). Problèmes de financement et naissance des blogs, mais frilosité des éditeurs papier et du secteur bibliothèque, sauf institutions, rares, mais performantes.

- Classification et marges

Classification décimale de Dewey contrariée par le format, le roman graphique, la notion de série, le passage de l'adolescence à l'âge adulte selon l'étendue publiée, les collections de revues et fanzines, les livres objets ou précieux, les définitions existantes..., on est loin de la simplification !

- La BD documentaire, un nouveau public

Un rappel où sont cités les héritiers de l'imagerie d'Épinal, mais aussi les pionniers : *Les Belles Histoires de l'Oncle Paul*, écrites par Octave Joly (mais où est ignoré le travail d'Y. Duval au niveau de *Tintin*) et les multiples collections nées des BD autobiographiques, reportages et des revues spécialisées. Par exemple : *La Revue dessinée*, née en 2013, et les collections de type historique, récits de voyage ou mémoriels, biographies, vulgarisation scientifique et essais politiques et philosophiques, posant des problèmes de classement.

- La BD en bibliothèque universitaire

Sont recensées les rares bases de données, tant en bibliothèques que d'archives (d'auteurs prestigieux), de par le monde. Le Centre belge de la BD, à Bruxelles, est judicieusement mentionné.



- Ressources et modalités d'expositions

Citation des revues spécialisées au niveau de l'information des parutions, aussi bien gratuites que payantes ou en ligne, outils indispensables pour le bibliothécaire curieux et les générations à venir, tant le tsunami d'albums, études, fanzines et revues diverses est de plus en plus vaste (p. 123-128).

Une publication que doivent posséder toutes les bibliothèques, tant cette étude dirigée de main de maître par Maël Rannou est amenée à rendre des services notoires. ●

› **Numa SADOUL, *Entretiens avec Gotlib***, Dargaud, 2018, 140 pages, 18,99 €.

› **Maël RANNOU (sous la dir. de), *Bande dessinée en bibliothèque***, Éditions du Cercle de la librairie, 2018, 176 pages, 35,00 €.

EMOTIONS ET COULEURS

PAR PASCAL DERU
formateur en ludothèque

LE MONSTRE DES COULEURS

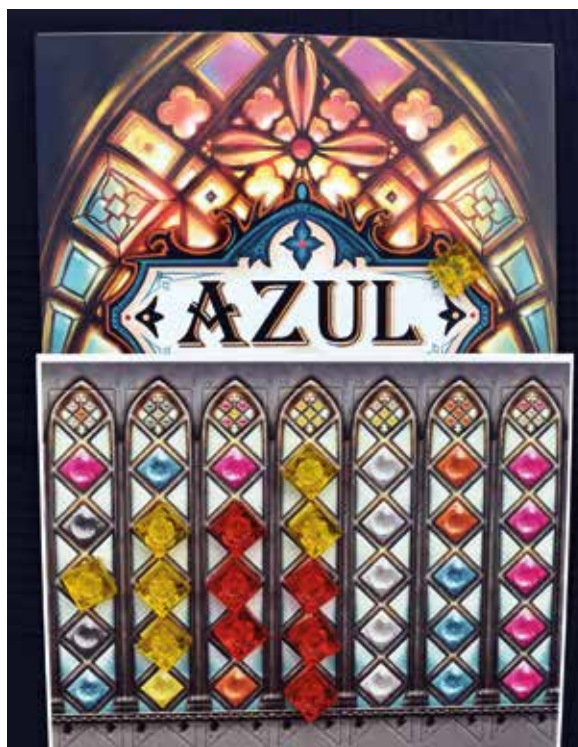
Dans le même élan que le livre d'Anna Llenas qui l'inspire (éditions Quatre Fleuves), *Le Monstre des couleurs* permet aux enfants de jouer avec leurs émotions et de les maîtriser un tant soit peu en les rangeant dans des bocaux. En compagnie de deux grandes figurines (un monstre en bois de 10 cm de haut et une petite fille assortie), ils explorent les six cases colorées d'un plateau. Chacune représente un arrêt dont la teinte et le motif permettent aux jeunes enfants d'exprimer ce qu'ils ressentent. « Est-ce que le monstre aime s'arrêter sur la case noire avec les fantômes ? Que ressens-tu quand il arrive sur la case jaune pleine de soleil ? »

Chaque case, par sa couleur, évoque un univers assez large pour que l'enfant puisse exprimer quelque chose sur ce qu'il voit et chercher très simplement sur l'étagère le bocal dont l'étiquette porte la même couleur. Quand il aura grandi, avec l'aide d'un adulte, il pourra peut-être nommer son ressenti en citant une émotion (joie, peur, envie...) et monter le niveau du jeu en découvrant par hasard ou grâce à sa mémoire le bocal dont le verso caché correspond à l'univers qu'il visite. Pour 2 à 5 joueurs. (Éditions Purple Brain, distribution Asmodée, environ 20,00 €.)

SAGRADA

Dans l'univers des couleurs, ne ratez pas *Sagrada*. Ce jeu s'inscrit dans la droite ligne de *Azul*, sans lui ressembler. Chaque joueur compose le vitrail d'une cathédrale en y insérant des

morceaux de verre représentés par des dés de couleurs différentes. À tour de rôle, chacun puise deux dés parmi ceux qui sont lancés et complète son vitrail. Deux consignes le guident : en premier, une trame personnelle glissée dans l'épaisseur de son plateau personnel



qui le contraint à poser certaines couleurs ou certaines valeurs de dé à des endroits précis. En second, des règles de jeu communes à tous, à savoir que des couleurs ou des valeurs semblables ne peuvent jamais se toucher orthogonalement (orthogonal = verticalement et horizontalement). Pour le dire autrement, deux dés violets ou deux dés de valeur 5 ne peuvent pas être posés côte à côte.

Mais le jeu titille bien plus notre élan de constructeur. De la même manière qu'un artisan dispose d'outils, le jeu met à la disposition des participants

un certain art de contourner la règle. Ainsi, moyennant paiement, l'un utilisera la face opposée du dé qu'il choisit ; l'autre dérogera à la règle habituelle des placements ; un troisième échangera son dé contre un de ceux qui font partie de l'écoulement du temps...

En fin de partie, le score de chacun s'établit selon un objectif personnel et secret (exemple : tous les dés rouges lui rapportent des points) et selon des objectifs qui varient d'une partie à l'autre : par exemple, 6 points pour une ligne horizontale avec des couleurs différentes ou encore autant de points que de dés de même couleur positionnés en diagonale. Puisant une inspiration certaine dans le sudoku, *Sagrada* s'en éloigne pleinement par sa fantaisie, ses couleurs et la diversité de ses règles. En tout, un régal ! Pour 2 à 4 joueurs, à partir de 10 ans. (Éditions Matagot, environ 40,00 €.)

LES VITRAUX DE SANTA

Tout aussi lumineux, *Azul 2*, s'il peut ainsi être appelé, ne décevra pas les nombreux aficionados du jeu qui les a émerveillés en 2018. Cette nouvelle boîte ne contient pas une extension, mais bien un jeu à part entière. Comme *Sagrada*, il se joue sur le thème des vitraux. Il emprunte à *Azul* le système de la pioche circulaire et le glissement des pièces... puis s'en différencie nettement par deux éléments qui rendent le jeu plus complexe : d'une part, des plateaux en forme de colonnes verticales qui peuvent se mélanger et qui renouvellent bien les parties ; d'autre part, la présence d'un artisan que le joueur fait progresser selon sa stratégie.

► SHADOWS AMSTERDAM

Mélangant l'intuition visuelle de *Dixit* et le système des indices de *Mysterium*, ce nouveau jeu de l'éditeur Libellud oppose deux équipes dirigées par deux maîtres. La mécanique du jeu s'inspire de *Code Names* : chaque équipe reçoit de son guide des indices sous forme de cartes illustrées. En les observant et en les comparant aux cases du plateau, les joueurs peuvent ainsi découvrir le parcours que leur pion doit suivre, éviter les cases interdites ou dangereuses et parvenir sur celles qui leur permettent de marquer des points. Un jeu n'en étant pas un autre, *Shadows* s'écarte des jeux précités par une mécanique où les deux équipes jouent en même temps et par des objectifs communs dont le bénéficiaire reviendra au premier arrivé.



mime. Chaque tour de jeu finit par un moment dédié au mandala collectif dont l'enfant colorie une partie.

Dans *Zémos*, l'adulte présent est le gardien du respect et de la bienveillance. Il aide à s'exprimer, promeut l'empathie et la tolérance. Par son graphisme, le jeu

moustique, prend son pied droit dans la main droite et tend le bras gauche vers l'avant...

Sorti du cœur de la fleur, l'enfant accède ensuite à des cases où, selon la couleur, les postures se font seul ou à plusieurs : respirer 10 fois en s'appuyant

sur un autre enfant en position du caillou ; devenir des arbres silencieux en se plaçant côte à côte, se prendre par la taille et élever ensemble les bras extérieurs... Chaque carte est très explicite et détaille clairement l'enchaînement des postures qui permettent de réaliser la figure. Les belles aquarelles de Lucia Benito montrent à l'enfant le résultat final. Ainsi, chacun sait ce qu'il cherche à devenir et jusque dans quelle beau-

té la posture le transforme. Créé et fabriqué en Europe, ce jeu se trouve dans les boutiques spécialisées ou sur commande en écrivant à yoga@santosha.be. (Environ 25,00 €.) ●

ZÉMOS

Éditée par Zébulon, cette boîte de format moyen propose un parcours coopératif au cours duquel nous partageons nos ressentis, mimons des émotions et créons une œuvre collective.

Vingt et une tuiles rondes sont posées en cercle sur la table. La plupart cachent une action, six d'entre elles affichent un miroir. Les actions sont diverses : certaines invitent à exprimer ce qu'on ressent dans une situation précise, d'autres à réinventer la vie en utilisant une baguette magique, d'autres encore à formuler un vœu secret. Ainsi, l'enfant revisite les événements de son quotidien : « qu'est-ce que tu n'aimes pas à l'école ? Quelles sont tes qualités ? Quand as-tu envie de pleurer ? Qu'est-ce qui te gêne chez les autres ? Qu'est-ce que tu aimes toucher ? »

Ailleurs, la case visitée invite l'enfant à s'identifier à un animal, à écrire un mot rigolo, à dessiner un arc-en-ciel. Les cases miroir révèlent à l'enfant une émotion qu'il tente d'exprimer par un

s'adresse aux enfants entre 4 et 9 ans. L'auteur, Alexandre Dua, travaille depuis plusieurs années dans des boutiques de jeux et connaît d'expérience les ficelles des meilleures boîtes. On retrouve dès lors dans *Zémos* un savoir-faire et une fluidité que vous apprécierez. Pour 2 à 6 joueurs. Renseignements sur www.zebulon.be. (Environ 25,00 €.)

YOGAKIDDY

Le yoga pour les enfants fait doucement son chemin et il n'est plus rare, dans les écoles alternatives, d'en éprouver le bienfait lors d'un moment d'intériorité en début de journée.

Par ailleurs, si l'endroit préféré de l'enfant est l'univers du jeu, c'est évidemment une très bonne idée de relier une initiation au yoga à ce lieu essentiel. Sur le plateau de ce jeu créé par Julie Van Brabant, une fleur de lotus nous accueille et invite à la partie. Les premières cases parcourues par les pions invitent à des postures d'échauffement, comme dans une vraie séance de yoga. Ici, l'enfant devient un oiseau, entrelace les doigts des deux mains dans le dos et étire les bras. Ailleurs il devient un

PASCAL DERU, AUTEUR DE LIVRES SUR LES JEUX

Notre chroniqueur Pascal Deru, anthropologue et fondateur du magasin de jeux Casse-Noisettes à Bruxelles, est aussi l'auteur de plusieurs excellents livres sur les jeux : *Le jeu vous va si bien* (2006, épuisé), *Merci le jeu* (éd. l'Instant présent, 2016) et récemment *64 jeux d'écoute, de confiance et de coopération* (éd. Souffle d'or, 2018). Le jeu n'est pas un simple divertissement pour l'auteur, mais également un art de vivre, qui crée des liens positifs entre les gens. *64 jeux* est un livre pratique, abondamment illustré, qui présente par exemple les jeux *Dooble*, *Le crayon coopératif*, *Mölkky*, *Les tours en kapla*, etc. À découvrir !
F. Richter

MAX VANDERVORST,

30 ANS DE LUTHERIE SAUVAGE

PAR LAURENCE BERTELS

écrivain, journaliste à *La Libre Belgique*

Inventeur fou, bricoleur génial, polyinstrumentiste avant-gardiste, sans doute est-il tout cela, et plus encore, ce cher Max Vandervorst, illustre inconnu au sens littéral du terme, né pour faire résonner le monde.

Trente ans, en effet, que son nom circule en Communauté française, qu'il emballe les salles avec des spectacles aussi toniques, déjantés et poétiques que *L'Homme de Spa* ou *L'Orchestre de papier* et qu'il fait partie intégrante du paysage artistique. Dans le milieu, comme on dit, tout le monde le connaît. Ailleurs, en revanche, son nom n'évoque parfois rien.

Raison de plus pour tendre l'oreille vers cet homme qui fête, durant toute cette saison, de La montagne magique aux Riches-Claires, en passant par le 140, ses 30 ans de Pataphonie sauvage, un univers qui a permis à des milliers de spectateurs de voyager bien plus loin qu'ils l'espéraient. Car, avec quelques cartons, des bou-

teilles en plastique vides et son éternel grain de folie, cet homme-là vous écrit une *Symphonie d'objets abandonnés*. Carrément.

Il suffit de le voir dans un champ, souffler dans un arrosoir, ou plutôt un saxosoir, en direction d'une vache, pour prendre la mesure de son talent. À moins qu'il préfère pincer les cordes d'un seau à charbon devenu guitare, s'entourer d'un collier de bouteilles en plastique ou frapper sur des percussions en carton qui résonnent comme autant de boîtes de poudre à lessiver.

Retour sur 30 ans de carrière qui nous ont valu des spectacles aussi fabuleux, et chaque fois différents, que *L'Homme de Spa*, *L'Orchestre de papier*, *Symphonie d'objets abandon-*

nés, *Patafrica...* Sans oublier le dernier-né, ce *Tragawdougoutrrrr – Ode au Gaffophone*, qui fit sensation, au Bozar, dans le cadre du Festival de la bande dessinée en 2017. Un événement unique tellement réclamé que le concert fut rejoué à l'Aula Magna ou aux Riches-Claires pour un Nouvel An détonnant ! Tout cela suite à un pari un peu fou, une demande de Thierry Tinlot et de Frédéric Jannin, de créer un gaffophone en hommage au personnage de bande dessinée qui lui est cher.

UN POT DE FLEURS SUR LA TÊTE

Comment l'aventure a-t-elle commencé ?

Plusieurs versions existent. On raconte, par exemple, qu'un jour de grand vent, un pot de fleurs lui tomba sur la tête : l'impact du choc et la retombée des éclats sur le pavé lui révélèrent sa vocation de polyinstrumentiste et de luthier sauvage.

Ou encore, et peut-être plus sérieusement, qu'une première expérience laborieuse, la fabrication d'une guitare en MDF, avec son père lorsqu'il était adolescent, aurait pu tuer sa vocation dans l'œuf. Mais puisqu'il semble désormais acquis que la mission sur terre de Max Vandervorst, sympathique gaillard, avec sa tignasse aujourd'hui grisonnante, son regard intelligent et son air débrouillard, était bel et bien de chatouiller nos portugaises, l'amour de la musique a vite pris le dessus. Après quelques années de clarinette à l'académie, la tentation était grande de ré-



Conference with the cows par Max Vandervorst © Melisa. Stein.

- ▶ itérer l'expérience en mettant un bec de clarinette sur un arrosoir pour en sortir un son. Et réaliser que, non seulement c'était beau, mais qu'en prime, cela fonctionnait très bien ! Un miracle, en réalité, qui continue chaque jour de l'émerveiller. Comme cette tendresse qu'il nourrit pour tous ces objets prétendus fichus, vieillis, usés, inutiles...

DANS LE MONDE ENTIER

Depuis, Max Vandervorst, ce roi de la récupération, a joué dans le monde entier et a largement prouvé qu'il était possible de rendre aux emballages leurs lettres de noblesse, de leur offrir une deuxième vie, de sauver la terre, toutes proportions gardées, de déchets inutiles et de se frayer un chemin avec quelques idées, un peu de talent et beaucoup d'obstination. Voilà comment naîtront, dans *L'Orchestre de papier*, par exemple, une corne de brume, une vuvuzela, des maracas – à ne pas confondre avec ceux en pots de yaourt réalisés à l'école maternelle –, une guitare électrique façon Bo Diddley. Ou ce grand échantillonneur acoustique, conçu pour la Maison de la Pataphonie, clin d'œil à peine déguisé à son homologue électronique, le sampler. « Conçu à base de cloches, casseroles, gourdes métalliques, pots de fleurs, de boîtes de conserve ou bouteilles en verre, l'engin est plus proche, au niveau du jeu, du carillon que du clavier. Max Vandervorst conseille donc à ses probables utilisateurs d'y jouer plutôt *Frère Jacques* que le premier concerto de Rachmaninoff », peut-on lire dans *Nouvelles Lutheries sauvages* (éd. Alternatives), matière dans laquelle ses ouvrages servent de référence. Ses livres ont inspiré quantité de projets artistiques en Europe et ailleurs. Max Vandervorst intervient régulièrement comme formateur dans les CFMI français et anime des workshops internationaux – Torino, Montreux, Barcelone, Paris...

« On n'invente rien, en réalité, car on a toujours fait de la musique, en soufflant, en tapant et en pinçant pour les percussions, les vents et les cordes », nous confie le musicien avec la modestie qui le caractérise.



Violon à clous par Max Vandervorst © Melisa Stein

LA MAISON DE LA PATAPHONIE

Dès ses débuts, des artistes comme Christian Merveille ont cru en lui et lui ont réservé une place de choix dans leurs concerts. Il doit aussi beaucoup à Mirko Popovitch, qui l'a encouragé à poursuivre. Très présent dans le secteur du jeune public, un peu par erreur d'aiguillage – une erreur qui fit et fera encore le bonheur de nombreux enfants –, Max Vandervorst s'adresse à tous les publics de tous les pays. Plusieurs comédiens, comme Alain Moreau du Tof théâtre, dont il est le complice depuis toujours, font également appel à lui pour composer des musiques qui donnent aux spectacles leur précieux supplément d'âme.

Il est donc loin le temps où les élèves faisaient mine de se boucher le nez lorsqu'il leur racontait qu'il avait ramassé ses bouteilles dans des poubelles. Aujourd'hui, Max Vandervorst, écologiste avant l'heure, est dans l'air du temps – ce dont il n'a cure, sinon pour voir son credo partagé –, accompagne les ministres pour leurs discours, ou accueille le roi de Hongrie pour sa visite officielle dans la ville de Dinant, terre natale d'Adolphe Sax, où se trouve la Maison de la Pataphonie dont il est le concepteur.

Poussons donc la porte de cette étonnante demeure qui fait la fierté de la ville mosane, dont la cote touristique ne cesse d'ailleurs de grimper. Ce qui, indirectement, accroîtra encore la notoriété de l'artiste. Pour imaginer les lieux, ce musée interactif et ludique,

rien de tel que la définition qu'on y trouve, à savoir : « Pataphonie : géo., royaume musical aux frontières ondulantes. La musique y est célébrée au quotidien, sauf le 21 juin qui est la fête du silence. On y accède par le soupier d'une porte, une promenade au clair de la lune un soir de poubelles dans les rues de Bruxelles, en

interprétant *Plaisir d'amour* sur une gamme de pots de fleurs dans le garden center du Brico... ; psycho., envie irrésistible et quasi pathologique de faire résonner le monde. »

Faire résonner le monde... Une magnifique idée qui est sans doute le seul, le vrai, le plus beau rêve du poète.

MODE D'EMPLOI DE L'ARTISTE

Le saxosoir : le véritable père du saxosoir est ce jardinier africain, qui en période de sécheresse totale parvint à maintenir une végétation luxuriante dans ses parterres, en jouant tout simplement de la musique pour faire pousser les fleurs.

Le guidon-flûte : c'est l'instrument fétiche des musyclistes ; il leur permet d'interpréter toutes les mélodies. Pour les débutants, commencer par un vélo d'appartement. Il suffit, pour réaliser ce petit bricolage qui donne de la grande musique, de percer un trou (diamètre 10 mm) aux environs du tiers de la longueur du guidon dégagé de ses poignées, afin que les extrémités soient ouvertes. Pour en jouer, il faut souffler dans le trou comme dans celui d'une flûte traversière. On peut aussi se servir des pouces pour boucher les ouvertures. En option, une paire de sonnettes bien choisies en fonction de la tonalité du guidon. ●

INFOS :

Maison de la Pataphonie (centre culturel de Dinant), rue Grande 37, 5500 Dinant. Tél. : 082/21 39 39 – Fax : 082/22 72 43 ou info@ccrd.be.

ALBUMS DÉCALÉS

PAR MICHEL DEFOURNY
maître conférencier à l'ULg

Voici trois albums qui racontent des histoires farfelues dans d'étonnants styles graphiques. Ils font écho, de près ou de loin, à de grands textes, épopée homérique, contes de Perrault, Grimm, Andersen, mésaventures de Pinocchio...

L'AUTRE VOYAGE D'ULYSSE, PAR BRUNO HEITZ

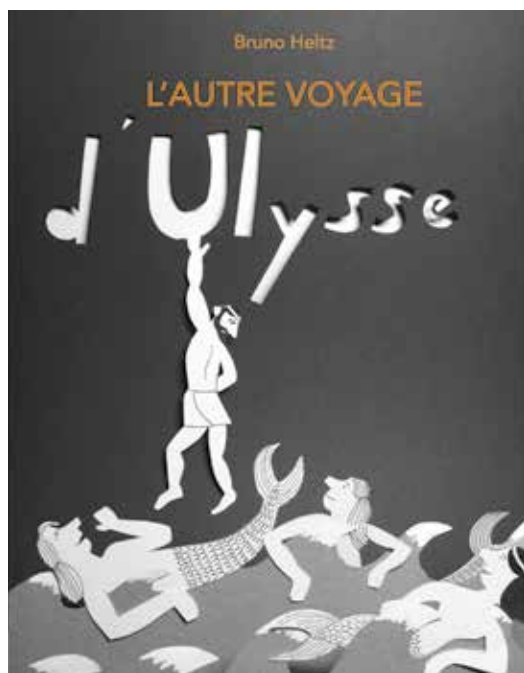
On connaît l'*Odyssée* et les errances d'Ulysse qui, après la guerre de Troie, peina à regagner sa patrie. Ce que l'on ignore, par contre, c'est que ce grand guerrier fit un « autre voyage » avant de retrouver sa fidèle Pénélope. Nous ne savions pas que l'intrépide marin avait traversé d'autres épreuves. La chose nous est révélée par Bruno Heitz. Devenu héros de papier, arraché à un pop-up par un lecteur irrespectueux, projeté sur le sol d'une chambre d'enfant, au milieu d'objets menaçants, Ulysse tenta de trouver son salut en se glissant entre les pages d'albums éparpillés sous le lit. Les personnages qu'il

y rencontra étaient aussi étranges ou dangereux que ceux de la mythologie grecque. Dans le premier de ces livres, il aperçut un ogre, un chat botté, un loup déguisé en grand-mère... Alors qu'il fuyait dans un deuxième livre, sept chevreux refusèrent de lui ouvrir la porte de leur maison ; sa patte n'était pas assez blanche. Et dans le troisième volume, il s'en fallut de peu qu'il ne fût enflammé par l'allumette qu'une fillette tenait à la main. Toutefois, dans ce recueil de contes, Ulysse fit la connaissance d'un petit soldat de plomb. Entre héros, l'entente fut immédiate et Ulysse suivit le conseil de ce nouvel ami : « Va au chapitre suivant, quelqu'un saura t'aider. » C'était une petite sirène qui, pour lui, se mit à chanter. Et parce

qu'elles « se comprennent à travers les eaux, à travers les siècles, à travers les histoires », les sirènes de l'épopée grecque sortirent de leurs pages et délivrèrent Ulysse de sa malédiction.

Pour nous embarquer dans son dernier livre, Bruno Heitz travaille le papier. Il a bricolé en 3D un vaisseau grec, reconnaissable à sa voile carrée et au dessin de son œil protecteur à la proue. Il a silhouetté les personnages qu'il a ensuite découpés et mis en situation. Afin d'enrichir les atmosphères, de préciser les lieux ou les moments, quelques accessoires ont été ajoutés, une brique Lego égarée sous le lit, des colonnes cannelées aux chapiteaux ioniques ou encore ce feu qui réchauffa la conversation des deux vaillants soldats. Le tout, mis en scène, fut alors photographié, en noir et blanc, avec une attention particulière réservée à la lumière et aux ombres. Le résultat est superbe.

Par-delà le plaisir littéraire des rencontres inattendues et par-delà l'hommage rendu à Homère, à Perrault, aux frères Grimm, à Andersen, l'album invite à s'interroger sur le statut de superhéros. Ulysse paraît bien fragile dans cette version. Il connaît la peur et l'échec. Il est incapable de défendre un enfant qui va se faire croquer, il se cache, il fuit. Sans l'aide des sirènes, aurait-il pu regagner Ithaque et retrouver Pénélope, qui ne manque pas de s'interroger sur l'identité de la petite sirène dont il lui arrive de rêver ?

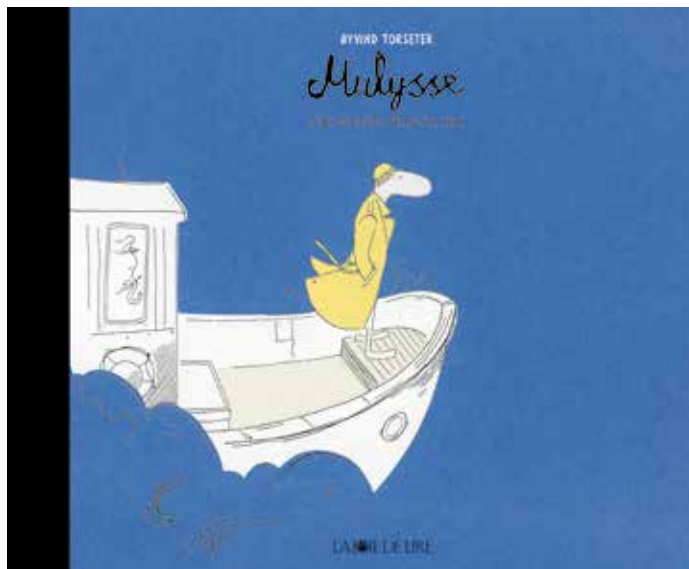


LES PÉRIPÉTIES DE SIDONIE, PAR RENAUD PERRIN

La nuit est tombée sur l'atelier de menuiserie. Tandis que les outils sont bien rangés, une scie âgée s'apprête à raconter sa vie afin de les endormir. Que d'aventures elle a connues ! Que de rencontres elle a faites : un menuisier ▶

► et son fils, sorte de Pinocchio dont elle a raccourci le nez, une bûcheronne spécialisée dans la coupe en rondelles de citrons qui firent rouiller ses dents, un pinceau répondant au doux nom de Leo qui lui fit visiter l'atelier de son maître Léomard de Vinci. Elle a connu la scène, où elle participa au numéro d'une magicienne et fit vibrer sa lame sous la caresse d'un archet. Ultime péripétie, un poisson-scie l'avalait ! Et, ô surprise, dans le ventre de celui-ci, elle retrouva ses anciens camarades qu'elle libéra d'un coup de dents. Et tous de regagner la terre ferme... Ainsi s'achève l'histoire abracadabrante de Sidonie, que conte Renaud Perrin dans des vers où les mots sont *sau-scie-ssonés*, une contrainte que l'auteur s'est imposée, initiant par là les enfants à l'Ouvroir de littérature potentielle, l'Oulipo si cher à Raymond Queneau et Georges Perec. En additionnant le dernier mot des trois premiers vers de chaque quatrain, on obtient un mot nouveau. Ainsi, « cinéma » est le résultat de la combinaison de « scie », de « nez » et de « mât » ; « sorcières » est composé à partir de « sort », de « scie », et d'« air ». À noter que le mot « scie » est répété sans cesse, parallèlement à la représentation de l'outil, visible partiellement ou en entier, sur chacune des doubles pages. Par ailleurs, le bois est omniprésent dans les planches illustrées par l'auteur, qui s'est inspiré de jouets traditionnels : pantins articulés, jeux de construction, figurines découpées... Quant aux gouaches, elles font référence aux créations du plasticien futuriste Fortunato Depero pour la composition des personnages. Elles renvoient également aux albums des constructivistes russes, qui célébrèrent les outils et le travail des artisans, d'Evguenia Evenbach à Vladimir Lebedev. On reconnaîtra, dans le phare qu'éclaire Léomard, celui que dessina Boris Prokovski pour *Mon*

petit livre sur la mer et sur le phare de Vladimir Maïakovsky. Les citations ne manquent pas. S'il est question de bande dessinée dans le texte, qui voit-on sur l'image ? L'un des frères Dalton ! La cheville de Léomard est tatouée : surmontant la lettre « J » se profile un visage de femme. Et dans ce paysage quelque peu rétro, le présent est bien là, avec une tablette et un site ! Alors que l'album s'ouvrait sur la présentation des outils, il s'achève avec leur disparition. Ne reste que leur trace, blanche sur fond noir, accompagnée d'un numéro. Que le lecteur se reporte à la page correspondante, il les reverra en action, dernier jeu dans un album résolument ludique.



MULYSSE, TÊTE DE MULE PREND LA MER, PAR OYVIND TORSETER

Que chacun s'accroche, l'histoire que voici est plus tordue encore que celle des deux albums précédents ! Pas de bol pour Tête de Mule, qui porte bien son nom ! Il a perdu son emploi de garçon coiffeur tant il se montrait peu doué. Pire, le voilà expulsé de son appart. Et s'il veut récupérer ses affaires stockées dans un container, il lui faudra déboursier la somme de 70 000 couronnes. Gagné par la déprime, le malheureux cherche quelque réconfort dans une taverne fréquentée par la faune du port. Le hasard se fait sympa. Il y rencontre une jolie barmaid et

un richissime collectionneur en quête d'un complice intrépide pour une expédition maritime. Une pièce rare manque à son musée privé : le plus gros œil du monde. Pas d'hésitation ! Tête de Mule tentera l'aventure, d'autant que la récompense promise s'élève justement à 70 000 couronnes. Il sera pilote, cuistot, matelot au service du capitaine. Les recherches se poursuivent avec méthode jusqu'au moment où les choses se compliquent : présence d'une passagère clandestine, maelstrom provoqué par une baleine cyclope, fuite en hélicoptère du capitaine, naufrage du rafiote... Échappant à la noyade, les deux survivants se retrouvent sur une île déserte où ils affronteront le monstre géant qui veille sur le fameux œil caché au fond d'une grotte. On n'en dira pas plus. Sachez seulement qu'un beau tatouage d'amour sur le bras de Tête de Mule conclut l'aventure ! L'alternance de cases de BD en noir et blanc où le trait est esquissé avec légèreté, minutie et vivacité et de grandes illustrations en couleurs souvent surchargées de détails, quelquefois composées de collages, confère au récit un rythme soutenu au service des rebondissements surprenants, dramatiques, loufoques, absurdes, poétiques, rocambolesques qui caractérisent l'œuvre de cet étonnant créateur norvégien. ●

- › **Bruno HEITZ**, *L'Autre Voyage d'Ulysse*, Le Genévrier, 2018, 48 pages, 14,00 €.
- › **Renaud PERRIN**, *Les Péripéties de Sidonie*, éditions du Rouergue, 2018, 48 pages, 16,00 €.
- › **Oyvind TORSETER**, *Mulyssse*, La Joie de lire, 2018, 160 pages, 24,90 €.

ROMANS INITIATIQUES

PAR DANIEL DELBRASSINE

chargé de cours à l'Université de Liège

La structure du récit initiatique sert de matrice à de nombreux romans récents adressés à l'adolescence. Parce que la fiction, en tant qu'instrument de mise à distance, agit comme un mécanisme de protection du lecteur adolescent, que l'on initie ainsi à l'art, l'amour, la souffrance et la mort.

Beaucoup de romans adressés à la jeunesse présentent une intrigue qui vise à former et initier le lecteur, mais toujours de manière implicite et voilée¹. Certains vont jusqu'à suivre un canevas inspiré de l'initiation au sens anthropologique : c'est le cas du roman suédois *Le Jazz de la vie* (2018), dont la structure correspond au modèle séparation-réclusion-métamorphose défini par l'ethnologue Barbara Glowczewski².

LE JAZZ DE LA VIE, PAR SARA LÖVESTAM

Sara Lövestam (née en 1980) a reçu le Grand Prix de littérature policière 2017 pour *Chacun sa vérité* (Pocket), qui met en scène Kouplan, un détective privé, migrant illégal en Suède. *Le Jazz de la vie* (*Hjärta av jazz*, 2013), son premier roman adressé aux adolescents, raconte la rencontre entre Alvar, 90 ans, et Steffi, 15 ans, autour de la musique. Cette mise en scène de la transmission entre générations s'opère à propos du jazz, mais l'intrigue se dédouble pour nous présenter en parallèle le chemin d'Alvar et celui de Steffi vers la reconnaissance, dans un va-et-vient entre la Suède des années 1940-1950 et celle d'aujourd'hui.



Isolée et victime de harcèlement à l'école, Steffi souffre de la xénophobie qui s'est banalisée dans son collège rural (réclusion), au point qu'elle en vient à préférer la maison de retraite d'Alvar à son école (séparation). Lors d'un concert de jazz (révélation) auquel elle assiste à Karlstad, elle reçoit un chapeau (marque) de « zazou » offert par Alvar et commence à se forger une nouvelle identité (métamor-

phose), surtout grâce à la musique, son projet de vie : « Steffi n'est plus la même. La victime de harcèlement est restée à Björke, c'est la zazou qui parcourt les tunnels [de Stockholm en métro] » (p. 145). Elle réussit le concours d'entrée au lycée de Stockholm (épreuve) et reçoit d'Alvar une clarinette (don). Le concert donné à la maison de repos (fête de clôture) installe Steffi dans un nouveau statut et elle quitte son collège.

Dans ce récit agencé comme une initiation où la musique joue un rôle central, S. Lövestam nous présente cet art comme l'instrument d'un dépassement de soi. Elle traite très réalistement du harcèlement scolaire et présente les rapports entre les générations sous un jour original.

ET DERRIÈRE LES NUAGES, PAR PASCALE PERRIER

La couverture pourrait faire croire à un roman d'alpinisme, mais il s'agit plutôt d'un récit sur la responsabilité face à la mort. Les fragments de vie recueillis et livrés par Leila pour nous « aider à grandir, si un truc approchant [nous] arrive. Ou pas. » (p. 5) démarrent avec un narrateur de 18 ans qui nous avoue son fait dès les premières lignes : « ... j'ai tué quelqu'un. Il est mort à cause de moi. Pour de vrai. »

Détruit par l'accident mortel de son ami Antoine, suite à une imprudence en haute montagne, ce narrateur « va jouer à faire semblant de vivre » (p. 14) et fuir le village. Sans domicile à Lyon, il rencontre Leila, elle aussi en rupture avec les siens. La vie à deux dans un squat leur permet de construire une amitié hors norme, qui sera la clé de leur transformation, chacun suivant alors le cours de sa vie. Pour le narrateur, l'écriture fonctionne comme une catharsis, et son retour à Chamonix déclenche les pleurs. Il ►

- comprend quelle est sa raison de vivre : « Mes montagnes, au final, elles font partie de moi... » (p. 154). Roman du deuil et de la responsabilité, *Et derrière les nuages* repose sur le carnet intime d'un adolescent qui surmonte sa peine et assume le pire des fardeaux. Comme le très beau *La Messe anniversaire* d'Olivier Adam (2003), ce récit initie le lecteur à la mort, non pas celle – prévisible – d'un adulte plus âgé, mais celle d'un alter ego adolescent.

CARIBOU BABY, PAR MEG ROSOFF

On connaît surtout Meg Rosoff pour son roman *Maintenant, c'est ma vie* (*How I Live Now*, 2004) et pour son prix Lindgren en 2016. Mais *Caribou baby* (*Moose Baby*, 2013) risque de surprendre un peu ses lecteurs. Ce très court récit (94 pages) développe un thème fréquent dans le roman pour ados, la grossesse adolescente, qui a donné quelques classiques, comme *Cher inconnu* (B. Doherty, version originale en 1991) et *Les grands sapins ne meurent pas* (D. Demers, 1993).

Dès les premières lignes, on se retrouve à la maternité :

« Regard mauvais de la sage-femme : - À votre âge, on a généralement du mal à s'attacher à son nouveau-né.

Et puis, comme si cela lui arrachait la langue de l'admettre :

-Mais ça viendra. » (p. 7)

Le problème, c'est que ce bébé ne ressemble pas à ce que l'on attendait... L'obstétricien y va de son explication : « On a eu un petit nombre de naissances pas techniquement *homo sapiens* cette année, a-t-il ajouté. C'est assez rare, surtout des caribous. On ne sait pas trop pourquoi. » (p. 9)

Derrière l'énormité imaginée par l'auteure, on devine sans mal les déceptions de l'enfantement chez une adolescente de 17 ans, lâchée peu à peu par le père du rejeton, secourue par les adultes de son entourage, mais surtout débordée par la pulsion de vie de sa progéniture. Dont l'adolescence se manifeste très vite, d'ailleurs : « La seule chose qui le fascinait, c'était les

documentaires animaliers sur Nature TV. Il pouvait regarder ça pendant des heures, dans le seul espoir d'apercevoir une petite nana caribou à poil. Mon fils devenait un ado sombre et ronchon. Maman me disait que j'avais été exactement pareille. » (pp. 69-70) La métaphore du caribou pousse jusqu'à la caricature le décalage entre le bébé rêvé et celui que l'on enfante dans la « vraie » vie, et le roman opère comme un retour à la fable animalière, dont la leçon fonctionne ici aussi au service de l'initiation des jeunes lecteurs.

LA VIE COMMENCE AUJOURD'HUI, PAR CHRISTOPHE LÉON

Clément, le narrateur adolescent imaginé par Christophe Léon, est handicapé tétraplégique, mais surdoué : il a trois ans d'avance à l'école. Mais aussi des pulsions et des sentiments : « Le mélange polio et puberté, à cette période de ma vie, [est] détonant » (p. 31). « Je m'interdis d'y penser. Un handicapé tel que moi n'y a pas droit. C'est me faire du mal de songer un instant que j'aurais un jour accès à des rapports autres qu'intellectuels avec la gent féminine. » (p. 52) Dominé par la colère, à l'instar de l'*angry-young-man* créé par J. D. Salinger, Clément fulmine contre son père (« un salaud » qui a disparu), maltraite sa mère (« une sainte », selon ses propres termes) et rudoie les rares personnes qui l'entourent : son amie Janie et Olga, sa garde-malade. « À quatorze ans, je suis un ado tout ce qu'il y a de plus classique, dans un corps absurde. Je suis en prison. » (p. 29)

C. Léon évoque ici un tabou : la sexualité des personnes handicapées. Clément va sortir de sa vie de reclus et découvrir la tendresse, le plaisir et l'amour...

Ces publications récentes montrent que le modèle du roman de formation



et/ou d'initiation continue d'être une matrice féconde pour les auteurs qui s'adressent à la jeunesse : l'art comme raison de vivre, l'amour, la sexualité et la maternité, la maladie et la mort, autant de sujets graves dont la fiction permet de faire l'expérience, sans risque pour le lecteur. ●

- Sara LÖVESTAM, *Le Jazz de la vie*, traduit du suédois par Esther Sermage, Gallimard Jeunesse, 2018, 333 pages, 17,50 €.
- Pascale PERRIER, *Et derrière les nuages*, La Joie de lire, 2018, 195 pages, 14,50 €.
- Meg ROSOFF, *Caribou baby*, traduit de l'anglais par Clémentine Beauvais, Rageot, 2018, 94 pages, 13,35 €.
- Christophe LÉON, *La vie commence aujourd'hui*, La Joie de lire, 2018, 104 pages, 13,00 €.

Notes

- 1/ Voir Delbrassine, D., « Le roman pour la jeunesse : un roman éducatif ? », in C. Mongenot & S. Ahr (éd.), *(D)écrire, prescrire, interdire : les professionnels face à la littérature de jeunesse aujourd'hui* (pp. 27-40), ESPE de l'Académie de Versailles/Université de Cergy-Pontoise, 2015. Ou dans une autre version : « Le roman pour la jeunesse : un roman éducatif qui ne dit jamais son nom », in J. Van Beveren (dir.), *Littérature, langue et didactique. Hommages à Jean-Louis Dumortier* (pp. 51-70), Presses universitaires de Namur, 2014.
- 2/ Glowczewski, B., « Relativité des modèles culturels et de la transgression », in A. Tursz, Y. Souteyrand, & R. Salmi, *Adolescence et risque* (p. 14), Syros, 1993.

JEAN-LUC ENGLEBERT,

DE LA BD À L'ILLUSTRATION

JEUNESSE

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale,
Service Littérature de jeunesse,
Service général des Lettres et du Livre

Avec une trentaine d'albums à son actif, J.-L. Englebert jongle habilement avec les techniques d'illustration. Voyage dans son univers suite à la carte blanche qui lui a été donnée au centre de littérature de jeunesse de Bruxelles le 23 octobre 2018.

Qui êtes-vous ?

Je suis né à Herve d'une mère institutrice et d'un père boucher-charcutier. Dans ma famille, il y avait très peu d'images. Mon père m'offrait des BD, des *Gaston Lagaffe* et des *Tintin*. Je suis donc entré dans le dessin par la BD. J'avais 9 ans quand j'ai su que je voulais être dessinateur. Ce qui me plaisait, c'était raconter une histoire. Sans qu'on ait besoin de lire les textes, Hergé arrivait à faire comprendre son histoire par son découpage, comme dans *Les Bijoux de la Castafiore*.

J'ai appris à dessiner en recopiant les dessins. Plus tard, vers 12 ans, j'ai rencontré Walthéry, qui m'a montré les techniques pour réaliser une BD, notamment la respiration d'une case ou comment ne pas coller la bulle au personnage. Lors de mes 5^e et 6^e secondaires à l'école Saint-Luc à Liège, j'ai été confronté au dessin d'après nature, au modèle vivant. J'ai appris qu'il existait d'autres formes de dessins. À partir de là, ce fut pour moi... l'arrêt de la BD. Mon travail de fin d'année, *Le cimetière des éléphants*, s'est trouvé dans un magasin de Verviers. J'ai découvert Mattotti, dessinateur en couleurs directes¹, et j'ai appris comment faire

une BD avec des formes géométriques abstraites.

En 1986, je décide de monter à Saint-Luc Bruxelles, la seule école proposant une section BD. Il n'y avait que des garçons. Pendant trois ans, j'ai donc réappris à faire de la BD. Nous avions un cours en commun avec la section « illustration », où il n'y avait que des filles, et une fille dont je suis tombé amoureux m'a fait découvrir les livres pour enfants². Durant mes études de BD, j'ai beaucoup travaillé le découpage et le scénario. Le découpage dessiné doit tenir avec ou sans texte. C'est une technique que je garde encore dans les livres pour enfants.

En 1988, lors d'une conférence à Saint-Luc, Christiane Germain a présenté la nouvelle maison d'édition Pastel sur Bruxelles. J'ai découvert l'importance de L'école des loisirs. C. Germain a trouvé que j'avais un dessin trop typé BD. Durant deux ans, j'ai réappris à dessiner en empruntant dans les bibliothèques³, relâchant mon dessin en le réalisant au crayon le plus librement possible et le montrant régulièrement à Christiane, qui a adoré le dessin de *Ourson a disparu*⁴, créé en 1993. Ce fut un cheminement de deux ans de réapprentissage du dessin.



Jean-Luc Englebert ©

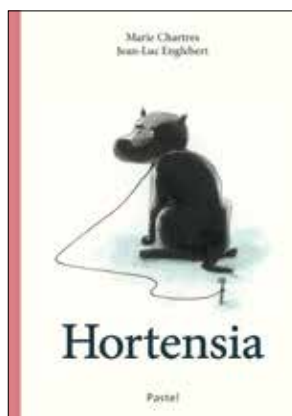
Ce qui m'intéresse le plus chez les dessinateurs comme Q. Blake, Sempé ou A. Lobel, c'est la sensation qu'on retient en voyant l'image. Aller à l'essentiel, ne pas en rajouter. J'ai fait partie

du collectif Moka qui est devenu Frémok. On a fait un seul numéro BD prise de tête. Mais je voulais avant tout raconter des histoires, retourner vers l'univers de l'enfant. Les magazines étaient de vrais tremplins pour commencer une carrière en BD. Fin des années 1980, début 1990, ce fut la première crise de la BD. On évoquait déjà la surproduction. On s'est donc retrouvé avec le seul *Spirou magazine*. Ce qui était chouette, c'était le cours d'histoire de l'art, qui manque vraiment dans les écoles « classiques ». Cours de BD, de photo, peintres chinois et japonais, qui m'ont influencé..., en Europe, Edward Hopper. Ces deux années ont été un accélérateur. Apprendre à dessiner des humains d'après des poses est déterminant pour comprendre comment bougent les personnages.

Deux nouveautés : *L'anorak rouge* et *L'été de l'indien* et... improvisation !

J'avais inventé un gamin et une petite fille dans les années 1970. Ceux-ci font l'objet de deux albums qui viennent de paraître au printemps⁵.

Quand je dessine, j'improvise vraiment. Je ne sais pas où je vais. J'invente déjà un peu le texte, mais toujours avec le support dessin d'abord. C'est avec ce découpage en chemin de fer que je vais expliquer le projet chez Pastel, puis ▶



► j'écris l'histoire dessus. J'ai une image en tête, et à partir de celle-ci se greffe ou non une histoire. Comme cette histoire de crêpes en dernière image dans l'album *L'été de l'indien*⁶, prévu en juin 2019, qui est un hommage à Petzi qui vivait ses aventures seul sans ses parents.

Comment apprendre à dessiner sans savoir dessiner ?

Cela fait presque 30 ans que je fais des livres à l'aquarelle, et je découvre encore cette technique. J'utilise divers types de pinceaux pour gratter dans l'aquarelle et rendre l'herbe à ma façon. Je fais beaucoup de recherches avant d'arriver à dessiner un album. La tache est un exercice que je fais toujours avec un bâton d'encre de Chine diluée. À partir de taches, je fais des dessins⁷. Dessiner uniquement au pinceau m'a permis de libérer mon dessin. J'ai initié une série de dessins à l'encre de Chine, qui sont des exercices pour dessiner différemment, comme un entraînement sportif que je m'impose pour passer de la BD au livre pour enfant, et vice versa.

Après *Ourson a disparu*, j'ai fait un deuxième livre : *Je suis le roi*. C. Germain m'a fait rencontrer Mario Ramos et Andréa Nève, avec laquelle j'ai fait trois livres. Les côtoyer fut un autre déclencheur. Les discussions avec Mario, qui m'a fait découvrir beaucoup de choses, sa passion pour Tomi Ungerer, ce qu'il faisait quand il ne créait pas de livres pour enfants. Je me souviens que nous parlions de voir comment aller à l'essentiel sans se tromper. Maintenant,

quand je raconte une histoire, je fais d'abord le dessin, qui doit venir seul, le texte étant presque de la décoration. Illustrer l'univers de quelqu'un d'autre, dans lequel je dois entrer, représente une autre difficulté. Il m'est difficile de travailler avec un auteur, car je dois faire mien son texte ; ce qui demande plus de recherches dans mes carnets.

Dans l'autre sens, l'histoire de l'album *Hortensia* a été inventée par la romancière Marie Chartres, voyant le dessin d'un chien. Le texte est très séquencé. Je devais donc trouver le rythme du dessin : une double page puis un dessin en page de gauche et deux dessins à droite. Quand le chien rencontre l'âne, le découpage change. Je découpe le texte de l'auteur et je le place dans le dessin. J'ai aussi illustré le dernier roman de M. Chartres : *Un caillou dans la poche*. J'ai choisi le lettrage.

Depuis 2008 trotte dans ma tête un personnage de petite fille sorcière, qui a fait l'objet d'une affiche de L'école des loisirs. La princesse Raiponce à la chevelure noire sort de sa tour vers la boulangerie ; elle se fait couper les cheveux et devient une sorcière. Dans mes carnets, j'ai des amorces d'histoires, de dessins. L'histoire se fera ou... pas. Je montre toujours mes recherches chez Pastel, où on a une totale liberté. Quand je travaille avec un auteur, je ne peux pas improviser. Alors, je fais autre chose que ce que je crée habituellement : des couteaux, des dragons quand j'ai travaillé avec Andréa Nève. Je sors de ma zone de confort. Même chose avec Ludovic Flamant pour *Les*

poupées c'est pour les filles. J'aime bien dessiner des personnages. Or, dans ce cas-ci, ce sont des personnages qui se parlent. J'ai donc essayé de me rapprocher de dessinateurs comme Q. Blake. *La chasse au Dragon*, avec A. Nève, fut un jeu de ping-pong jusqu'à la fin. J'utilise une table lumineuse pour recopier. Comme la même maison que je décalquais et dont je changeais des éléments. J'avais déjà initié cela dans *Le château du petit prince*. Je n'utilise pas d'ordinateur. Je scanne mes dessins pour avoir des traces.

Contexte de la création ?

Je travaille tout le temps en musique. Lors des phases de recherche d'écriture, c'est un trio de piano calme. Si je dessine, c'est une chanteuse de jazz. J'ai besoin d'un fond musical en permanence. Dans un atelier collectif, je trouve une discipline, une espèce de concentration, mais je garde un casque.

Des influences ?

Léon Spilliaert, un peintre très illustratif que j'aime beaucoup ; Carl Larsson, aquarelliste ; Chu Ta, peintre chinois qui fait des fleurs avec des taches, ou comment arriver avec un seul trait à faire un personnage. C'est la somme de tous les traits dessinés précédemment. ●

Notes

1/ En utilisant des crayons de couleur, des pastels gras.

2/ Notamment Solotareff.

3/ Solotareff, Elzbieta, William Steig, Quentin Blake...

4/ Paru chez Pastel en 1994.

5/ Chez Gallimard Jeunesse dans la collection « Giboulées ».

6/ Qui raconte l'histoire d'un moment de vacances sur l'île de Sein en Bretagne que Jean-Luc Englebert affectionne particulièrement.

7/ Voir la page Facebook de J.-L. Englebert : les « cafés du matin ».

INFOS :

jl.englebert@skynet.be



RETROUVEZ LES RUBRIQUES

MISE EN PochES & RECENSIOnS **DE LIVRES ET BANDES DESSINÉES**



sur le site

www.bibliotheques.be
(rubrique Publications)

LES RECENSIOnS SONT RÉDIGÉES PAR

Michaël Avenia (cinéma), Michel Bougard (sciences), Thomas Casavecchia (sociologie), Pol Charles (fictions, langues, philosophie), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Philippe Delvosalle (cinéma), Catherine De Poortere (cinéma), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoît van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Yvette Lecomte (sociologie), Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Catherine Renson (témoignages, art de vivre), Anne Richter, Florence Richter, Marc Roesems (cinéma), Nathalie Trouveroy (arts), Franz Van Cauwenbergh (BD), Jacques Van Rillaer (psychologie).

La rubrique « Mise en poches » est réalisée par Paulette Temmerman

LECTURES.CULTURES

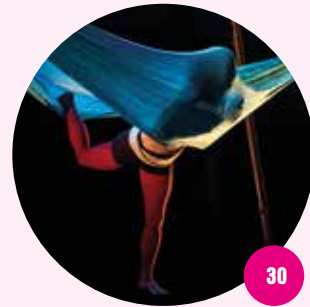
NUMÉRO 12



12



24



30

03 ÉDITORIAL

03 Summer is coming
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Advocacy ou la construction
d'un plaidoyer pour les bibliothèques
par Françoise Dury
08 Forum « Réseau culture » :
traduire les droits culturels en actes
par Liesbeth Vandersteene

12 ICI ET AILLEURS

12 PointCulture Namur : une vie en réseaux
par Hugues Dorzée
15 Retour à Ben Arous en Tunisie
par Jean-François Füeg
18 À Barcelone,
l'ère des bibliothèques participatives
par Catherine Callico

22 MÉTIER

22 Benoit Tilkens, coordinateur plateau
média à PointCulture
par Diane Sophie Couteau

24 NUMÉRIQUE

24 Repenser la toile : intelligence collective
plutôt qu'intelligence artificielle
par Pierre Hemptinne

27 PORTRAIT

27 Jacques Herbet, du texte à la mise en scène
par Catherine Callico

30 ACTION

30 Nouveau cirque et centres culturels
par Catherine Callico
36 Festival Kikk à Namur : tech, art et sciences
par Thomas Casavecchia
40 La science partout
par Benoit van Langenhove

43 AUVIO

CD
43 Comptines, couleurs et jeux
par Benoit van Langenhove

DOCU
45 Pierre Creton, ouvrier agricole et cinéaste
par Philippe Delvosalle

47 LECTURE

SOCIÉTÉ

47 La pédagogie à l'aube d'un tournant majeur ?
par Thomas Casavecchia
50 Changer le regard sur l'art
par Nathalie Trouveroy
53 Nouvelles censures
par Bernard Lobet
54 Publication *Pratiques d'alphabétisation
en bibliothèque*
par Marie Fontaine

BD

55 Hommage et héritage
par Franz Van Cauwenbergh

57 JEU

57 Émotions et couleurs
par Pascal Deru

59 JEUNESSE

ACTION

59 Max Vandervorst, 30 ans de lutherie sauvage
par Laurence Bertels

ENFANT

61 Albums décalés
par Michel Defourny

ADO

63 Romans initiatiques
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT

65 Jean-Luc Englebert,
de la BD à l'illustration jeunesse
par Isabelle Decuyper